LES DRAMES DU NOUVEAU-MONDE

(TROISIÈME SÉRIE)

LA CARAVANE DES SOMBREROS

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

CE QU'IL EN COÛTE POUR VIVRE

Un vol. 2 fr. 50 c.

PREMIÈRE SÉRIE

DES

DRAMES DU NOUVEAU-MONDE

PAR BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL

La Sirène de l'Enfer . . . . 1 vol.
L'Ange des Prairies. . . . . 1 vol.
Les Parias du Mexique . . . . 1 vol.
La Tribu du Faucon-Noir . . . . . 1 vol.
Les Écumeurs de mer . . . . 1 vol.
La Fille des Comanches. . . . . . 1 vol.

DEUXIÈME SÉRIE

PAR JULES B. D'AURIAC

L'Esprit blanc. . . . . 1 vol.
L'Aigle-Noir des Dacotahs . . . . . 1 vol.
Les Pieds fourchus . . . . 1 vol.
Le Mangeur de poudre . . . . 1 vol.
Rayon-de-Soleil . . . . 1 vol.
Le Scalpeur des Ottawas . . . . . 1 vol.

TROISIÈME SÉRIE *(Par le même)*

Les Forestiers du Michigan . . . . 1 vol.
OEil-de-Feu . . . . 1 vol.
Cœur-de-Panthère . . . . 1 vol.
Les Terres d'or. . . . . 1 vol.
Jim l'Indien . . . . 1 vol.

ABBEVILLE. — IMP. P. BRIEZ.

LES DRAMES DU NOUVEAU-MONDE

TROISIÈME SÉRIE

PAR

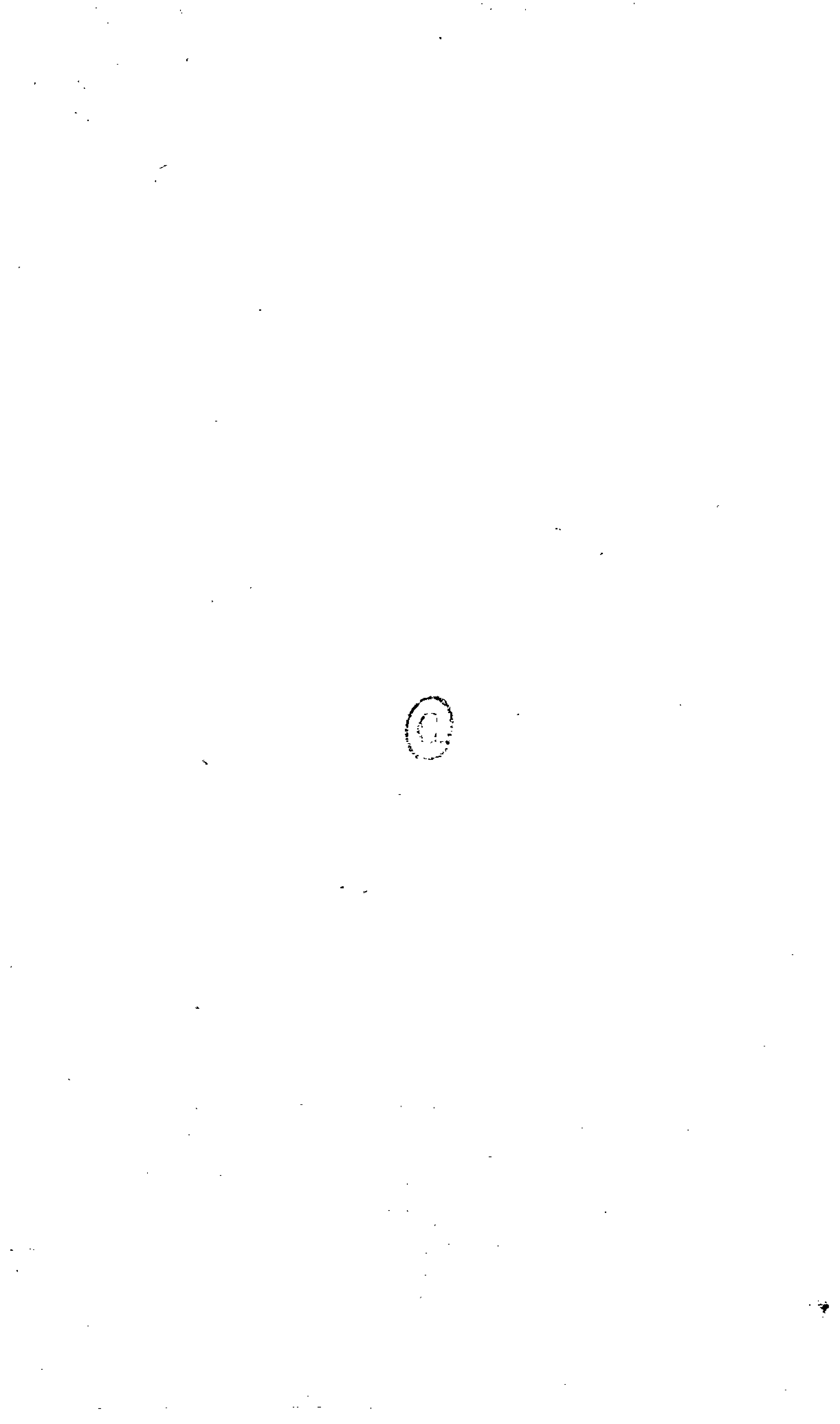
JULES B. D'AURIAC

LA CARAVANE

DES SOMBREROS

PARIS
P. BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 31

1867



LA
CARAVANE DES SOMBREROS

CHAPITRE PREMIER

LA CONFÉRENCE

Par une froide et pluvieuse nuit du printemps de 1865, deux hommes étaient dans un appartement digne d'être compté parmi les plus aristocratiques demeures de la Nouvelle-Orléans.

Tout, dans cette demeure luxueuse, attestait l'opulence et le goût distingué de son propriétaire. Des peintures de maîtres, des sculptures magistrales, une bibliothèque savante, des meubles dessinés dans le meilleur style, chaque objet y occupait une place confortable ; l'arrangement général indiquait les bonnes traditions de la haute société.

L'atmosphère tiède, calme et parfumée de ce luxueux intérieur, entretenue à une bonne

température par des tapis moelleux, des tentures capitonnées et des portières en étoffes soyeuses, offrait un remarquable contraste avec la glaciale et tumultueuse tempête qui faisait rage au dehors.

Ces deux hommes étaient assis aux deux extrémités d'une petite table : entre eux étaient deux verres et un flacon contenant quelque vin des grands crûs de France.

Ils avaient à peine déjà trempé leurs lèvres dans la liqueur généreuse; évidemment ils étaient au début d'une importante négociation.

Le plus âgé des deux était *el señor* Alfredo Seraville : quoique né sur le sol Américain, il avait conservé tout l'orgueil et les présomptueuses traditions des Castillans ses ancêtres.

C'était un homme d'environ soixante ans, dont la rare chevelure était toute grise. Sa contenance était solennelle, empreinte de la raideur britannique, de l'emphase espagnole et de l'outrecuidance américaine : — comme un vrai sage, il cumulait. — Ce qui ne l'empêchait point d'avoir une pose de parfait gentlemen.

Rien qu'à le voir on aurait juré qu'un seigneur d'allures aussi magnifiques était incapable d'accorder même une pensée à n'importe quelle action basse ou compromettante.

Un observateur intelligent aurait remarqué sans peine, à son air et à ses manières, qu'il y avait peu de sympathie entre lui et son hôte. Cependant la conversation était active et animée.

El señor Seraville était superbement vêtu d'un costume fort coquet, en drap noir très-fin. Son accent dénotait un étranger : mais, comme il ne parlait que rarement l'Espagnol, et seulement avec ceux de sa nation, peu de gens auraient pu remarquer le parfum exotique de sa personne et de son langage.

On n'aurait pû trouver un homme plus obstiné dans ses préjugés de caste nobiliaire; aussi, pour devenir son mortel ennemi, aurait-il suffi de lui disputer quelques-unes des prérogatives qu'il attachait à son rang de vieux noble Castillan. — Il plaçait cette qualité au-dessus de tous les biens passés, présents et à venir.

Il était veuf : sa femme était morte depuis environ douze ans, lui laissant, pour unique enfant, une fille à laquelle avait été donné le nom d'Irona.

Elle était, pour le moment, la joie du logis, l'orgueil, l'amour exclusif, l'idolâtrie de son père. Tout ce que peuvent faire l'opulence et la tendresse avait été réalisé pour elle : soins délicats et minutieux jusqu'à l'exagération ; éducation très-soignée, pour le complément de

laquelle la jeune fille avait passé plusieurs années en Europe ; intelligence ; grâces ; beauté ; bonté ; santé florissante ; un rêve des Mille-et-une Nuits ; un résumé de tous les bonheurs, tels étaient les dons inestimables dont la Providence avait été prodigue envers cette charmante enfant.

Aussi son père en était fier, et, chose merveilleuse ! lui accordait dans son cœur une préférence marquée sur les incommensurables exigences de son orgueil héraldique.

Dans de pareilles conditions, on aurait pu croire que le plus parfait bonheur régnait au sein de cette somptueuse demeure ;... et pourtant on se serait trompé : il y avait un nuage dans ce ciel bleu. La conférence actuelle y avait directement rapport.

L'interlocuteur de don Alfredo Seraville était un homme d'environ quarante ans. Rien, dans sa personne, n'indiquait sa nationalité. Les sangs Italien, Espagnol et Américain, semblaient mêlés en lui à doses égales. Ses cheveux, coupés ras, descendant fort bas sur le front, plantés drus sur toute la tête, étaient noirs comme l'aile de la nuit : ses joues osseuses et ses yeux sombres attestaient en lui la race Indienne. Par ci par là, sur l'ébène de sa chevelure, apparaissaient des mêches grises, des fils d'argent,

œuvres visibles du temps et, peut-être, d'une vie orageuse.

Toute sa personne respirait l'insouciance, l'égoïsme, la rudesse, et par-dessus tout les instincts vils ou dangereux. A coup sûr il ne devait pas faire bon de l'avoir pour ennemi ; sa figure réfléchie et froide avait une expression sournoise et vindicative que cachait mal un sourire, ou, pour mieux dire, une grimace sardonique.

Il répondait au titre, américain par excellence, de : colonel Ovaton.

— Avant de procéder à notre petite affaire, dit-il en jetant autour de lui un regard investigateur, il serait bon, je le suppose, de nous assurer qu'aucune oreille ne pourra entendre ce qui va être dit.

— Il n'y a ni espions ni indiscrets chez moi, colonel Ovaton, fût-il répondu solennellement.

— Oh ! tout va bien, puisque vous le dites. En résumé, il n'y aurait là aucun intérêt pour moi : je n'ai rien à perdre. — Êtes-vous prêt ? ajouta le *Colonel*, avec un coup d'œil interrogateur pardessus son verre.

— Certainement, sir ! Il n'y a aucune objection de mon côté.

— Très-bien ! Or, don Alfredo, (la qualification de *don* était une précaution oratoire d'un bon effet sur son auditeur) je suppose que vous

ouvrez la conférence en procédant de la base réelle, et que vos idées sont fixées sur la matière.

Le colonel Ovaton remplit son verre, le dégusta avec une sage lenteur, puis le reposa méthodiquement sur la table avec un petit coup sec. Ensuite il se renversa sur son siége, pinça les lèvres et regarda fixement son adversaire d'un air qui voulait dire : « A vous de parler. »

Don Alfredo appuya son coude sur la table, reposa sa tête dans sa main, et resta longtemps immobile, contemplant le parquet, comme s'il eût été en proie au trouble et à la perplexité.

Cependant, il parut tout-à-coup prendre son parti en brave ; il releva les yeux, redressa la tête, et dit d'une voix harmonieuse mais ferme.

— Vous allez demain au Texas ?

Le colonel Ovaton fit un geste d'assentiment.

— Vous pensez être absent une couple de mois ?

— Environ... peut-être moins longtemps.

— Combien d'hommes emmenez-vous ?

— Trois : Pierre Goujon ; Jacques Choutier ; plus le jeune Américain, Ross Welland.

— Votre but, colonel Ovaton, est, si je ne me trompe, de pénétrer profondément dans le Texas, aussi loin que le *Llano Estacado* le permettra ?

Vous êtes envoyé en explorateur par les trafiquants de votre cité, pour recueillir sur ce pays-là tous les renseignements possibles, auprès de nous. Vous voulez, ensuite, organiser, s'il est praticable, un commerce régulier avec les Indiens de ce territoire. Me trompé-je dans mes suppositions ?

— Vous êtes à peu près dans le vrai : ce sont bien là les idées de nos négociants.

— Et..., êtes-vous sûr de ne pas être en route pendant plus de deux mois?

— C'est le laps de temps que j'ai indiqué à mes hommes : mais, — si je reviens, — ce sera, je l'estime, au bout de six semaines.

— Les trois hommes que vous emmenez, y compris le jeune Américain, sont vos employés personnels ? Ils se sont engagés à rester avec vous pendant *tout* votre voyage, quelle que soit sa durée ? Ainsi, par exemple, si des circonstances imprévues vous forçaient à un séjour de six mois ou un an en pays étranger, ces gens-là ne vous quitteraient point ? Mes suppositions sont-elles justes ?

— Parfaitement, Don Alfredo : les hommes qui unissent leur sort au mien pour cette expédition me resteront fidèles, qu'elle soit longue ou courte.

— Fort bien ! alors, colonel Ovaton, mon

principal but, ce soir, est de vous convaincre qu'il faudra *nécessairement* rester, au moins six mois, au Texas.

— Hein...? quoi...? demanda le colonel Ovaton, en regardant son hôte avec surprise.

— Ne soyez point étonné ! je vous expliquerai cela tout à l'heure. Je présume qu'il n'y aura aucune difficulté à vous démontrer que le temps dont je viens de parler n'a rien d'exagéré.

— Je n'ai guère songé à cela, don Alfredo. Si vous daignez consentir à être clair, nous arriverons peut-être à nous comprendre.

El señor Seraville reprit, après un moment d'hésitation:

— En tout cas il est nécessaire que je m'explique : il est indispensable également, avant d'aller plus loin, que vous compreniez très-bien qu'il y a là une affaire, exclusivement entre vous et moi.

Le Colonel indiqua, par un paisible signe de tête, qu'il avait très-bien compris.

— Arrivons donc au fait, poursuivit don Alfredo : j'ai à vous faire connaître que, depuis quelques mois, j'ai découvert, avec le plus grand chagrin, je ne sais quelle intimité trop amicale, entre Irona et le jeune Américain Ross Welland. Comment se sont-ils rencontrés, je l'ignore ; il me suffit de m'en être aperçu. Mon désir, *ma*

volonté est que toute accointance entre eux cesse pour toujours.

— Qui vous empêche de congédier vertement l'Américain?

— Eh, mon Dieu! tant qu'ils seront à proximité, ils auront des entrevues, c'est immanquable; une séparation à grande distance pourra seule trancher le mal dans sa racine.

Un éclair d'intelligence illumina le visage d'Ovaton; mais il garda le silence jusqu'à ce que Seraville eût fini de parler.

— Ce serait pour moi une blessure mortelle, continua celui-ci, d'apprendre que cet *Américain* a fait impression sur le cœur de ma fille. Le sang de ma famille ne s'est jamais allié avec pareille race.

— Mais, don Alfredo, la senorita est Américaine.

— Elle est née sur le sol Américain, oui: mais elle n'y a pas puisé son origine pour cela. Mon intention, le désir de sa mère, étaient que notre unique enfant vît le jour sur la terre paternelle où ses ancêtres avaient vécu durant tant de siècles: mais les circonstances en ont décidé autrement; les infortunes du père ont rejailli jusque sur la fille. N'importe, sa main ne sera jamais donnée à un Américain.

— Il faut pourtant convenir d'une chose, ob-

serva Ovaton ; c'est que Ross Welland n'est pas le premier venu : ce n'est point un vagabond. S'il vient avec moi, ce n'est point comme Pierre ou Jacques, à cause de la solde que je lui paie. Son but, il me l'a dit, est de voyager, de voir du pays, d'étudier les mœurs et les curiosités locales, de rencontrer quelque aventure intéressante. Enfin, il a de la fortune, il a de l'or..... ce n'est pas un pauvre diable comme le colonel Ovaton.

— Je sais tout cela aussi bien que vous ; cela n'empêche pas qu'il soit Américain ; et, à cause de cette nationalité, il ne sera jamais admis dans ma famille. De sa personne et de sa position je ne sais rien, je ne veux rien savoir, et je m'en inquiète fort peu. Il arrive des États du Nord ; il était à la Nouvelle-Orléans, il y a un an à peine ; tout ce que vous et moi nous savons sur lui est loin d'être positif, et rien ne prouve qu'il ne soit pas un vagabond ou un chevalier d'industrie. En résumé, comme je vous l'ai dit, c'est une chose résolue : je vous ai, il me semble, donné une raison suffisante pour qu'il n'y ait entre moi et ce jeune homme ni amitié ni alliance.

— Permettez une observation, don Alfredo ; moi aussi, j'ai du sang Américain dans les veines.

— .... Et puis du sang Espagnol, et, selon toute apparence, encore une douzaine d'autres sangs. Je comprends parfaitement votre insinuation : elle est vraie, en partie. Oui, j'ai des affaires et des relations avec des Américains. Que voulez-vous que j'y fasse? des intérêts majeurs m'y contraignent. Mais, remarquez bien...! tout ce monde-là n'est pas admis dans ma maison, et n'est nullement visité par moi. Mes amis, dans l'acception de ce mot, — sont bien loin de cette contrée où je m'agite.

— Dieu me préserve de rien dire qui puisse vous déplaire, don Alfredo. Mes bons sentiments à votre égard sont toujours les mêmes. Maintenant, je suis impatient de savoir ce que nous allons faire.

— Vous avez raison : un dernier mot! Vous connaissez les causes de mon antipathie pour cet Américain. Il m'importe beaucoup qu'il soit éloigné d'Irona durant six mois pour le moins, de façon qu'il ne la revoie plus, ou du moins que s'il la rencontre ensuite il n'ait plus aucune raison de la rechercher. Par conséquent, j'ai le plus vif désir de vous voir prolonger le plus longtemps possible votre séjour au Texas. Que pensez-vous de cela?

— Hum ! çà va occasionner de rudes dépenses, don Alfredo. Mes hommes voudront être

largement payés, et mes commettants refuseront de m'indemniser.

— Cependant ils doivent indubitablement apprécier les incertitudes et les dangers d'un tel voyage. En résumé, que cela ne vous inquiète pas, colonel Ovaton, ce ne sera pas pour vous une mauvaise spéculation : quel appoint vous faudrait-il pour balancer vos profits et pertes ?

Le colonel Ovaton enfonça ses mains dans ses poches, fronça le sourcil, roula ses yeux vers le plafond, et parut se livrer à de laborieux calculs. Enfin il pinça les lèvres, suivant son habitude, regarda Seraville d'un air innocent, et dit avec gravité :

— Deux mille dollars.

— Cette somme sera à votre disposition dans six mois à partir de demain,.... si vous êtes ici pour la recevoir.

— Je ne doute nullement de votre parole, don Alfredo, reprit Ovaton en s'inclinant, mais, en affaires, vous le savez, il est généralement admis qu'on fait usage du *papier* et de la *plume*. Ceci ne peut vous offenser en aucune façon, j'espère.

— Nullement, nullement ! je reviens dans une minute.

Don Alfredo sortit de la chambre et reparut

presque aussitôt, tenant à la main une feuille de papier sur laquelle se dessinaient quelques lignes d'une grosse écriture allongée. C'était l'engagement, signé par Seraville, de payer au colonel Charles Ovaton la somme de deux mille dollars, à six mois de date.

Un post-scriptum modifiait quelque peu la teneur de cette promesse ; il y était stipulé que cet effet ne devait être présenté qu'à don Alfredo Seraville lui-même ; — en d'autres termes, ce billet ne devait point être négocié ; — cette clause, destinée à recevoir la signature d'Ovaton, avait pour effet d'empêcher qu'il ne pût toucher cette somme, par aucun moyen, avant l'expiration du délai fixé.

Le colonel prit le papier, le lut fort attentivement, flairant chaque mot, épluchant chaque phrase, et finit par mettre sa signature au bas du post-scriptum. Il savait que le paraphe de Séraville valait de l'or, et que son billet était tout aussi bon que les dollars eux-mêmes.

Ovaton serra précieusement le papier dans sa poche ; mais au même instant don Alfredo lui en présenta un autre : c'était une contre-lettre, dans laquelle le colonel Ovaton s'engageait à rester au Texas, au moins six mois, *avec ses compagnons*, et plus longtemps encore, si leur sécurité n'en souffrait pas ; faute de quoi il perdait tout

droit à exiger la somme de deux mille dollars.

— Cet arrangement ne peut que vous être agréable, j'espère, lui ditSeraville, en s'asseyant, après avoir reçu ce second papier bien et dûment signé.

— Oui, oui ! nous voilà tous deux tranquilles, je présume. Mais, dans mon opinion, don Alfredo, vous auriez pu faire un marché plus avantageux que celui que vous venez de conclure.

— Je suis satisfait : et je vous paierai, rubis sur l'ongle, tout ce que je vous ai promis, si, de votre côté, vous me tenez fidèlement parole.

— Vous faites erreur ; je pense à autre chose. Avez-vous réglé *toutes les affaires incertaines*? Ce serait bien le moment aujourd'hui.

— Je ne vous comprends pas, colonel Ovaton, interrompit Séraville en fronçant le sourcil. Est-ce que, par hasard, vous voudriez jouer au plus fin avec moi, et me tromper sur ce chapitre ?

— Ah bah ! laissez-moi donc çà de côté. Je veux parler d'une autre *misère*, encore ; toute autre chose !

— Expliquez-vous, sir, vous devenez de plus en plus obscur.

— C'est que, voyez-vous, le jeune Américain peut revenir à l'expiration des six mois... On au-

rait pu prendre un arrangement pour prolonger ce délai... un bon bout de temps... indéfiniment... concevez-vous ?...

— Je me perds en conjectures pour arriver à vous comprendre.

— *Carraï!* vous avez l'intelligence dure, don Alfredo. Je pourrais organiser les choses, voyez-vous, de façon à ce que l'Américain ne revînt jamais... concevez-vous ?... jamais !... Ah ! ah ! il y aurait une rude besogne à faire, pour çà : ce serait le cas de stipuler une bonne somme ?...

— Vous songeriez peut-être à assassiner cet homme ?... fit Seraville avec un dégoût et une indignation qu'il ne chercha point à dissimuler.

— Chut ! chut ! qui vous parle d'assassiner ?... Fi ! que cela sonne mal !

— Osez dire que telle n'était pas votre pensée !

— Tout cela n'est qu'un jeu de mots, —mais...

— Non, sir ! s'écria Seraville irrité ; vous vous méprenez étrangement sur moi, colonel Ovaton ! Mon esprit ne sait pas se plonger en de telles noirceurs : ce que je vous demande c'est d'agir en homme d'honneur, vous me répondez par je ne sais quelle insinuation qui sue le crime. De ce que je ne veux point m'allier avec cet Américain, il ne s'ensuit pas que je lui veuille du mal : certes ! il ne m'en a jamais fait ; et que mon bras se dessèche soudainement s'il devait se lever

contre lui ! — Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est de m'aider à tenir Irona et l'Américain séparés pendant un certain espace de temps ; m'avez-vous bien compris ?

— Ni moi non plus je ne voudrais toucher à un seul cheveu de sa tête : après tout c'est un gentil garçon qui mérite toute amitié. Au surplus, vous savez, ce que je vous en ai dit n'était que pour savoir comment vous prendriez la chose.

— Je la considère comme une grave insulte, répondit sévèrement don Alfredo.

— En ce cas je vous prie d'agréer mes excuses, sir ; je serais bien fâché de vous offenser, señor ; vous qui êtes celui de mes concitoyens pour lequel je professe la plus grande estime.

— Donnez-moi votre parole d'honneur, colonel Ovaton, que vous ne ferez rien et ne laisserez rien faire qui puisse occasionner malheur à ce Ross Welland, pendant tout le temps qu'il restera auprès de vous.

— Je vous le jure.

— Bon ! Maintenant tout est parfaitement éclairci entre nous ; je suppose que vous arriverez, sans trop de peine, à réaliser mes désirs : ce jeune homme ne songera même pas à s'étonner de votre prolongation de séjour à l'étranger. Probablement il en sera satisfait, lui qui vous

accompagne surtout pour courir les aventures et étudier les pays lointains. Quand comptez-vous partir?

— Demain, de très-grand matin : j'aurai à peine le temps de vous revoir.

— Ce n'est pas nécessaire: Une dernière fois, tout est bien convenu, n'est-ce pas ?

— Oui, don Alfredo. Alors je vais vous dire adieu ?

— Je vous souhaite un heureux et agréable voyage : j'en souhaite autant à tous ceux qui vous accompagnent. Bonsoir.

En même temps Seraville conduisit son hôte jusqu'à la porte, et tous deux se séparèrent.

CHAPITRE II

UNE AUTRE CONFÉRENCE

Environ une demi-heure après que le colonel Ovaton fut parti, on sonna à la porte de don Alfredo Seraville.

La servante qui vint ouvrir, aperçut à la clarté de sa lampe une espèce de fantôme humain enveloppé des pieds à la tête dans un immense manteau et coiffé d'un large *sombrero* rabattu sur le visage.

Le visiteur demanda d'une voix jeune et vibrante :

— Bonsoir ! la senorita Irona est-elle à la maison ?

— Elle y est, sir.

— Veuillez donc lui présenter cette carte.

En même temps le nouveau venu entra sans qu'on l'y eût invité, et ferma la porte derrière

lui. La femme de chambre le reconnut alors, et courut vivement s'acquitter de sa mission, pendant qu'il se débarrassait de tout l'attirail complémentaire qui l'abritait contre les intempéries de la saison.

Cette opération terminée il entra au salon et attendit patiemment l'arrivée d'Irona Seraville.

Au bout de quelques instants, un pas léger se fit entendre dans l'escalier, une porte s'ouvrit et livra passage à la plus charmante apparition qu'on put rêver.

Taille mignonne ; yeux et cheveux noirs ; type espagnol ; nez grec ; figure d'un ovale adorable ; teint de circassienne ; bouche imperceptible animée par des lèvres fines et spirituelles ; allure de fée gracieuse ; tous les charmes étaient réunis dans cette ravissante enfant que son peignoir en vaporeuse mousseline faisait ressembler à une créature céleste dont les blanches ailes étaient restées entr'ouvertes.

Elle traversa la chambre, plus légère qu'un oiseau.

— Comment ! Ross, c'est vous ? lui dit-elle, de sa douce et petite voix : je croyais avoir reçu vos adieux.

— Je tenais à vous revoir, car je pars de-

main. Mes préparatifs de voyage m'ont retenu plus longtemps que je ne pensais.

Ross Welland offrait un beau type de la race américaine. Sa contenance était mâle et assurée, mais souple et élégante, sans aucune affectation. Toute sa personne respirait l'assurance, l'indépendance, la confiance en lui-même, et la conscience de sa propre valeur. Un air de santé et de vigueur était répandu en lui ; sur son visage il y avait à la fois le reflet de la jeunesse, de la force et d'une vie active.

En parlant il s'était levé, avait pris galamment la main d'Irona, l'avait conduite à une chaise, et s'était assis auprès d'elle.

— Ah ! soupira la jeune fille ; je vois bien que vous venez me dire cet adieu dont nous nous sommes préoccupés depuis si longtemps. Vous voilà parti pour deux grands mois. Miséricorde ! comment survivrai-je à cela ?

Ses yeux noirs se voilèrent un instant de leurs longs cils abaissés, un gros soupir termina sa phrase ; ensuite elle regarda Welland d'un air mutin.

Le jeune homme lui répondit en souriant avec tendresse :

— Nous compterons ensemble, chère âme ! les mois, les jours, les heures, les secondes, en attendant l'heureux jour où nous nous reverrons.

— Oh ! oui ! c'est bien vrai ! mais je ne vivra pas pendant votre absence.

Un éclat de rire argentin, clair et pur comme le son du cristal, servit de péroraison cette fois. L'exemple fut contagieux ; Ross fit comme elle.

— Ah ! c'est joli tout cela ! reprit Irona avec tout le sérieux dont elle put disposer ; il n'en est pas moins vrai que nous plaisantons là sur une chose fort grave !... oui, vraiment ! fort grave, monsieur ! Je vous affirme que si j'étais un homme, pareil voyage ne me tenterait nullement : les Mexicains et les Texiens sont perpétuellement en guerre.

— Je sais cela parfaitement ; mais souvenez-vous qu'il y a amitié et alliance entre nous et les Texiens ; et que jamais les lâches Mexicains n'ont eu le courage de s'aventurer dans le Nord-Texas où je vais. Ainsi, comprenez bien que vous ne devez concevoir aucune appréhension à cet égard.

— Mais, il y a les Comanches, les Lipans, et je ne sais combien d'autres peuplades Indiennes. Ces gens-là sont plus dangereux que les Mexicains, car ils sont tout aussi sanguinaires qu'eux, et en même temps bien plus hardis et plus rusés.

— C'est vrai, Irona ; en définitive, je ne puis

évidemment avoir la prétention de faire pareili voyage sans courir aucun danger. S'il en était autrement, que deviendraient toutes ces aventures, si ardemment, si longtemps rêvées. Si je savais qu'il ne nous arrivât pas autre chose que de chevaucher jusques là-bas et de revenir bourgeoisement ensuite, je n'irais pas.

— Il n'y a pas à douter que vous ne rencontriez tout ce que vous espérez, et beaucoup plus encore.

— Nous sommes bien montés, bien armés ; le colonel Ovaton est un vétéran du Désert ; ses deux compagnons sont également des braves à tous crins. Toute cette caravane offre ce que je pourrais désirer de mieux.

— Le colonel Ovaton peut avoir des qualités dans ce genre, mais moi, je ne l'aime pas ! répliqua la jeune fille avec emphase.

— Pourquoi donc, petite méchante ? En quoi a-t-il mérité vos antipathies ?

— Oh ! je ne lui ai jamais parlé, et n'ai jamais eu envie de causer avec lui. Cependant il est venu ici assez souvent.

— Qu'est-ce que votre père pense de lui ?

— Il ne m'a jamais parlé de lui. Dites-moi, Ross...

— Quoi, chère mignonne ?

— Mon père a quelque chose qui le contrarie depuis un mois ou deux.

— Je suis peiné de ce que vous me dites là, Irona ; j'espère bien que ni vous ni moi ne sommes pour rien dans ses préoccupations ?

— Vous êtes dans l'erreur ; je crois être sûre que nous sommes les causes de son anxiété.

— Nous deux ! Comment ? Que voulez-vous dire ?

— Vous ne devinez pas ?... demanda Irona en regardant Ross avec une expression malicieuse.

Une clarté soudaine se fit dans l'esprit du jeune homme ; il venait de lire la vérité dans les beaux yeux noirs qui étaient fixés sur lui.

— Ah ! c'est à cause de mes visites ? Il est mécontent des relations amicales qui existent entre nous ?

— Précisément, Welland.

— Eh bien ! je ne m'en étais jamais douté. Pourquoi ne m'aviez-vous pas instruit de cela, Irona ?

— Je n'en savais rien moi-même.

— Vous vous en êtes aperçue néanmoins : je suis très-mortifié de n'avoir pas été assez clairvoyant.

— J'avais toujours craint qu'il ne vous aimât pas ; mais je n'ai été sûre qu'hier. Je ne puis m'ôter de la tête que ce colonel Ovaton manigance quelque affaire avec mon père.

— Quand et comment vous êtes-vous aperçue de cela?

— Cette nuit même : j'ai entendu leurs voix qui parlaient avec animation. Je ne peux m'être trompée, le colonel Ovaton a un accent que je reconnaîtrais entre mille.

— Mais enfin, qu'est-ce qui vous fait penser que le colonel Ovaton a influencé votre père?

— Je ne pourrais vous dire...: j'ai un pressentiment..., si je puis m'exprimer ainsi. Je ne les avais jamais entendus causer avec une telle vivacité, jusqu'à la porte.

— Il est plus probable que votre père a quelque affaire en train avec lui. Don Alfredo est grand amateur d'histoire naturelle, à ce que je crois ; il aura tenu à lui faire quelques recommandations pour qu'il lui rapportât le plus d'échantillons possible.

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi, Ross ! je ne voudrais pas éveiller en vous d'injustes soupçons contre Ovaton. Cependant, souvenez-vous en, j'ai le pressentiment que tout ce mystère a rapport à nous ; et, je peux le dire, mes pressentiments ne m'ont jamais trompée.

— C'est-à-dire, répliqua en souriant Welland, que, tout en vous efforçant de me présenter comme mal fondées vos préventions contre le

colonel, au fond du cœur vous persistez à les croire vraies. N'est-ce pas çà?

— C'est possible; et pourtant quoique je ne puisse m'appuyer sur aucun fait palpable pour justifier mes appréhensions, je sens intérieurement qu'elles sont bien fondées.

— Vous m'avez parlé, Irona, de l'antipathie que votre père éprouverait pour moi. Quelle en peut être la cause ?

— Je ne sais. Seulement, je suis sûre qu'il ne vous aime pas.

— Aujourd'hui, pour la première fois, vous vous en apercevez, et vous m'en faites part : je présume qu'il vous a donné ses raisons pour cela.

— Je vous le répète, Ross, mon père n'a pas de raisons, mais seulement des préjugés à alléguer. Dès le début, vous avez dû vous apercevoir qu'il nourrissait une antipathie invétérée, ou, si vous aimez mieux, une froideur invincible envers tous les Américains.

— Non, je ne m'en étais rendu compte en aucune façon, jusqu'à présent.

— Eh bien! je l'ai toujours vu ainsi depuis que j'ai l'âge de raison.

— Mais enfin, pourquoi leur en veut-il ? Que lui ont-ils fait...? Quelle raison le force à demeurer dans la patrie des Américains...? Que ne

retourne-t-il en Espagne, dans ce pays du soleil dont il est si fier ?

— Ross ! interrompit sévèrement Irona, vous oubliez que vous parlez de mon père !

— Excusez-moi Irona,... je ne songeais pas... je vous demande mille pardons : veuillez continuer, je ne vous interromprai plus.

— Hier, pendant le dîner, poursuivit la jeune fille, il me disait que plus il fréquentait les Américains, plus il se sentait prévenu contre eux, et que sérieusement il se sentait le désir de retourner en Espagne. Il n'a rien ajouté de plus : mais, en réalité, ses relations sont assez nombreuses dans New-Orléans, pour qu'il n'ait pas envie de quitter cette ville. — Du reste, ce propos ne signifie pas grand'chose, à mon avis ; il m'a déjà plusieurs fois parlé ainsi. — Mais quand il a ajouté : « Plutôt que de voir ma chère Irona « mariée à un Américain je préfèrerais la voir « enterrée dans un couvent ! » Alors j'ai compris toute sa pensée, quand il a dit cela... Je me suis détournée comme pour pousser la porte, car j'ai senti que tout mon sang me montait au visage. Il s'en est parfaitement aperçu ! — Quelques minutes après, comme s'il eût voulu m'achever, il m'a demandé s'il y avait longtemps que je n'avais vu ce *garçon américain*...

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Je lui ai dit la vérité, tout naturellement.

— Est-il informé de ma présence ici ce soir ?

— Je le suppose : pourquoi cette question ?

— C'est qu'il me paraît étonnant qu'il n'ait pas déjà fait apparition pour vous protéger contre ce « garçon américain. »

— Ross, je vous en prie, souvenez-vous donc qu'il s'agit de mon père, et que vous parlez à sa fille. Je l'aime de tout mon cœur, car il est pour moi le meilleur des pères. Son amour-propre et ses préjugés sont implacables, je le sais, mais je nesouffrirai jamais que personne en dise du mal.

Ross Welland jouait en ce moment, dans toute sa réalité, le rôle peu enviable d'amoureux en méfiance. Au moment où il pouvait espérer de voir ses tendres sentiments accueillis et partagés par la charmante jeune fille qu'il aimait, les antipathies, subitement révélées du père de son adorée, le préoccupaient d'une façon fort vive. Mais ce qui le mit hors de lui, ce fut de suspecter tout-à-coup une connivence inattendue entre le père et la fille, pour lui manifester ces antipathies : le ton sur lequel Irona lui fit sa dernière réponse souleva tout un orage dans son esprit. Il n'en fallait pas davantage pour mettre en déroute ses habitudes ordinaires de galanterie et le pousser à une sortie aussi folle que peu courtoise.

— Permettez-moi, dit-il en se levant furieux, de vous assurer que don Alfredo n'aura désormais besoin de concevoir aucune crainte touchant sa chère Irona : « ce garçon américain » cessera désormais d'occasionner aucun trouble dans cette maison.

La jeune fille se leva aussi, toute irritée, et une étincelle brilla dans ses yeux noirs :

— Ross ! s'écria-t-elle, que signifie un tel discours ? En quoi ai-je mérité semblable réponse de votre part ?

— Certes ! je me reprocherais de pousser ce noble Castillan à enfermer sa fille dans un couvent, ou à la jeter aux mains de quelque vieux *spaniard* (Espagnol) dévasté par la vétusté de sa race ! poursuivit ironiquement Welland en gagnant graduellement la porte.

Irona le regarda s'éloigner, avec des yeux où le chagrin se mêlait à l'indignation : mais elle resta immobile. Au moment où il allait disparaître :

— Comprenez-vous bien ce que vous venez de dire ? lui demanda-t-elle d'une voix basse et à peine intelligible.

— Oh ! je vous avoue qu'ordinairement j'ai l'intelligence très-bornée. Bonsoir.

Sur ce propos, l'amoureux exaspéré s'enfuit, tenant à la main son chapeau, son manteau ;

2.

laissant la porte ouverte ; emportant avec lui une tempête de colère, de jalousie, de regrets, de soupçons, qui l'emportait de beaucoup sur l'orage des éléments déchaînés en cette nuit d'hiver.

CHAPITRE III

UN CARACTÈRE MYSTÉRIEUX

L'aurore suivante n'était pas encore appărue que Ross Welland en était à déplorer sa vivacité intempestive, et s'accusait d'avoir été méchant et injuste envers Irona Seraville. En réfléchissant à la scène de la nuit précédente, et en la considérant sous son véritable jour, il ne pouvait se dissimuler que sa conduite exigeait de promptes et complètes excuses, car son emportement était allé au-delà de toutes les bornes.

Mais il était beaucoup trop orgueilleux pour se décider à remettre le pied dans une màison où il se sentait considéré comme un intrus ; cette démarche eût-elle dû réparer tout le mal déjà fait, et obtenir son entier pardon.

Un instant il songea à écrire un petit billet à Irona : puis, au moment de prendre la plume, i

se prit à réfléchir que, suivant toute probabilité, son épître n'arriverait point jusqu'à elle. Or, l'idée de voir son écrit passer sous le scrutin du père suffit pour le mettre de nouveau hors de lui.

Finalement, il décida qu'il valait mieux se séparer brouillés, sans songer, l'imprudent! qu'un simple retour, un mot, un regard eussent tout raccommodé !

En conséquence, le lendemain, au lever du soleil, un joli petit steamer, quittant la gare d'embarcadère à la Nouvelle-Orléans, gagnait le milieu des eaux rapides et suivait le cours du Mississipi, dans la direction du golfe du Mexique.

Sur ce bateau, parmi d'autres passagers, se trouvaient le colonel Ovaton et ses compagnons de voyage. Deux de ces personnages sont déjà connus du lecteur : comme les autres doivent jouer un rôle actif dans notre récit, il ne sera pas inutile de faire quelque peu leur connaissance pendant qu'ils naviguent vers le golfe, en côtoyant les rives du Texas.

Pierre Goujon était ce qu'on peut appeler un homme *carré et silencieux*. C'était un Français à large stature, à la charpente osseuse, mais d'un tempérament muet comme celui d'un poisson, c'est-à-dire restant volontiers vingt-

quatre heures sans lâcher une syllabe. On ne l'avait jamais vu répondre à une question autrement que par un signe ; du reste, personne, excepté le colonel Ovaton, n'entreprenait de causer avec lui. La base de son visage était aussi large que le front ; le nez était un *solide* dressé entre les deux yeux en forme de *parallélogramme ;* sa bouche figurait un large et double trait d'encre rouge, tiré à la règle ; ses cheveux ras, étaient taillés en droite ligne sur son front qu'ils recouvraient comme un dessus de boite.

L'ensemble de tout cela formait quelque chose de *carré,* dans l'exacte signification du mot.

Comme cet être bizarre ne parlait jamais, sa bouche ne s'ouvrait guère que pour manger ; alors elle fonctionnait avec la vigueur et la régularité d'une machine à vapeur. Si, par un hasard extraordinaire, une parole se faisait jour au travers de ses lèvres, c'était uniquement par un coin de la bouche, tout comme un filet de fumée sortant d'un tuyau de pipe.

Tout était *carré* en lui : ses deux épaules ressemblaient à des *Dés* rapportés d'une manière factice au sommet de son torse : ses jambes, pouvaient très-bien être prises pour des bûches grossièrement écarries et reliées au corps par un assemblage de charpente : les genoux, l'em-

placement des mollets, les pieds, tout était à l'avenant.

Personne n'aurait pu dire quelles étaient les pensées de cet être excentrique, car elles restaient renfermées hermétiquement dans sa grosse tête : aucun de ses mouvements ne révélait une seule pensée ; mais en revanche ses moindres gestes avaient la force aveugle et brutale d'une machine ou d'un éléphant sans éducation.

Pierre Goujon était parfaitement l'homme qu'il fallait au colonel Ovaton : ce dernier n'avait qu'à faire un signe, à exprimer un désir ; aussitôt les forces vives de Pierre se mettaient en action, sans hésiter, sans tâtonner à droite ou à gauche, sans se préoccuper du bien ni du mal, sans considérer autre chose que la volonté du maître.

Il avait une cinquantaine d'années ; mais personne, sans avoir son extrait de naissance, n'aurait pu lire son âge sur ses traits métalliques et rugueux. Ses cheveux épais, rudes comme le poil du sanglier, étaient restés entièrement noirs.

Jacques Choutier, était de dix ans moins âgé que Pierre Goujon. C'était un *Sang-mêlé* ; il possédait fort peu de vertus et beaucoup de vices; mais, par suite de ses habitudes discrètes et hypocrites, personne, excepté ses intimes, ne le connaissait à fond.

Toutes les fois que ses passions mauvaises étaient en jeu, c'était un être vindicatif, emporté, dangereux; mais dans la vie ordinaire, c'était ce qu'on appelle vulgairement un bon drille, hâbleur, parleur et communicatif.

Il s'était établi une espèce d'amitié entre lui et Welland. Du reste, les deux aventuriers éprouvaient de l'inclination pour le jeune Américain, par la raison qu'il était le plus accessible de toute la troupe. Le colonel Ovaton, dès qu'il était embarqué dans une expédition importante, se montrait fier et réservé afin de sauvegarder sa dignité et de conserver tout son empire sur les hommes qu'il avait sous ses ordres.

Maître Jacques était muni d'un inépuisable fonds d'histoires; il connaissait une foule de curiosités qui firent passer à Welland plus d'une heure agréable pendant la traversée. Nous ne parlons pas de Pierre Goujon, car s'il écoutait tout, en revanche il ne répondait rien, et son impassible visage n'avait jamais manifesté aucun sentiment.

La traversée du golfe s'effectua dans d'excellentes conditions, et ne donna lieu à aucun incident digne d'être mentionné. Le steamer arriva en temps opportun à Matagorda; ce fut là qu'eût lieu le débarquement, à l'embouchure de la baie de ce nom, et, dans le même lieu, nos

aventuriers passèrent leur première nuit sous le ciel du Texas.

Les trafiquants de la Nouvelle-Orléans, qui commanditaient cette expédition, avaient pris leurs mesures pour que la petite caravane fût transportée par eau le plus loin possible. En conséquence, un petit bateau à roues rapides, à faible tirant d'eau, attendait les voyageurs : ils s'y embarquèrent, avec leurs chevaux et leurs bagages, et le voyage commença sur le Rio-Colorado.

Welland remarqua parmi les passagers un individu qui, selon toute apparence, avait en vue le même voyage. Il avait pour compagnon un magnifique cheval noir ; son équipement d'armes était complet : tout annonçait en lui l'homme des prairies.

Robuste, musculeux, bronzé, silencieux, méditatif, il offrait un type complet de l'aventurier pour qui le désert n'a aucun obstacle, et qui vit dans les vastes solitudes avec le buffalo, le cheval sauvage et le rouge Comanche.

Malgré ses apparences remarquables et son grand air, cet homme déplut tout d'abord à Welland. Il arrive assez souvent, qu'à première vue, deux individus qui se rencontrent se forment immédiatement une mutuelle opinion l'un sur l'autre. Et lorsque, de part ou d'autre, cette

opinion est défavorable, ordinairement on ne saurait se rendre compte des motifs qui la dictent.

Mais cette fois il n'en fut pas ainsi pour Welland. En homme réfléchi, il passa plusieurs heures à scruter le fonds de sa pensée pour s'expliquer la raison déterminante de l'antipathie que lui inspirait cet étranger. En effet, ce sentiment pouvait à bon droit passer pour bizarre, et même injuste ou téméraire, car l'homme en question n'avait rien qui caractérisât le *vilain* : il était pensif, muet, d'apparence sévère ; mais voilà tout. Comparé au colonel Ovaton, et surtout à ses deux acolytes, il apparaissait infiniment supérieur à beaucoup de points de vue.

Néanmoins l'inexplicable instinct de répulsion qui préoccupait Welland, au lieu de diminuer, augmenta d'une façon si frappante que le jeune Américain, toujours extrême dans ses dispositions, en vint à se dire que faire la route avec un tel compagnon était chose impossible : il eut même un instant la pensée de laisser là le voyage et de retourner sur ses pas.

Vainement il interrogea le colonel Ovaton sur cet individu : ni lui, ni Goujon, ni Choutier ne le connaissaient en aucune façon ,.... à ce qu'ils assurèrent, du moins. Cependant tous trois, se prétendant bien informés, lui affirmèrent que

l'inconnu ne resterait pas longtemps leur compagnon de route.

En résumé, ce fut là un mystère qui, pour le moment, resta inexpliqué.

Dans l'après-midi du second jour de leur navigation sur le Rio-Colorado, Welland se promenait de long en large sur le pont étroit du steamer, les mains derrière le dos, la tête basse, perdu dans les plus profondes réflexions.

Il songeait, pour la centième fois, à sa dernière entrevue avec Irona Seraville, et il déplorait amèrement la stupide vivacité dont il avait fait preuve. Son imagination attristée trouvait ample matière à s'exercer sur cette pensée que la séparation la plus déplorable était consommée entre eux ; — séparation que mille obstacles infranchissables pouvaient éloigner d'un rapprochement favorable.

Maintenant qu'il voyait les choses calmement, froidement, à leur vrai point de vue, il reconnaissait douloureusement que, non-seulement il avait été irréfléchi et sottement emporté, mais que, bien plus, il avait été ingrat envers la jeune fille, au moment même où elle lui donnait une preuve de confiance et d'amitié.

Car, au fond, il avait dû en coûter à Irona de révéler ainsi les faiblesses, les injustices même de son père ; et sa franchise n'était-elle pas la

plus touchante preuve d'une amitié dévouée autant que sincère,... qu'était-elle devenue maintenant...? n'était-elle pas évanouie, perdue à jamais...?

Au moment où il était plongé dans ses plus noires méditations à ce sujet, Welland leva machinalement les yeux, et tressaillit en s'apercevant que l'étranger, debout à quelques pas de lui, le regardait fixement d'une façon presque arrogante. Ses regards se croisèrent avec ceux du jeune Américain, et ce dernier eut la conviction que l'autre le regardait depuis longtemps. Désireux de sonder sur le champ cette espèce de mystère, Welland marcha droit à lui, posa sa main sur son épaule, et lui demanda :

— Quel est votre nom ?

— Hein... ? Quoi... ? répliqua l'étranger d'un air étonné, en français.

— Vous ne parlez pas anglais...? poursuivit Welland.

L'autre secoua la tête, en homme qui ne comprend pas ce qu'on lui dit.

— Ah ! peste soit de vous ! murmura Welland : je n'ai pas étudié assez votre beau baragouin, pour lier conversation avec vous.

Sur ce propos, le jeune Américain lui tourna le dos assez incivilement, et se remit en promenade sur le pont.

La nuit vint, mais éclairée par une lune si brillante qu'on ne s'aperçut point de l'absence du jour. Le pilote, qui avait déjà accompli souvent cette navigation sur la rivière, resta seul sur le pont, sans avoir d'autre souci à prendre que de suivre le milieu du courant. Welland s'était installé sur l'arrière du bateau, et passait mélancoliquement les heures à contempler les silhouettes fantastiques qui se profilaient en lignes sombres sur les rives, et fuyaient silencieusement, au fur et à mesure que le petit navire continuait sa course rapide.

Il releva les yeux, un moment ; ce fut pour voir le fatal étranger assez proche de lui, dans une attitude identique à la sienne, et se livrant à la même contemplation. Son rude visage, vivement illuminé par les rayons lunaires, se penchait vers les rives, et les sondait du regard avec une attention qui semblait absorber toutes ses facultés, de façon à le rendre insensible à tout ce qui l'entourait.

Welland était nerveux et impressionnable à l'excès : cet être incompréhensible, apparu tout-à-coup dans son voisinage, lui fit l'effet d'un cauchemar. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et une horripilation générale le fit frissonner lorsqu'il vint à s'imaginer que cet homme tenait à sa propre destinée par un lien mysté-

rieux, et qu'il était appelé à jouer un rôle dans son existence.

Vainement il s'efforça de chasser cette pensée fiévreuse qui venait de l'envahir; plus il s'appliquait à l'éloigner en observant qu'elle ne reposait sur aucune raison sensible, plus elle s'incrustait dans son imagination. Bien plus, malgré toutes ses tentatives pour songer à autre chose, il lui fut impossible de se débarrasser d'une telle préoccupation : il en arriva à être pris d'une sorte de délire, au milieu duquel la même idée..., toujours la même..., tourbillonnait par essaims vertigineux.

Il resta ainsi plus d'une heure, regardant fixement le fatal étranger, et se débattant sous l'étreinte d'un invincible malaise. L'inconnu, de son côté, sans se préoccuper en aucune façon de ce qui se passait autour de lui, continuait à scruter du regard les rivages sombres : de temps à autre il grommelait quelques paroles inintelligibles : tout-à-coup il éleva la voix, et, à son grand étonnement, Welland comprit ces mots prononcés en excellent anglais :

— Non, nous n'avons pas passé la pointe, j'en suis sûr; elle doit être par ici.

Le premier mouvement de Welland fut de revenir sur lui et de lui demander compte de la tromperie qu'il avait commise quelques instants

auparavant : mais une seconde réflexionl'arrêta, il se détermina à garder pour lui cette découverte, sauf à en faire usage en temps opportun.

L'étranger remua encore les lèvres avec vivacité, mais ce qu'il dit resta inintelligible; plusieurs fois il promena ses regards d'avant en arriére, plaçant sa main au-dessus des yeux pour mieux voir, et cherchant à sonder l'ombre produite par les hauts feuillages qui bordaient le fleuve.

Le résultat de cet examen opiniâtre devint sans doute satisfaisant, car l'inconnu s'élança soudain de son poste d'observation et courut vers le pilote : au bout d'un instant le bateau stoppa. De l'entretien qui eût lieu à ce moment, Welland pût conjecturer que l'objet de son antipathie allait quitter le steamer cette nuit même.

Effectivement une barque fut mise à l'eau, l'étranger y descendit, et, sur la requête du capitaine, ce fût Welland qui, avec un homme d'équipage, se chargea de le conduire à terre. Le passager se tint debout sur l'avant, la bride de son cheval entre les mains, et ne fit pas un mouvement pendant la courte traversée. A peine eût-on touché le bord qu'il sauta sur sa monture sans proférer une parole, s'éloigna et disparut promptement dans les ténèbres.

Welland, ainsi que son compagnon, restèrent immobiles, sans songer à rejoindre le steamer, jusqu'à ce que le bruit de ses pas se fut évanoui dans l'éloignement.

— Nous voilà débarrassés de toi, importun désagréable ! murmura Welland avec un soupir de satisfaction ; je fais des vœux ardents et sincères pour ne plus te revoir.

Hélas ! ses vœux ne devaient pas s'accomplir.

CHAPITRE IV

PREMIER CAMPEMENT, ALARMES NOCTURNES.

Le promontoire sur lequel l'étranger avait pris terre était situé à quelques milles de distance du point où l'affluent *(Llano)* débouche dans le Rio Colorado, côté ouest.

Plus haut, la navigation fluviale devenait d'une difficulté excessive : sans parler d'obstacles sans nombre provenant des récifs à demi-visibles, des tourbillons, des troncs d'arbres flottants ou enchevêtrés sur toute la largeur de la rivière, il y avait à franchir le trop fameux barrage d'*Autin* au-delà duquel les steamers ordinaires n'avaient jamais osé s'aventurer.

Il devenait évident que le frêle bateau sur lequel s'étaient hasardés nos aventuriers ne pourrait supporter longtemps les dangers toujours croissants de cette navigation hasardeuse.

On louvoya tout doucement pendant le reste de la nuit ; mais, au matin, le capitaine fit connaître au colonel Ovaton qu'il lui faudrait virer de bord, vers midi au plus tard.

A ce moment, on se trouvait au milieu de vastes prairies onduleuses qui s'étendaient vers le nord à perte de vue. L'air était vif et pur ; Jacques assura à Welland qu'ils approchaient des régions les plus salubres du globe.

Au milieu du jour, le bateau se rangea vers la rive, le débarquement des hommes et des chevaux fut effectué avec la plus grande facilité. Ensuite le petit vapeur recula jusqu'au milieu du courant, et, après un échange d'adieux, s'élança comme une flèche suivant le fil de l'eau.

Bientôt les quatre voyageurs se trouvèrent seuls au milieu du désert immense, incommensurable.

Ils étaient descendus sur le rivage nord-est du Colorado, leur intention étant de cheminer sur la droite du fleuve, en remontant son cours.

Il peut être curieux pour le lecteur de connaître dans quelques détails quel était l'ordre de leur marche et la manière dont ils procédaient dans leur expédition.

Tous quatre étaient supérieurement montés et armés : chacun avait une fine carabine à deux coups, une paire de pistolets, un long et tran-

chant couteau de chasse, de la poudre, des balles et autres munitions en abondance.

Deux chevaux de bât portaient leurs bagages, leurs provisions de bouche, leurs ustensiles de cuisine et tous les objets utiles dans une pareille expédition.

Le colonel Ovaton étant un homme sans éducation, ses commanditaires ne pouvaient attendre de lui que des rapports verbaux sur ses observations de route ; son journal de voyage, au lieu d'être roulé en manuscrit dans sa poche, reposerait tout entier dans sa mémoire : à vrai dire, elle était prodigieuse, et, lorsqu'il le voulait bien, d'une fidélité incroyable.

Les négociants qui avaient organisé ce voyage avaient pour but principal de faire explorer les régions centrales et septentrionales du Texas. Le colonel Ovaton avait donc reçu pour mission d'étudier les richesses naturelles ou commerciales, les productions diverses au point de vue de la pêche et de la chasse, la topographie, la géologie, et surtout l'état hydrographique de ces territoires presqu'entièrement inexplorés.

Durant la marche, le colonel marchait en tête, sondant l'horizon d'un œil perçant et infatigable, pour reconnaître l'approche du Comanche, du Lipan ou de quelque fauve dangereux. Jacques ou Welland marchait derrière lui, pen-

dant que Goujon *le silencieux* fermait la marche, conduisant les deux chevaux de somme.

De temps en temps Ovaton descendait à l'arrière-garde ; alors la tâche de guider la marche était dévolue à Welland ou à Jacques.

Ils arrivèrent, sans s'arrêter, jusqu'en vue des collines du Colorado qui se dressent en amphithéâtre autour du Llano Estacado, et s'allongent ensuite sur une direction parallèle à la rivière.

Vers la tombée de la nuit, un petit ruisseau se présenta, serpentant à la base d'un monticule gazonné. Le colonel Ovaton fut d'avis d'établir en ce lieu leur premier campement : l'herbe y était abondante et parfaite pour le pâturage des chevaux : l'atmosphère s'était rafraîchie au point de rendre agréable un feu clair et pétillant ; on l'alluma donc, mais avec la prudente précaution de le cacher dans une profonde anfractuosité qui ressemblait à un gigantesque terrier.

— Les Comanches viennent quelquefois aussi loin que cela vers l'est, observa Welland ; mais je parierais bien que les plus proches, en ce moment, sont bien à deux cent milles de distance.

— Il y a un pari à perdre aussi bien qu'à gagner, répartit sentencieusement Jacques.

— Parfaitement ; comme aussi on pourrait se demander s'il fera pluie ou beau temps cette nuit. J'approuve fort que le colonel Ovaton

prohibe soigneusement toute imprudence de nature à compromettre la sûreté de notre caravane, et je conçois très-bien la nécessité de cacher notre feu à tout regard ennemi. Mais il ne fera nuit que dans une heure ou deux ; je propose de faire une tournée dans la montagne : auriez-vous quelque objection à cette idée, colonel Ovaton ? poursuivit Welland en se tournant vers le chef.

— Qu'avez-vous à faire par là-haut ?

— Rien de particulier, si ce n'est de voir un peu ce qui pourrait convenir à nos rifles.

— C'est un triste moment pour la chasse, à cette heure ; si vous vous mettez en campagne, bien certainement nous ne nous reverrons pas avant demain matin.

— Bah ! qui est-ce qui parle d'une partie de chasse ? il ne s'agit que d'un tour dans le bois.

— Il sera temps demain, répliqua le Colonel en secouant la tête.

Welland ne répondit rien : il se serait bien gardé d'engager aucune discussion avec son chef sur un sujet aussi minime. Cependant il ne put s'empêcher de penser qu'il n'y aurait pas toujours lieu de supporter ainsi un arbitraire absolu. Welland ne s'était point engagé dans ce voyage autrement que comme amateur; cette position ne l'obligeait point à une soumission com-

plète, de telle manière qu'il prit intérieurement la résolution de ne consulter à l'avenir que sa propre volonté, sans consulter celle d'aucun autre.

Pierre était le cuisinier de la troupe: il dépéça parmi les provisions de bouche, un riche morceau de venaison, l'embrocha sur une baguette de fusil et le fit rôtir artistement. Cette opération culinaire terminée, les parts furent distribuées et dévorées en un clin d'œil : pour arroser ce repas rustique, on but de l'eau claire du ruisseau ; au bout d'un quart d'heure le festin était terminé.

Alors chacun s'enveloppa dans son ample couverture, on tira les pipes de leur étui, et, groupés autour du feu, les quatre voyageurs savourèrent le plaisir d'un repos silencieux. S'ils eussent été unis par les liens d'une vraie amitié, cette soirée aurait été pour eux un moment plein de charmes: les histoires, les récits aventureux, les confidences, les souvenirs auraient été échangés dans le cours d'une intarissable causerie; groupés contre le danger, ils auraient partagé leurs plaisirs; mais il n'en était point ainsi parmi eux. Le colonel Ovaton était raide et silencieux ; d'ailleurs, Welland avait dans l'esprit les germes d'une secrète défiance contre lui. Pierre n'était pas une société; c'était un être abstrait, qui ne figurait dans la réunion que pour mémoire.

Jacques offrait peu de sympathie à Welland; mais comme, en définitive, c'était l'unique individu avec lequel il y eût moyen de dire une parole, Welland était quelque peu entré en communication avec lui.

— Qui fera sentinelle cette nuit? demanda Jacques à Ovaton.

— Lui, répondit ce dernier en indiquant Welland.

— Ah ! voilà le beau moment pour vous, observa Jacques en s'adressant au jeune Américain: il s'agit de faire votre apprentissage ici, car nous aurons de la peine à vous confier une mission aussi importante lorsque nous serons au milieu des Comanches, des Apaches ou des Lipans. Vous ne connaissez pas leurs diableries, et vous pouvez compter les avoir sur le dos au moment où vous vous y attendrez le moins.

— Vous pouvez compter sur toute ma bonne volonté, répondit chaudement le jeune Américain. Il est entièrement dans mes projets de partager fidèlement avec chacun de vous les plaisirs et les peines de notre expédition; j'entends bien remplir ma tâche autant que les autres.

Le colonel Ovaton fit entendre un grognement significatif, comme pour prophétiser à Welland que, sans nul doute, ses vœux seraient surabondamment exaucés.

Cependant, il était tard, le feu s'éteignait, le sommeil appesantissait toutes les paupières, on se prépara au repos : chacun se roula dans sa couverture et s'étendit moëlleusement sur le gazon, les pieds tournés vers le brasier.

Welland, seul, resta debout ; avant de souhaiter une bonne nuit au colonel Ovaton, il lui demanda quelques instructions pour la nuit.

— Eh ! eh ! tenez vos yeux ouverts et actifs, lui répondit celui-ci : ne souffrez pas qu'un oiseau chante, sans voir sur quelle branche il est perché ; faites feu sur tout objet que vous verrez se mouvoir d'une manière suspecte.

— Ne faudra-t-il pas vous éveiller ?

— *Carraï!* nous nous éveillerons bien tout seuls, soyez-en sûr. Finalement, si vous apercevez une douzaine de Peaux-Rouges, faites feu ; faites feu encore si vous n'apercevez même qu'un cheval sauvage. A mon avis, vous ne verrez pas grand'chose : en tout cas, si quelque ennemi nous arrive, ce sera de ces montagnes là-bas.

Muni de ces recommandations, Welland commença sa faction nocturne.

Ni lune ni étoiles n'étaient visibles. Un large groupe de nuages obscurcissait le ciel du côté du couchant, et s'étendait graduellement sur l'horizon. Cependant leur apparence ne pouvait les faire considérer comme précurseurs d'une tem-

pête, et la vue pouvait discerner les objets à soixante ou quatre-vingts pas de distance.

Les chevaux avaient été liés à des piquets dans le lit même du torrent, à environ une trentaine de pas des dormeurs : leurs longes étaient disposées de façon à ce qu'ils pussent, à leur gré, traverser et retraverser l'eau.

Le doux et paisible murmure du ruisseau, le léger craquement des herbes broutées étaient les seuls bruits qui parvinssent à l'oreille de Welland ; parfois aussi, comme un lointain murmure de l'océan, le vent apportait des bruissements de feuilles, des voix mystérieuses écloses comme des échos, sous son haleine, dans les forêts.

Le jeune Américain ne craignait point de s'endormir ; néanmoins, pour prévenir toute défaillance involontaire, il plaça son fusil sur son épaule, et se mit à marcher d'avant en arrière : il se transportait ainsi du foyer au pâturage des chevaux, en passant sur une éminence d'où il pouvait surveiller la prairie dans toutes les directions : c'était incontestablement le meilleur point de surveillance qu'il pût choisir.

Il commença par prendre la ferme résolution d'obéir en tout point au colonel Ovaton : se promettant bien de veiller, jusqu'à l'aurore, avec une vigilance extraordinaire, et de ne pas lais-

ser mouvoir aucun atôme sans s'en apercevoir.

Ce n'était pas qu'il eût peur du danger ; mais il savait parfaitement que toutes sortes d'éventualités pouvaient se produire, et que son propre intérêt était engagé à faire la plus exacte surveillance. Au surplus, la mission qu'il avait à remplir n'était pas au-dessus de ses forces, et dans toute autre circonstance il s'en serait parfaitement acquitté.

Mais, deux puissantes préoccupations se disputaient sa pensée : Irona Seraville et le déplaisant inconnu du steamer. Peu à peu, sous cette double influence, Ross Welland se laissa entraîner en une rêverie si profonde qu'il devint étranger, insensible, à tout ce qui pouvait se passer autour de lui.

Pour la centième fois, il se livra à la désolation en se remémorant la grossièreté emportée avec laquelle il s'était conduit envers la charmante créature qui avait été pour lui son seul amour, et dont il était également la première et l'unique affection. Regrets du passé ; appréhensions pour l'avenir ; incertitudes cruelles sur le point de savoir si, ou non, toute cette tendresse était à jamais perdue pour lui ; transes jalouses ; découragement inexprimable ; toutes les amertumes d'un amour malheureux débordèrent dans son âme et la bouleversèrent.

Puis, tout-à-coup, au travers du dédale de cette rêverie, surgissait l'image détestée de l'inconnu : alors Welland éprouvait comme un réveil en sursaut, il se lançait, à cœur perdu, dans ce champ nouveau de conjectures inquiètes et fatigantes. — Qui était ce *quidam* si désobligeant ?... D'où venait son influence antipathique ?... — Ces questions, reprises sous toutes leurs formes, restaient sans réponse. Sous forme de conclusion Welland arriva à se figurer que cet être singulier n'était autre chose qu'un trappeur ou un chasseur obéissant à ses goûts instinctifs pour la solitude, et dont les manières incivilisées étaient de nature à inspirer de la répulsion. Finalement, le jeune Américain se dit qu'il y avait, de sa part, grande naïveté à se préoccuper ainsi d'un individu totalement inconnu, avec lequel il n'avait jamais eu, avec lequel il n'aurait probablement jamais affaire, et que le parti le plus raisonnable était de l'oublier complétement.

Soudain Welland revint à la conscience de ses actions, et se demanda avec effroi pendant combien de temps il était resté égaré dans les régions imaginaires. Il fit, en toute hâte, plusieurs pas au hasard ; écoutant, s'arrêtant, écoutant et observant encore. Rien d'extraordinaire ne se faisait entendre : les chevaux chargés des bagages broutaient activement, les autres s'é-

taient couchés ; du reste, nul autre bruit, si ce n'était les soupirs interrompus de la brise nocturne au travers des bois.

Se sentant les jambes lasses, Welland s'assit près des chevaux pour se reposer un peu. A l'instant même, il entendit distinctement dans la prairie le galop d'un quadrupède. Sa première pensée fût qu'une de leurs montures avait rompu sa longe et courait au hasard ; car, il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien le trépignement d'un cheval qui frappait l'oreille de Welland. Mais un simple regard sur le campement suffit pour le convaincre qu'aucun de leurs coursiers ne manquait à l'appel. Il eut alors l'idée que c'était un animal sauvage attiré par l'odeur de leur cuisine ; puis, se souvenant des recommandations du colonel Ovaton, il résolut d'éclaircir ses doutes en vérifiant la chose des yeux.

Mais il eût beau regarder, il ne put rien apercevoir. Cependant le bruit avançait rapidement ; il y eut même un pas dont le cliquetis annonça que le pied avait porté sur une pierre. Welland se leva pour courir dans la direction du bruit ; mais aussitôt il songea qu'il allait commettre une imprudence, dangereuse pour lui-même et pour ses compagnons, en quittant son poste. Effectivement, il pouvait y avoir là le manége de quelque ennemi désireux de

faire éparpiller les forces de la petite caravane.

Il revint donc vivement sur ses pas et se rapprocha du feu, alors si bas qu'à peine les dormeurs pouvaient être distingués à ses lueurs mourantes.

En ce moment, le pas d'un cheval se fit entendre de nouveau, très-rapproché, et Welland aperçut le profil ténébreux d'un cavalier. Avant que le jeune factionnaire eût le temps d'épauler sa carabine, il avait disparu.

Dire que Welland avait été effrayé se rapprocherait sans doute beaucoup de la vérité : cette apparition avait été si soudaine, si inattendue, que le jeune Américain en resta comme abasourdi pendant quelques instants.

Cependant il revint promptement au sentiment de sa situation, et se promit bien de faire feu sur la première apparition qui se présenterait, dans le cas où il n'en obtiendrait pas une réponse satisfaisante.

Il aurait été tenté de supposer que ce cavalier était un espion Indien, rôdant autour d'eux pour savoir s'ils se tenaient sur leurs gardes, s'il ne lui avait pas paru invraisemblable qu'un être rusé et discret comme un Sauvage vint opérer une reconnaissance à cheval ; c'est-à-dire dans des conditions défavorables pour lui.

Welland resta aux aguets, dans un état d'an-

xiété nerveuse, pendant près d'une heure, sans rien voir ni rien entendre. Il commençait à se fatiguer de cette tension d'esprit et de corps, lorsqu'il crut entendre de nouveau le galop d'un cheval ; en regardant dans la direction du bruit, il aperçut comme une forme indécise, ou un fantôme qui disparut instantanément.

Néanmoins, il continua d'entendre le cliquetis des pas sur les rocailles formant le bord du torrent : sans nul doute l'invisible rôdeur circulait d'une manière obstinée, dans les environs du campement.

Tout-à-coup la tête d'un cheval se fit voir dans l'ombre et s'approcha successivement jusqu'à une cinquantaine de pas. Là, il s'arrêta, faisant face à Welland, qui, de cette distance, pouvait presque distinguer le visage du cavalier.

— Qui va là ? demanda Welland.

Il attendit vainement pendant une minute ; aucune réponse ne se fit entendre.

— Qui va-là ? dis-je ! répéta-t-il d'une voix plus forte.

Le cheval et le cavalier demeurèrent muets et silencieux comme des statues.

— Encore une fois, et c'est la dernière, je vous somme de répondre, s'écria Welland en épaulant son rifle, je vous accorde deux secondes.

Deux secondes, dix secondes s'écoulèrent dans le même silence : alors Welland se mit à viser aussi bien que le permettait l'obscurité. Au moment où son doigt pressait la détente, le cheval devint si peu visible que le jeune factionnaire releva la tête pour s'assurer de la bonne direction.

A son grand étonnement, tout avait disparu.

Cette inexplicable disparition n'était pas la seule cause qui excitât sa stupéfaction : c'était encore le silence complet avec lequel elle s'était effectuée. Enfin, que ce fût un pressentiment ou une réalité, il lui avait semblé, au moment de coucher en joue, que le fantôme n'était autre que l'inconnu qui les avait quittés la veille, lui et ses compagnons.

— Homme ou démon ! murmura-t-il, je ferai feu sans aucun avertissement, à la première occasion.

Puis il se remit à guetter, regrettant sa lenteur maladroite et brûlant du désir de la réparer sans retard.

Peu à peu il se rapprocha du foyer, tout en prenant soin de se placer dans l'ombre, de façon à n'être pas aperçu, et il se mit à surveiller les alentours avec une sorte d'exaspération impatiente. Il était depuis une heure dans cette attente fiévreuse, lorsque, soudainement, ses yeux

restèrent grands ouverts, fixés sur le cheval et le cavalier dont l'apparition n'avait été révélée par aucun bruit, et qui se trouvaient si proches que Welland pouvait distinguer les yeux noirs du cavalier.

Il reconnut parfaitement le détestable étranger.

— Cette fois, mon gaillard, pensa Welland, je vais changer de méthode pour t'apostropher.

Alors, mettant vivement en joue, il fit feu. La détonation stridente et l'éclair qui l'avait précédée furent suivis d'un autre éclair, d'une autre détonation ; une balle siffla à un pouce de l'oreille du jeune homme et alla blesser assez gravement l'infortuné Jacques Choutier qui dormait du plus profond sommeil.

Instantanément le colonel Ovaton et Pierre Goujon furent debout, aux côtés de Welland. Ce dernier leur raconta précipitamment ce qui venait de se passer ; alors tous deux partirent en faisant un grand circuit dans la prairie, pour tâcher de surprendre ce dangereux espion. Mais leurs recherches furent vaines, il avait disparu sans retour : Ovaton, de fort mauvaise humeur, se préoccupa de la blessure reçue par le pauvre Jacques qui souffrait cruellement, sans trop se plaindre.

CHAPITRE V

EN MONTAGNE, FUITE

La blessure de Jacques, quoique dangereuse, n'était pas mortelle. Comme il se trouvait couché derrière Welland, les pieds tournés de son côté, la balle l'avait atteint dans la cuisse, assez près du genou, et traversant les chairs, elle avait laissé derrière elle un large sillon sanglant et déchiré. Heureusement aucun nerf ni aucun os n'avait été touché ; néanmoins, le blessé ne pouvait se lever ni faire usage de sa jambe.

Tout ce qu'on pouvait faire pour lui, c'était de veiller à ses côtés jusqu'au matin : Welland se chargea bien volontiers de cette tâche, pendant que le colonel Ovaton et Pierre faisaient sentinelle.

Du reste, on n'aperçut et on n'entendit plus rien du mystérieux cavalier.

Le jour venu on tint conseil.

— Quand estimez-vous qu'il vous sera possible de monter à cheval? demanda Ovaton au blessé.

— Dans quinze jours, peut-être : reprit l'autre avec un soupir et une affreuse grimace.

— Aye ! pas avant ? bien sûr ?

— Vous n'avez pas besoin de m'attendre aussi longtemps, reprit le patient ; si vous tenez absolument à continuer le voyage, installez-moi avec mon cheval sur une colline, laissez-moi une petite provision de vivres ; je me tirerai d'affaire tout seul.

— Oh ! je protesterais contre une conduite aussi inhumaine, s'écria Welland avec animation ; ce serait un vrai meurtre à se reprocher...

— Quand on aura besoin de votre avis, sir, on vous le demandera, interrompit Ovaton. Si Jacques veut qu'il en soit ainsi, nous serons bien obligés de lui obéir, il est bien le maître d'agir suivant ses volontés.

— Et moi aussi, je serai maître de rester avec lui ! répliqua Welland en colère.

— Les choses se passeront plutôt à mon gré qu'au vôtre, entendez-vous, jeune coq ! dit aigrement Ovaton : et je vous préviens qu'il faudra vous accoutumer à parler un langage plus civil, à l'avenir ; car ce n'est pas dans ce style là

que j'entends les affaires : Jacques ne commandera pas ici plus qu'un autre. Voici donc ce que je décide : nous allons camper là haut sur ces collines, et nous y stationnerons jusqu'à ce que sa blessure soit guérie. Çà vous va-t-il, Jacques?

— Oui.

— Maintenant qu'il fait grand jour, je pourrai placer un appareil sur la blessure bien mieux que pendant la nuit. Vous, Pierre, pendant ce temps-là, voyez donc s'il vous sera possible de nous procurer quelque chose à manger.

Pierre se mit en campagne, pendant qu'Ovaton appliquait, avec beaucoup de dextérité, un pansement et un bandage qui soulagèrent sensiblement le blessé et lui firent reprendre courage. Le pauvre garçon n'en était pas à son coup d'essai ; comme il le disait lui-même, sa peau avait déjà livré passage à plus d'un *courant* de plomb ou d'acier, et ces *inconvénients*-là ne l'inquiétaient pas trop.

Le colonel Ovaton était à causer avec le malade, Welland faisait le guet, lorsque tout-à-coup leur attention fut attirée par une exclamation de Pierre. Comme cette émission de voix était de sa part une chose inouïe, tous s'empressèrent de regarder de son côté.

— Qu'y a-t-il de nouveau, Pierre? demanda Ovaton.

— Umph ! fit l'autre en indiquant le nord.

A un mille de distance environ, ils aperçurent un cavalier qui fendait l'air au triple galop, dans la direction des Colorado-Hills. Dans l'éloignement il ressemblait à un pygnée, mais lorsque, parvenu sur la crête d'une éminence, il dessina son profil sur le fond clair du ciel, il devint excessivement facile de le reconnaître.

— Voilà l'homme que j'ai fusillé tout-à-l'heure, dit Welland.

Le colonel Ovaton releva les yeux et le regarda longuement; puis il dit :

— C'est le même individu qui a fait voyage avec nous depuis Matagorda.

— Que faut-il penser de sa conduite, cette nuit? pourquoi rôde-t-il autour de nous, demanda Welland.

Ovaton ne répondit rien, et tous trois s'assirent pour déjeuner.

Jacques, quoiqu'il eût la fièvre, mangea quelques bouchées. Ensuite il questionna Welland sur son aventure nocturne avec ce cavalier : vers la fin de leur conversation, il ajouta :

— J'ai déjà vu cet être-là quelque part.

— Où ?

— C'est ce que je cherche à me rappeler depuis une demi-heure. Colonel Ovaton ? n'avez-vous pas déjà vu ce particulier ?

— Ma foi, non ! je ne l'avais jamais aperçu avant notre embarquement à Matagorda.

— Eh bien ! voilà qui s'appelle impudemment mentir, murmura Jacques à l'oreille de Welland ; je sais maintenant où j'ai rencontré cet homme : notez bien que j'étais avec Ovaton. C'était à Saint-Louis, il y a deux ans. Moi et le colonel, nous étions allés trapper sur la Platte ; nous fîmes un crochet de retour vers le fort Laramie ; à notre arrivée, l'individu y était monté sur le même cheval noir que tout à l'heure. — Plus tard, nous fîmes un *vol d'abeille* jusqu'à Saint-Louis, et lorsque nous fûmes à l'auberge des Chasseurs, notre première rencontre fut le même gaillard. Je me rappelle même que le colonel Ovaton lui demanda s'il avait des ailes comme un canard ; parce que, dans notre idée, nous avions pris le plus court chemin pour faire notre trajet, du fort Laramie à Saint-Louis, et nonobstant, il y était arrivé un grand jour avant nous.

— A-t-il parlé anglais avec vous ?

— S'il a parlé anglais ! je le crois bien ! Nous sommes restés là une semaine, et il s'y trouvait encore lorsque nous sommes partis. Il a même dépensé une bonne pile de dollars à nous régaler, et aussi à traiter quiconque voulait trinquer avec lui;en même temps il nous racontait un tas

d'histoires sur des aventures, dont il avait « entendu parler », disait-il ; car il n'a jamais soufflé mot de ses propres affaires.

— Avez-vous su quelque chose sur son compte ?

— Pas un zeste. J'ai essayé de le griser une douzaine de fois, ça n'a pas pris. Je n'ai point même connu son nom, encore moins ses allures passées. Il avait toujours ses poches pleines de belle monnaie sonnante.

— L'avez-vous revu, ensuite ?

— Oui ; je l'ai rencontré à Memphis, l'été dernier. Il s'est trouvé que le colonel Ovaton et moi étions ensemble, à cette époque. Mais (croiriez-vous ça ?) l'effronté coquin prétendit ne nous avoir jamais connus. Il eut l'audace de soutenir qu'il ne nous avait point rencontrés, et lorsque je me permis de lui insinuer qu'il était un impudent menteur, il jura ses grands dieux que jamais il n'avait mis les pieds à Saint-Louis.

— Ne vous seriez-vous point trompé ?

— Nullement, sir : vous remarquerez qu'un de ses yeux est gris tandis que l'autre est noir ; il y a de quoi se souvenir de lui. Je lui avais offert même de fixer ma mémoire à son égard en faisant avec lui une jolie petite partie de boxe, mais il n'a pas trouvé ma proposition de son goût.

— Tout cela est fort bien, mon brave Jacques; maintenant, qui peut-il être? et quelle est son idée en nous poursuivant ainsi?

— Je veux bien être scalpé sur l'heure si j'y comprends quelque chose. Mon seul regret est de n'avoir pas été à votre place, la nuit dernière pour faire un bout de conversation avec ce manant : mais je compte le retrouver en temps et lieu propices ; alors, nous verrons !

— Je suppose que votre blessure a été tout-à-fait accidentelle de sa part. Indubitablement c'était à moi que s'adressait le coup de feu.

— Tout ça ne change rien à la chose : en tirant sur vous, il fusillait notre troupe, et c'est moi qui ai attrapé le choc. L'apercevez-vous encore?

— Oh non! il y a longtemps qu'il a gagné ces collines ; à ce moment il doit les avoir franchies, et il se cache dans les broussailles.

— Fort bien ! nous y allons aussi, et je ne serais nullement étonné que nous eussions la chance de faire encore sa rencontre.

— Probablement ce ne sera pas de la même manière que cette nuit.

— Pourquoi non ? vous ferez de votre mieux pour bien viser cette fois.

— Ah ! ne me parlez pas de cette maladresse, j'en suis tourmenté : j'avais pourtant bien dirigé

mon point de mire, droit au milieu de la poitrine ; je ne puis me persuader, même à présent, qu'il ne soit pas blessé.

Jacques secoua la tête.

— Vous ne l'avez pas seulement effleuré.

— Comment a-t-il pu diriger son coup sur moi, qui étais dans l'ombre?

— Ce n'est pas difficile à concevoir; quoique vous fussiez au milieu de l'obscurité, la flamme de votre coup de feu vous a complètement illuminé; l'ennemi a pu tirer presqu'à coup sûr. Lui, au contraire, était en apparence assez visible sur le fond du ciel, mais vous ne pouviez pas distinguer la mire de votre carabine : votre balle lui a passé par-dessus la tête, car vous avez dû viser trop haut.

— Bah ! qu'est-ce qui prouve que je l'ai manqué ?

— Ouais ! et qu'est-ce qui prouve le contraire? Enfin, il y a un fait, c'est qu'il court encore; donc vous ne l'avez pas abattu. Peut-être, aussi, est-il de la race des bêtes fauves qui vont toujours, perdant leurs forces avec leur sang, et ne se laissant arrêter que par la mort.

— Pensez-vous que le colonel Ovaton se souvienne de lui ? demanda Welland pour changer de conversation.

— Qui sait... ? Je lui crois assez bonne mémoire pour çà.

— Supposez-vous que le colonel Ovaton sache les motifs qui le poussent à nous suivre ainsi... ? Croyez-vous qu'il y ait quelque secrète accointance entre eux ?

Jacques regarda le jeune homme avec une expression de surprise et répondit :

— Je n'ai jamais pensé cela ; mais çà pourrait être.

— En admettant cette dernière hypothèse....

— Chut... les voilà prêts à partir ; ils s'approchent, interrompit Jacques, sous forme d'avertissement.

Les chevaux de bât furent chargés des bagages, et, sauf le blessé, chacun se trouva prêt pour le départ. Welland monta sur son cheval, et, assisté d'Ovaton et de Pierre, hissa Jacques devant lui sur la selle pour le transporter le mieux possible.

Ainsi organisés, nos hardis voyageurs se mirent en route vers les collines. En moins de deux heures ils arrivèrent au pied des pentes dont ils entreprirent courageusement l'ascension. Au tiers environ de leur course ils rencontrèrent une vallée assez considérable que traversait un magnifique ruisseau. Ce fût en ce lieu qu'Ovaton décida qu'on établirait le camp.

En conséquence, on dressa une sorte de tente rustique, sur le bord du cours d'eau, au centre d'une touffe d'arbres dont la végétation luxuriante l'entourait comme une enceinte crénelée.

Tout autour d'eux s'étendait un gras pâturage, de telle sorte qu'ils n'avaient aucune inquiétude à concevoir pour la nourriture de leurs chevaux.

Les premières installations terminées, le colonel Ovaton, accompagné de Pierre, partit en exploration afin de parcourir les montagnes environnantes et de se renseigner d'une manière précise sur leur situation topographique ; il avait également, et surtout, pour but, de vérifier quels pouvaient être les dangers à courir de la part des Comanches.

Lorsque les deux éclaireurs furent arrivés aux dernières sommités, ils furent récompensés de leurs efforts et de leurs fatigues par une vue magnifique, rayonnant sur toutes les plaines environnantes. Au nord et à l'est se déroulaient à perte de vue des prairies verdoyantes, couvertes des espèces les plus variées de la végétation sauvage, sillonnées en tous sens par mille ruisseaux, et même des rivières. Au sud et à l'ouest c'étaient des forêts montagneuses dont l'œil ne pouvait découvrir les limites. Nulle part le moindre signe annonçant des êtres hu-

mains; partout, la solitude, le silence, le désert dans leur incommensurable et paisible majesté.

Les bois qui entouraient ces collines renfermaient de nombreuses essences utiles au commerce ou à l'industrie, telles que chênes, frênes, bouleaux, arbres à gomme, cèdres, pins, et autres semblables. Ils n'aperçurent aucune piste de gibier; mais cette circonstance ne les inquiéta point, car ils savaient que les montagnes étaient habitées par des hôtes ailés ou quadrupèdes de toutes sortes, et que là leurs rifles trouveraient fréquemment à se signaler.

Il était environ midi lorsqu'ils rejoignirent le campement. Ovaton ne put dissimuler un sombre nuage qui obscurcit son front, lorsqu'il trouva Welland et le blessé Jacques engagés dans une chaude conversation. Il ne daigna point répondre aux questions de ce dernier, et trouva moyen d'adresser à Welland plusieurs grossièretés auxquelles le jeune Américain eut la sagesse de ne rien répondre.

Immédiatement après le dîner, le colonel Ovaton, refusant toute société, jeta sa carabine sur son épaule et partit sans rien dire.

Il ne saurait entrer dans notre plan de narrer toutes les particularités de l'existence menée par les quatre voyageurs pendant toute la durée de ce campement; nous devrons nous contenter de

retracer les événements relatifs à la marche de notre histoire.

Il nous suffira donc de dire qu'une semaine et une autre encore s'écoulèrent sans que Jacques fût en état de monter à cheval. Ovaton finit par se montrer extrêmement satisfait de tout ce retard, et déclara qu'ils ne repartiraient que lorsque leur convalescent serait complètement en état de reprendre tous les exercices du sport.

Ovaton passait la plus grande partie de ses journées à rôder dans les montagnes, tout seul : deux ou trois fois il emmena avec lui Pierre, son silencieux et fidèle acolyte. Mais, quoique le colonel fût un excellent tireur, Welland ne put s'empêcher de remarquer que jamais il ne rapportait le moindre gibier ; il avait l'air de laisser cette tâche aux autres. Welland en conclut que leur chef employait son temps à toute autre chose qu'à la chasse.

Le jeune Américain étant sorti une fois ou deux pour se promener, sans but, et étant rentré assez tard dans la soirée, Ovaton lui donna le conseil de ne pas réitérer ces sorties imprudentes, qui pouvaient devenir dangereuses, à cause de la présence probable d'ennemis dans les environs.

Welland n'avait plus entendu parler du cava-

lier nocturne, mais il ne l'avait pas oublié, pour plusieurs raisons qu'il n'est pas besoin de rappeler. Du reste il était convaincu que, bien loin d'être éloigné, il était caché quelque part dans les bois environnants, et qu'on le verrait reparaître avant de continuer le voyage.

Par une belle journée, dans l'après-midi, Welland s'engagea dans les montagnes, suivant une direction qu'il affectionnait particulièrement, c'est-à-dire vers le nord-ouest : mais ayant poussé son excursion plus loin que d'habitude, il se trouva sur le versant opposé après avoir franchi la cîme. Il s'assit dans une anfractuosité de rocher pour se reposer, et en même temps pour admirer le paysage.

Au bout de quelques instants il tressaillit en entendant le pas d'un cheval extrêmement proche de lui, mais dont le bruit était amorti par l'épais tapis de gazon et de broussailles qui recouvrait la terre. Bien déterminé à savoir qui pouvait être ce nouvel arrivant, Welland se leva avec mille précautions, et se mit à ramper sous les ronces entrelacées. A peine eut-il avancé d'une douzaine de pas qu'il aperçut le cheval noir de ce même cavalier dont le souvenir importun avait si souvent préoccupé son esprit, depuis la nuit où ils s'étaient mutuellement fusillés.

Pendant qu'il cherchait à réunir ses pensées et à se remettre de sa surprise, il entendit des voix à proximité, et se remit cauteleusement à observer : il reconnut avec stupéfaction le cavalier et Ovaton en grande conversation. Ils étaient assis sur un tronc-d'arbre, et tellement absorbés par leur entretien qu'il aurait été facile à l'Indien le moins rusé de les surprendre à coup sûr.

Welland considéra que les circonstances étaient de nature à le justifier complétement s'il faisait, en cette circonstance, le métier d'écouteur aux portes : il lui sembla, d'ailleurs, très-utile et profitable de savoir un peu, par lui-même, le fonds des choses. Il se plaça donc le plus près possible, et se mit à prêter l'oreille avec une attention facile à comprendre. Malheureusement, après avoir écouté pendant quelques secondes, il s'aperçut que les deux causeurs parlaient la langue espagnole : précisément Welland n'avait qu'une très-insuffisante connaissance de cet idiôme.

Dès ce moment, ne trouvant plus d'intérêt à continuer son espionnage, le jeune homme renonça à attendre la fin de la conversation qui semblait devoir se prolonger indéfiniment ; en conséquence, il revint au camp à petits pas.

Durant sa route, il agita la question de savoir si, ou non, il communiquerait à Jacques la découverte qu'il venait de faire. Mais tous les événements survenus depuis quelques jours l'avaient rendu méfiant, il prit la résolution de garder son secret et de ne prendre conseil que de lui-même. Assurément sa position était peu enviable ; perdu dans un désert inconnu, il n'avait pour compagnons que des gens suspects, plus à craindre peut-être que les Peaux-Rouges les plus impitoyables.

La nuit ne vint nullement interrompre le cours de ses réflexions désagréables : en fin de compte, Welland arriva à former le projet de laisser là l'expédition et de revenir aux territoires de l'Est.

Il pouvait soupçonner à coup sûr, — il avait même la certitude — qu'Ovaton avait d'étranges allures à son égard, et qu'il ne lui voulait pas du bien : c'en était assez pour faire réfléchir Welland comme il l'avait fait, et pour le décider à ne pas faire un mille de plus vers le nord, en semblable compagnie.

Cependant il eut la prudence de songer que lorsque Pierre serait en sentinelle, tout départ serait impossible : l'exécution de son projet pouvait être ajournée sans inconvénient ; il attendit donc une occasion favorable tout en observant

soigneusement ce qui se passait autour de lui.

Le jour suivant ressembla aux autres ; le colonel Ovaton fut absent presque tout le temps ; mais, par une bonne chance toute spéciale, Welland fut désigné pour faire sentinelle pendant la nuit d'après. Cette circonstance le convainquit qu'on ne soupçonnait nullement son projet de départ : il reconnut en même temps que du sangfroid et de la discrétion lui suffisaient pour assurer le succès de sa hasardeuse entreprise.

Le soir venu, le jeune Américain attendit le moment favorable avec une anxiété facile à comprendre : peu à peu il vit Ovaton s'endormir le premier, et Pierre le suivre de près. Jacques, réduit à l'immobilité par sa blessure, et prenant un repos forcé pendant le jour, fut plus long à s'endormir : mais à une heure avancée de la nuit, les yeux du malade se fermèrent enfin, et Welland crut devoir saisir sans retard l'occasion favorable.

Il se leva donc, quitta la tente, et se rendit auprès des chevaux. Muni de ses armes et de son petit bagage, il sauta en selle, descendit la montagne avec précaution, gagna la prairie, puis, lorsqu'il se vit à bonne distance du camp, il s'élança au galop vers le sud-est, dans une direction parallèle aux Colorado-Hills.

Après avoir fourni ainsi une bonne course, il

ralentit l'élan de son cheval afin d'écouter si quelque bruit suspect lui annonçait une poursuite : fort heureusement il n'entendit rien ; au bout de quelques secondes il reprit son allure rapide, parfaitement rassuré sur tout risque de rencontrer jamais Ovaton ou son trop fidèle Pierre.

Le jeune fugitif éprouva une satisfaction intime en songeant qu'il venait d'échapper à un des plus grands dangers de son existence, en se retirant des griffes de pareils compagnons. Sa conscience lui faisait très-peu reproche de les avoir abandonnés, car, en définitive, il ne faisait partie de l'expédition qu'en amateur et pour son plaisir pur et simple.

Son plan était simple : il consistait à regagner le Rio-Colorado et à suivre son cours jusqu'à Matagorda ou quelqu'autre cité de l'Est. Là, le jeune fugitif n'aurait plus qu'à attendre et saisir la première occasion favorable pour se rendre à la Nouvelle-Orléans.

Une fois arrivé, il pourrait revoir Irona, lui demander pardon, lui expliquer les motifs de sa vivacité irréfléchie, et... peut-être... obtenir grâce pleine et entière.

Ross Welland fut interrompu au milieu de ces réflexions couleur de rose par le bruit assez proche d'une fusillade bien nourrie. Il s'arrêta

sur-le-champ, écouta, et crut reconnaître, parmi d'autres clameurs, les hurlements d'Indiens. Tout ce fracas avait lieu précisément en face de lui et annonçait une chaude mêlée.

CHAPITRE VI

LE CHEVAL BLANC DE LA PRAIRIE.—RENCONTRE IMPRÉVUE.

Welland, après avoir fait quelques pas, reconnut que les combattants se trouvaient plus loin qu'il l'avait pensé d'abord. Il ne lui parut point dangereux de s'en rapprocher, et conséquemment il se mit à marcher dans la direction du bruit, sauf à se détourner en cas de péril.

Le fugitif avait marché toute la journée; la nuit était venue, ornée de ses splendeurs les plus sereines. La lune apparut, sortant radieuse d'un océan de végétation humide, diamantée par la rosée; des senteurs enivrantes volaient dans l'air sur les ailes de la brise nocturne; avec ces enchantements de la solitude surgirent dans l'âme du jeune homme des essaims de pensées heureuses.

Chaque seconde le rapprochait de sa charmante et adorée Irona ; chaque seconde l'éloignait de ses ennemis. Devant lui le bonheur, la joie, l'espérance ; tout autour, le calme et les magnificences d'une nature vierge. A gauche, les imposantes masses des Colorado-Hills se dressaient sombres jusqu'aux sommets de l'horizon, aussi loin que la vue pouvait s'étendre ; à droite, devant, derrière, la prairie onduleuse, incommensurable, comme une mer sans limites. Le marin, seul, bercé au milieu des voyages de long-cours, peut se faire idée de cette immensité qui se pose en rivale de l'infini, et va se confondre avec le ciel au-delà des espaces visibles. Le voyageur engagé au sein de ces territoires sans bornes peut consumer, à courir sans relâche, les heures, les jours, les semaines ; de mois en mois, il peut transporter son foyer de campement sur les collines, au sein des vallons; il peut errer, errer encore, le terme du voyage n'arrivera point encore, le voyageur n'aura pas rencontré une figure humaine. Quelque fauve se glissant sous les broussailles, quelque Sauvage farouche, quelque grand vautour apparaissant comme un point noir dans les hautes régions de l'air ; telles sont les seules créatures vivantes qui pourront s'offrir à sa vue. — La prairie de l'Ouest américain est un reflet de l'infini.

Après avoir parcouru l'espace d'un mille environ, Welland aperçut une vaste trace entièrement dépouillée de végétation, comme une terre nouvellement labourée : ce phénomène lui fût bientôt expliqué par un roulement sourd et prolongé comme celui de la foudre ou celui d'un tremblement de terre. Il était occasionné par le passage d'une horde innombrable de buffles, qui, fuyant quelque danger lointain, faisait vibrer le sol sous un galop furieux. Cette redoutable bande suivait une direction perpendiculaire à la sienne ; Welland fut obligé de suspendre sa marche pour lui livrer passage, sans quoi il aurait été broyé et mis en poussière.

Lorsque ces redoutables animaux eurent disparu, le territoire était nu et désolé comme si le feu y avait passé. Welland traversa cette zône attristée, et après avoir regagné une région verdoyante, il fit halte.

Quelques heures après minuit, il recommença à marcher sans se presser. Avec la fraîcheur nocturne les rêveries agréables commençaient à tourbillonner dans son âme, lorsque Welland fut soudainement rappelé au sentiment de la réalité par un hennissement de son cheval qui se mit à renifler d'une manière alarmée.

Tout d'abord Welland n'aperçut rien qui pût motiver cette frayeur subite de sa monture :

Mais, au bout de quelques instants, il distingua un animal sauvage, distancé d'environ cent pas et qui marchait sur la trace de son cheval, en venant sur lui. A cette apparition extraordinaire un sentiment d'alarme superstitieuse s'empara du jeune Américain. Ce qu'il voyait ne galopait point, comme son propre coursier, mais cela trottait sur la prairie, avec une rapidité inimaginable, et les pieds de cet être fantastique paraissaient briller, au travers des herbes, d'un reflet argenté.

— Le *Cavallo Blanco*! N'est-ce pas un rêve? s'écria Welland avec un frisson dont il ne fut pas maître : cet animal fameux et rare dont tout le monde parle avec admiration, même ceux qui ne l'ont point vu !

C'était en effet le *Coursier Blanc*, espèce très recherchée et presque introuvable, que le voyageur avait sous les yeux, et qu'il pouvait admirer à son aise; car la lune répandait sur la plaine une clarté pareille à celle du jour.

Un premier, — un mauvais mouvement — le poussa à porter la main sur son riffle ; mais il repoussa, comme indigne d'un homme civilisé, cette velléité d'abattre cet incomparable roi de la prairie. Il aurait songé à s'en emparer par ruse ou par adresse, s'il n'avait su d'une façon certaine que les plus habiles chasseurs avaient échoué en pareille entreprise.

Cependant le Coursier Blanc et celui de Welland avaient échangé un petit hennissement d'amitié; ils se rapprochèrent graduellement jusqu'à une distance d'à peine cent pas. Welland fit une tentative pour l'aborder de plus près; mais le superbe coureur ne le laissa point faire; il recula d'un trot si rapide que, pour maintenir la distance, Welland fut obligé de faire galoper le sien.

Ce jeu, ou pour mieux dire cette joûte de vitesse qu'auraient bien voulu voir les plus illustres sportmen du désert, dura assez longtemps pour que Welland pût admirer à l'aise l'illustre et charmante bête. Il ne se lassait point de contempler son noble manteau d'une blancheur étincelante ; ses formes pures et gracieuses; ses jambes nerveuses, fines, élastiques comme des ressorts d'acier ; sa crinière abondante et longue au point de flotter comme un rideau de soie jusque sur sa croupe ; sa queue ondulant jusqu'au sol comme un superbe panache; sa tête légère, petite, fièrement relevée; ses naseaux transparents et colorés par un sang généreux; ses yeux vifs, intelligents au point de parler un muet langage ; en un mot, tous les signes caractéristiques de race et de noblesse.

Jamais Welland n'avait admiré un aussi superbe animal ; il n'en rencontra jamais plus de

pareil. A sa satisfaction se mêlait par instants une espèce de frémissement superstitieux : tant de légendes extraordinaires lui avaient été racontées sur le *Blanco Cavallo !* — Il n'existe, avait-on dit, qu'un seul individu de cette espèce; mais il erre d'un pôle à l'autre avec une célérité telle qu'on croit le voir en plusieurs endroits à la fois. Tantôt il apparaît dans le pays des Chikasans, au nord des Brazos ; tantôt il est vu au milieu des prairies méridionales qui confinent les montagnes guadalupes ; presque en même temps on le rencontre sur les bords les plus lointains du Rio-Grande.

La rencontre de ce gracieux monarque du désert est un événement dans l'existence du voyageur qui traverse les solitudes du Llano-Estacado ; il narre, pendant bien des années, toutes les péripéties les plus minimes de cet incident mémorable ; il en est fier et émerveillé ; ce jour tient rang parmi les plus grands jours de son existence.

On a souvent cherché à prendre le cheval blanc au moyen du lasso ; mais tous les efforts ont été inutiles : les Comanches eux-mêmes, les plus légers et les plus habiles de tous les chasseurs sauvages, ont échoué. Il ne se laisse surprendre par aucun piége ; nulle main humaine ne peut se vanter de l'avoir sellé ou bridé; per-

sonne n'a touché cet être fantastique, vivant ou mort : personne n'a découvert le refuge suprême où il s'endort mystérieusement du sommeil de la mort.

Les Sauvages, les Trappeurs eux-mêmes, croient que le Coursier Blanc est immortel.

L'émotion de Welland ne saurait s'exprimer :

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-il en dévorant l'animal du regard ; si j'avais la bonne fortune de vous posséder, noble coursier, quel bonheur serait le mien ! Vous et Irona, vous êtes les deux plus séduisantes créatures qui aient ravi mon regard. Le plus riche trésor n'est rien auprès de vous !

Le cheval du jeune voyageur se voyait devancé pour la première fois de sa vie ; il semblait irrité de voir ce rival inconnu prendre si facilement l'avance sur lui. Rongeant son mors, courbant sous les rènes sa tête impatiente, il luttait avec son cavalier pour s'élancer de toutes ses forces et fournir, lui aussi, une brillante carrière.

— Eh bien ! va donc ! cours, vole, mon bon cheval ! dit Welland en lui rendant la main : jusqu'à présent tu n'a pas rencontré ton pareil, mais je crois bien que cette fois-ci ton tour est venu ; tu vas trouver à qui parler. Néanmoins j'ai dans l'idée que tu lui donneras du fil à

retordre, et que, pour te gagner de vitesse, il lui faudra mettre en jeu toutes ses forces. En avant !

Le brave cheval bondit vers le coursier blanc, et fila comme une flèche. Pendant les premières minutes il gagna de l'avance sur lui, au point de s'en rapprocher jusqu'à trente pieds, à peine : le cœur de Welland bondissait de joie en pensant que son fidèle compagnon arrivait à lutter de vitesse avec le célèbre trotteur du désert, lorsque ce dernier releva doucement la tête, coucha ses oreilles en arrière, poussa un cri strident comme celui de la panthère, et se lança en avant avec une vélocité telle, qu'à ce moment le galop furieux du cheval de Welland parut plus lent qu'un simple pas de promenade.

Welland pouvait à peine en croire ses yeux : toutes les légendes du désert lui revinrent en mémoire ; son admiration se transforma en une sorte de crainte respectueuse.

Le Coursier Blanc avait pris une avance d'un quart de mille environ : il se retourna du côté de Welland, et, bondissant, cabriolant avec une folâtrerie gracieuse, il se maintint sans efforts, toujours à la même distance. Aux resplendissantes clartés de la lune, c'était un charmant spectacle de voir le noble animal planer plutôt que courir sur l'herbe touffue ; on aurait pu

croire assister à quelque fête fantastique des esprits du désert, et contempler les danses aériennes d'un feu-follet.

Au bout de quelques secondes, il poussa un hennissement bref, comme pour narguer ses poursuivants, s'éloigna, se rapprocha capricieusement, puis se mit à décrire autour d'eux un cercle en exécutant avec une grâce indicible tous les mouvements qu'un habile cavalier obtient d'une monture bien dressée lorsqu'il lui fait faire ce qu'on appelle des exercices de haute-école.

Le cheval de Welland, piqué au jeu, se lança de nouveau avec une ardeur frénétique, mais il ne parvint qu'avec peine à maintenir la distance qui les séparait ; son léger adversaire continuait sans efforts ses courbettes et ses voltes élégantes, et néanmoins ne diminuait en aucune façon la rapidité de son allure.

Après avoir bien joué et paradé de la sorte pendant fort longtemps, le Coursier Blanc poussa un hennissement bruyant, renifla l'air avec force, et disparut avec la foudroyante rapidité d'un météore. Welland ne le revit plus.

Absorbé par la curiosité et par le plaisir que lui occasionnait un spectacle aussi rare, Welland s'était oublié pendant plusieurs heures à suivre le Coursier Blanc. La respiration hale-

tante de son cheval, la fumée qu'exhalaient ses flancs ruisselants de sueur, lui firent comprendre que le pauvre animal avait besoin de repos : en conséquence, il s'orienta pour camper. À un demi-mille en avant, il distingua au-dessus de la surface sombre de la plaine une ligne plus sombre encore; c'était une bande de forêt, bordant quelque petit cours d'eau tributaire du Rio-Colorado.

L'endroit parût propice au jeune voyageur, pour passer la nuit. Tout en suivant les contours sinueux dessinés par les grandes herbes, il avait l'œil fixé sur le bois, afin de reconnaître le point le plus accessible. Il n'en était plus qu'à une centaine de pas, lorsque son regard vigilant remarqua une étincelle qui se montra un instant et disparut aussitôt dans le feuillage. Il gagna promptement le sommet d'une éminence voisine afin de mieux voir; là, un nouvel examen le convainquit qu'il était à proximité d'un feu de campement.

Cette découverte, en pareil lieu, n'avait rien de bien rassurant. Tout devait faire supposer qu'il y avait là des ennemis, des Comanches peut-être : et ces ennemis étaient sans doute confiants dans leurs forces puisqu'ils ne craignaient point de s'installer à découvert, sans aucune précaution pour n'être pas aperçus.

Selon toute probabilité c'était une bande *Rouge* revenant de quelque expédition fatale aux settlements de la frontière ; c'étaient leurs fusils dont les détonations avaient frappé ses oreilles, quelques heures auparavant. A tout hasard, Welland chercha à reconnaître d'une manière plus complète ces voisins suspects avant de se risquer dans la forêt.

Il s'approcha du fourré en faisant un long circuit, et prenant soin que son cheval ne marchât que sur la mousse ou sur les parties gazonnés du terrain, pour qu'il ne fit aucun bruit. Après une minutieuse investigation il reconnût que le foyer était placé sur la rive opposée du cours d'eau; c'était un ruisseau peu profond ; Welland le traversa sans difficulté, et après avoir fait quelques pas avec la lenteur et le silence d'un fantôme, il se trouva en pleine vue du feu.

Au lieu d'un groupe d'Indiens hideux, sur le sentier de guerre, il aperçut deux hommes blancs ; sans doute des Trappeurs ou des chasseurs , fumant leurs pipes avec une parfaite tranquillité.

Tous deux offraient au regard des visages bronzés, des yeux noirs, étincelants, toujours en surveillance : ils siégeaient devant le feu avec une imperturbable gravité, sans échanger un seul mot.

Welland changea de place pour mieux voir ; alors il découvrit une troisième personne. C'était une femme : elle était assise, enveloppée d'un grand châle, la tête penchée en avant dans ses mains. Elle paraissait de stature mignonne et délicate ; ses cheveux étaient noirs et abondants. Welland supposa que c'était la jeune squaw de l'un des chasseurs. Elle était immobile comme une statue : ses deux compagnons étaient également muets et impassibles : à eux trois ils formaient un tableau aussi singulier que pittoresque.

A ce moment une branche sèche craqua sous le pied du jeune homme, la femme releva la tête pour regarder. La lueur du foyer éclaira complétement son visage, et Ross Welland reconnut... Irona Seraville.

CHAPITRE VII

NOUVEAUX PERSONNAGES

Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien elle ; c'était bien l'ovale pur et régulier de son charmant visage, les tresses abondantes de son épaisse chevelure noire, ses yeux veloutés et expressifs, sa taille élégante. Véritablement Irona Seraville était devant les yeux de Welland.

Cependant, le jeune Américain n'en pouvait pas croire l'évidence : il se demandait comment il était possible que cette jeune fille, naguère tranquille dans un palais heureux au sein d'une cité, se trouvât, par une nuit solitaire, égarée au plus profond du désert, en compagnie de deux chasseurs grossiers et suspects.

L'imagination toujours prompte de Welland se lança dans les pensées les plus extraordinaires. Il se demanda quelles pouvaient être les

raisons étranges qui avaient amené un pareil bouleversement : ces demi-sauvages étaient-ils les ravisseurs d'Irona, ou ses protecteurs...? Un sentiment de dégoût lui passa dans l'esprit en supposant que peut-être elle aurait volontairement quitté le toit paternel pour suivre de pareils gens.

Puis il se reprocha cette mauvaise pensée, indigne d'elle et de lui-même ! De quel droit se permettait-il de semblables suppositions à l'égard d'une aussi aimable et délicate créature...? Non ! Irona n'était pas capable d'agir ainsi ! Non ! elle n'avait point quitté volontairement son père et sa paisible demeure ! — Donc elle était captive, et avait été victime de quelque odieuse machination.

Toutes ces réflexions se succédèrent avec la rapidité de l'éclair dans l'esprit du jeune homme: sur le champ il se décida à aborder les chasseurs, à se faire connaître et à réclamer sa part de protection en faveur d'Irona.

Au même instant il fit un pas pour s'avancer, se heurta contre un tronc d'arbre et tomba. Ce mouvement imprévu lui sauva la vie, car à peine avait-il touché terre qu'une balle sifflait à deux pouces au-dessus de sa tête et la détonation d'un rifle cinglait l'air. Au simple bruit d'une branche froissée, les chasseurs avaient deviné

l'approche d'un inconnu, et avaient tiré sur lui, au juger, avec une rectitude des plus dangereuses, ainsi que Welland pouvait s'en apercevoir.

Avant que le jeune homme eût fait un mouvement pour se relever, une forme sombre bondit en l'air comme une panthère et s'abattit sur lui.

— Holà ! holà ! murmura Ross en se débattant vainement sous l'étreinte formidable qui le retenait ; je suis un ami, ne me faites pas de mal !

Sans égards pour sa réclamation, le chasseur le traîna irrespectueusement à travers les branches jusqu'auprès du feu ; là on exposa ses traits à la lumière, et on l'examina.

— Un blanc ! ou le diable fasse de moi un peau-rouge ! s'écria le chasseur : qu'est-ce que vous faites par ici, répondez ?...

Avant de rien dire, Welland jeta un coup d'œil à Irona, et constata avec une intime satisfaction qu'elle ne l'avait point reconnu. Alors il lui tourna le dos et répondit en déguisant sa voix :

— J'avais aperçu votre foyer de campement ; avant de vous aborder je cherchais à reconnaître si vous étiez des amis ou des ennemis : c'est à ce moment, il me semble, que vous vous êtes aperçus de ma présence.

— Oui, oui, nous nous en sommes aperçus,

étranger, et cela a failli vous être dangereux : qu'en pensez-vous ?

— Ma foi ! j'avoue que je n'avais jamais rencontré une si chaude réception.

— Sous quel nom êtes-vous connu dans ces parages ? demanda le second chasseur qui, jusques là, était resté muet.

— Ross Welland, sir.

— Et, si ce n'était pas me montrer trop indiscret, pourrais-je savoir quel est votre autre nom *chez vous* ?... Hein ?

— Que voulez-vous dire ? c'est le même, toujours.

— Bah ! bah ! tout çà peut *prendre* avec d'autres, mais pas avec nous. Enfin, ce n'est pas là notre affaire, vous pouvez dire ce que vous voudrez. Vous êtes des États, je suppose ?

— Oui, sir.

— Quelle *attraction* vous a fait émigrer dans ces parages, — pour brûler les fermes, saccager les maisons, massacrer les settlers, et vous livrer à quelques *gentilhommeries* de la même espèce ?... demanda le premier chasseur avec un regard aigu.

— Je ne vous comprends pas, sir ! répliqua Welland sur un ton indiquant que les suppositions du questionneur n'étaient pas de son goût.

— Vous ne comprenez pas ? eh ! eh ! — Pour quel motif voyagez-vous par ici ?

— Je suis venu au Texas il y a quelques semaines, par ma propre et libre volonté, avec le colonel Ovaton.

— Avec qui, dites-vous ? demanda vivement le chasseur.

— Le colonel Ovaton et deux de ses amis.

— Le colonel Ovaton, eh ! Encore un remarquable coquin, celui-là. Je calcule que s'il avait été traité suivant ses mérites, il aurait du être pendu dans chaque État, ville et village entre nous et le Potomac. Çà ne sonne pas bien pour vous, M. Ross Welland, de raconter que vous avez été en compagnie du colonel Ovaton.

— Je ne sais rien du colonel Ovaton, répliqua Welland, si ce n'est qu'il est employé par une société de négociants pour explorer le nord-ouest du Texas : si je l'ai accompagné, ce n'a été que par amour pour la nouveauté et les aventures.

— Mais enfin, que faites-vous ici, voyons ?...

— J'ai remarqué en lui différentes choses qui ne me convenaient pas ; alors je l'ai quitté hier soir.

— Une fameuse idée que vous avez eue là ! j'ose dire ; car cet homme là ne me fait pas l'effet d'avoir un caprice bien grand pour vous.

— Je vous ai dit mon nom, mes amis, observa

Welland ; maintenant je serais bien aise de connaître les vôtres.

— Parce que je m'appelle Ned Nuggens, je n'en suis pas plus malade, répondit le chasseur dont la balle avait sifflé si près de la tête du jeune Américain.

— Et vous ? reprit Welland en se tournant vers l'autre : votre nom, s'il vous plaît ?

— Par la même raison, je m'appelle John Smith.

— John Smith ! répliqua Welland en riant, il me semble que j'ai déjà entendu ce nom-là.

— Bien possible ! je suis joliment bien connu partout dans ces parages.

— Ces noms-là, je présume, sont ceux dont vous faites usage au Texas ! demanda Welland malicieusement.

— Sans doute, puisque nous vous les avons dits.

— Je ne ferai pas comme vous ; je ne vous demanderai pas quelle *attraction* vous a poussés à émigrer ; vous ne me paraissez tramer aucune scélératesse ?

— Eh bien ! sir, on vous a appris l'exacte vérité. John Smith est l'unique nom dont j'aie jamais fait usage : Ned Nuggens est aussi le seul nom sous lequel mon ami se soit fait connaître aux Comanches. De plus, nous ne sommes pas des

émigrants : nous sommes nés, tous deux, sur le territoire Texien, et nous avons déjà passé bien des journées ensemble. Nous ne sommes point ici comme tant d'étrangers qui ont des raisons *sérieuses* pour émigrer : nous étions dans notre droit en vous adressant les questions que nous vous avons faites tout à l'heure.

— Je suppose que vous êtes des chasseurs ?

— Exactement. N'avez-vous pas un cheval ?

Certainement : il est *picketed* (attaché au piquet,) là bas tout près. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pas pour autre chose que pour le savoir; pour quelle destination êtes-vous en route ?

— Je vais à la Nouvelle-Orléans. Je suppose que vous êtes en expédition de chasse ou de trappage ? (opération de tendre des trappes).

— Exactement. Nous marchons vers le haut Colorado.

— J'imagine que les Comanches sont nombreux dans ces parages ?

— Oui, oui : nous avons eu déjà plus d'une querelle ensemble. Pas plus tard que cette nuit, quelques-uns de ces gredins nous ont passé par les mains.

— Ah ! vraiment ? alors ce sont vos carabines que j'ai entendues ?

— Fort possible. Ça s'est passé il y a trois

ou quatre heures ; mais, si vous avez entendu nos fusils, vous avez dû entendre aussi les leurs, attendu qu'ils ont riposté.

— Et, quelle a été la cause de cette bagarre? demanda Welland.

— Cette poupée de calicot, là bas ; fit Nuggens, à voix basse, en désignant Irona.

— Ah ! elle était en leur pouvoir... prisonnière...? murmura le jeune homme incapable de dissimuler son anxiété.

— Positivement.

— Pourrais-je lui parler ? reprit Welland.

— Demain matin répliqua Nuggens ; ce soir il est trop tard.

Il sembla prudent au jeune homme de ne pas insister davantage : d'ailleurs, il connaissait trop bien les habitudes de la classe d'hommes à laquelle appartenait son interlocuteur, pour espérer quelque concession. Il se leva donc et dit :

— Je vais chercher mon cheval, dans quelques instants je serai de retour.

En passant au travers des arbres, il lança un coup d'œil vers Irona. De son côté elle le regardait attentivement comme si elle eût soupçonné la vérité : Welland eût une velléité de s'approcher d'elle pour s'en faire reconnaître ; mais après réflexion il jugea plus convenable d'attendre jusqu'au matin.

Ayant trouvé son cheval en bonne position, comme il l'avait laissé, il mit à sa portée du fourrage, assura le nœud de sa longe et revint au camp.

Pendant cet intervalle les préparatifs pour la nuit avaient été complétés : un nouvel amas de broussailles avait été placé sur le feu, de grands rameaux avaient été déposés en forme de rideaux pour cacher autant que possible les lueurs du foyer ; Irona s'était retirée dans une espèce de tente en feuillage au milieu de laquelle était étendue une épaisse couverture en guise de lit. La jeune fille s'était préalablement drapée dans son châle; de cette façon elle avait en perspective un lieu de repos suffisant sinon confortable pour la nuit.

Les chasseurs s'étaient installés dans l'herbe moelleuse, chacun à sa manière : John Smith s'était roulé dans sa couverture, de telle manière qu'il ressemblait à une énorme tortue blottie dans sa carapace : ni pieds, ni bras, ni tête n'apparaissaient extérieurement ; on n'aurait, assurément, pu deviner que, dans ce nid rond et enfoui sous les broussailles, dormait à l'aise un grand et gros gaillard long de six pieds.

Nuggens s'était assis, près du feu, dans une tranche d'ombre, pour continuer son rôle de

guetteur de nuit, pendant le sommeil de ses compagnons.

Dans la pensée qu'il serait disposé à la conversation, Welland s'assit auprès de lui et lui demanda :

— Appréhendez-vous, pour cette nuit, une visite des Comanches ?

— Je ne comprends pas tous ces grands mots dont vous faites usage : Parlez-moi du bon Anglais, tout simplement, si vous voulez que je vous entende.

— Craignez-vous que les Indiens nous attaquent cette nuit ?

— Moi et Smith nous n'avons pas peur des Peaux-Rouges.

— Ce n'est pas précisément ce que je veux dire. Pensez-vous qu'il nous attaqueront cette nuit ?

— Ah ! pourquoi n'avez-vous pas parlé ainsi plus tôt? J'entends maintenant. Non, je ne pense pas qu'ils en aient envie.

— N'y a-t-il aucun danger que votre feu soit aperçu de la prairie ?

— Je n'en ai pas l'idée.

— Je vous fait cette observation parce que je l'avais vu, moi, avant d'arriver à ce bois, et sa clarté m'avait servi de guide.

— L'avez-vous donc vu de bien loin?

— Oh! non ; d'ailleurs à présent vous avez pris vos précautions pour qu'il ne soit pas visible.

— .... Qu'il ne soit pas... quoi...? Eh! parlez donc comme tout le monde.

— Je dis... visiblē, ou, si vous aimez mieux, facile à voir.

— Non, non, le feu, telqu'ilest n'estpas *visable* comme vous le dites ; à moins qu'on ne vienne se jeter dessus, comme des moucherons. J'ai bien calculé mon affaire en disposant ce rideau de feuillage : et, si vous l'avez aperçu, tout à l'heure, c'est parce que vous êtes tombé juste sur un point d'où il était *visable*.

— Ami Nuggens, fit Welland en changeant de conversation, je ne me sens guères disposé à dormir ce soir ; si vous n'y voyez pas d'objection, j'aimerais beaucoup à parler avec vous de cette jeune fille qui dort là-bas.

— Oh! oh! j'entends : vous êtes *impressionné;* oui, et fortement même ; reprit le chasseur en jetant à Ross un regard oblique. Est-ce que vous l'aviez déjà vue quelque part ?

— Certainement, c'est une ancienne connaissance.

— Oh ! déjà pas si vieille ; elle paraît toute jeune.

— Enfin, je vous le dit, il y a entre elle et moi une longue amitié.

— Très-bien, jeune homme. Mais alors, pourquoi ne vous êtes-vous pas fait connaître à elle ?

— J'ai été sur le point mais j'ai réfléchi qu'il valait mieux attendre au matin.

— Où vous êtes-vous donc déjà rencontrés ?

— A la Nouvelle-Orléans.

— Ouais ! murmura le chasseur en branlant la tête, comme s'il se fût parlé à lui-même ; c'est bien l'endroit dont elle m'a dit qu'elle venait.

— Elle vous a parlé ! que vous a-t-elle dit ? Nuggens ! ne pourriez-vous me raconter tous les détails de ses aventures, et la manière dont vous l'avez délivrée des brigands..?

— Vous saurez tout çà demain matin. Je vous le dirais bien sur l'heure, mais la préoccupation de faire le guet ralentirait mon discours. Je vous éveillerai au point du jour, avant qu'Elle et Smith soient éveillés, alors je vous en raconterai autant que vous voudrez.

Welland ne crut pas devoir insister davantage. Il témoigna au chasseur toute sa satisfaction d'un semblable arrangement, et se coucha le cœur content.

L'idée qu'Irona était là, proche de lui, sous sa protection, à plusieurs centaines de milles de chez elle, au cœur du désert, l'agitait bien un

peu : en même temps, il se perdait en conjectures pour deviner les causes de sa présence en un tel lieu : tout cela l'empêcha longtemps de s'endormir. Pendant plusieurs heures il se creusa l'imagination dans le but de s'expliquer cette énigme : tous ses efforts de perspicacité furent inutiles. De guerre lasse, il forma la résolution de n'y plus songer : alors, se roulant dans sa couverture, il songea sérieusement à dormir.

Mais le sommeil ne devait pas de sitôt visiter ses paupières. A peine avait-il pris ses dispositions pour le repos, qu'il entendit Nuggens faire un mouvement qui excita sa curiosité. Écartant sa couverture pour mieux distinguer, Welland regarda le chasseur, et l'aperçut debout, se faufilant dans l'ombre, du côté du fourré.

Le premier mouvement du jeune homme fut de se lever, à son tour, et de le suivre sans bruit ; mais il réfléchit qu'un semblable procédé irriterait le chasseur ; il resta donc immobile et attendit l'oreille au guet.

Au bout de quelques secondes il entendit dans le voisinage des piétinements sourds annonçant l'approche d'un cheval: puis, tout à coup le bruit cessa, comme si le coursier eut été retenu brusquement. Suivit un moment de profond silence, pendant lequel Welland n'entendit autre chose que les battements tumultueux de son cœur, et la

respiration régulière de Smith qui dormait comme un bienheureux sans se douter de rien.

Le jeune homme resta l'oreille collée contre terre; tout son être était absorbé dans une attention profonde. Au bout de quelques minutes, le sol résonna sous la trépidation énergique d'un cheval lancé au grand galop, puis le sourd rejaillissement dans l'eau d'un corps pesant se fit entendre, et tout fut fini.

A la grande stupéfaction de Welland, aucune décharge d'arme à feu ne suivit tout ce fracas. Ne pouvant y tenir, il se leva, vint auprès du feu, et attendit l'arrivée du chasseur. Ce dernier ne tarda pas à émerger de l'ombre, et revint s'asseoir à son poste, avec une tranquillité complète et un sang-froid absolu, exactement comme s'il ne s'était rien passé.

Welland ne put dissimuler son agitation, il s'approcha du chasseur et lui demanda brusquement :

— Que signifie tout ce tapage ?

Le chasseur se tourna vers lui, évidemment surpris par la question ; mais, au bout d'une seconde il se remit et répliqua d'un ton dédaigneux :

— Quel besoin avez-vous de rôder ainsi la nuit ?... Allez vous coucher !

— J'aurais cru que vous n'hésiteriez pas à

répondre à une question aussi convenable...

— Ugh ! allez dormir, vous dis-je ; peut-être ne vous en repentirez-vous pas demain.

Il n'y avait pas à regimber ; quoique infiniment vexé d'une pareille rebuffade, le jeune Américain obéit en silence, et finit par s'endormir, car la nuit s'écoula sans autre incident.

Dès les premières lueurs de l'aurore, Welland et Smith furent sur pied ; alors Nuggens leur raconta, dans tous ses détails, cette aventure nocturne.

Son oreille exercée avait entendu le galop lointain d'un cheval qui s'approchait de leur camp ; ce bruit était si léger qu'une sentinelle ordinaire ne l'aurait pas même soupçonné. Aussitôt le chasseur se leva pour ramper dans l'herbe et épier l'arrivée de ce visiteur inconnu : mais, au même instant, ce dernier s'arrêta tout court, comme si des soupçons ou une méfiance quelconque fussent entrés dans son esprit. Le bruit ayant cessé ainsi, la vigilance du guetteur se trouva en défaut.

Néanmoins, en cherchant bien, Nuggens finit par apercevoir la tête et les épaules d'un homme ainsi que la tête d'un cheval s'élevant au-dessus de l'eau, dans le milieu de la rivière. Ne sachant s'il avait affaire à un ami ou à un ennemi, le chasseur hésita à faire feu sur lui et il cher-

cha à s'approcher de lui davantage : mais à ce moment, le cheval se mit à hennir, et s'élançant hors de la rivière, fournit une course impétueuse dans la prairie.

Tout ce que put faire Nuggens fut de le suivre des yeux ; grâce au clair de lune, il lui fut possible de l'apercevoir jusqu'à une très-grande distance, alors que, gravissant quelque éminence, sa silhouette se profilait sur le fond clair du firmament.

Lorsque ce cavalier inconnu fut à près d'un demi-mille, Nuggens crut voir deux autres individus le rejoindre ; ensuite tout disparut dans les ténèbres.

Ce récit excita vivement la sollicitude de Welland ; il s'informa plus particulièrement de l'inconnu qui avait traversé la rivière. Le chasseur ne put, toutefois, lui fournir d'autre explication, si ce n'est qu'il portait sur la tête un sombrero mexicain à très-larges bords. Quant aux autres cavaliers qui l'avaient rejoint, le grand éloignement n'avait permis de distinguer aucune particularité de leur costume.

Néanmoins ces minimes détails en apprenaient assez à Welland : il ne lui resta pas le moindre doute que l'homme au sombrero ne fût l'Étranger détesté, — le même qui s'était montré au camp précédemment, et dont Welland

avait essuyé le feu. — Les deux autres devaient être Pierre et le colonel Ovaton.

Les questions de Welland se reportèrent ensuite vers Irona ; car sa curiosité sur ce point important n'avait nullement été satisfaite par le récit bref et incomplet de Nuggens.

L'aventure de la jeune fille offrait un aspect étrange et mystérieux, difficile à approfondir.

La veille, chevauchant sur les bords du Colorado, Nuggens et Smith avaient aperçu trois Indiens. C'étaient des Comanches ; leur marche paraissait évidemment ralentie par la présence d'une prisonnière. Poussés par l'instinct haineux qui les animait contre les Peaux-Rouges, les chasseurs se résolurent immédiatement à s'emparer de la captive et à infliger aux Indiens une punition vigoureuse. Dans leur appréciation, trois Comanches contre deux Blancs formaient une partie égale, il n'y eût pas, à ce sujet, une ombre d'hésitation dans l'esprit de Nuggens et de Smith : seulement, par prudence, ils renvoyèrent leur attaque au soir, car ils savaient parfaitement que les Indiens massacreraient immédiatement leur prisonnière à coups de tomahawks, au premier signe indiquant qu'elle allait sortir de leurs mains.

Les deux chasseurs les suivirent donc à bonne

distance, s'assurèrent du lieu de leur campement, et, lorsque la nuit commença à tomber, s'approchèrent d'eux avec toutes les précautions convenables. Avant le lever de la lune ils leur tombèrent dessus. Contre tous les usages Indiens, ils trouvèrent ceux-ci entièrement insouciants d'une attaque contre laquelle ils ne s'étaient nullement précautionnés. L'un d'entre eux faisait la cuisine pour souper ; les deux autres, étendus sur l'herbe, goûtaient joyeusement les douceurs du repos. Irona, assise à leurs pieds, n'était nullement enchaînée. Du reste, en pareil lieu et avec de pareilles gens, la pauvre enfant n'avait guère de chances pour s'échapper ; tous les liens du monde ne l'auraient donc pas faite plus captive qu'elle ne l'était.

Smith s'approcha des chevaux en rampant comme un serpent ; ils étaient *piquetés* à peu de distance du foyer. De son côté, Nuggens se mit en joue, prêt à tirer sur un Comanche qu'il avait choisi. Il ne s'agissait plus que d'obliger les Indiens à s'offrir eux-mêmes au point de mire le plus avantageux. Pour obtenir ce résultat, Smith effaroucha un peu les chevaux, de manière à ce qu'ils fissent du bruit. Ce stratagème eut un plein succès. Au premier mouvement de leurs montures, deux Indiens se levèrent pour voir ce qui se passait : aussitôt, avec la promptitude

de l'éclair, Smith fit feu, Nuggens l'imita; puis tous deux s'élancèrent impétueusement sur le dernier survivant pour l'exterminer.

Mais c'était un agile sauvage, il s'échappa comme une flèche, gagna le fourré et ne put être retrouvé. Les deux vainqueurs, après une courte recherche revinrent sur le champ de bataille où ils reconnurent avec quelque surprise, que l'un des morts n'était autre qu'un Blanc déguisé.

Irona n'avait aucune blessure; elle n'avait même pas été positivement maltraitée : sa joie d'être si miraculeusement délivrée et sa reconnaissance pour ses sauveurs furent grandes, car elle se croyait perdue à tout jamais, et n'avait d'autre perspective que la captivité ou la mort dans ces affreux déserts.

Elle raconta aux chasseurs que, la semaine précédente, elle avait été capturée par une bande de trente Comanches, et que deux jours après on l'avait confiée à la garde des trois individus qui venaient d'être tués ou mis en fuite.

La jeune fille n'avait rien pu savoir sur leurs intentions, mais elle présumait que l'appât d'une forte rançon les poussait à la retenir en captivité. Les chasseurs ne purent en deviner davantage à cet égard, attendu que les instigateurs de cet enlèvement leur étaient complètement inconnus.

Irona avait refusé de leur faire connaître le lieu où elle avait été prise, et surtout de leur expliquer les circonstances qui avaient pu l'amener en pareille position. Coupant court à toute autre conversation, elle leur avait offert une somme importante pour la reconduire en quelque ville du Texas oriental, d'où elle pût faire route jusqu'à la Nouvelle-Orléans.

Les chasseurs avaient accepté sa proposition ; mais ils furent bien aises de n'avoir pas à changer leur itinéraire primitif, Welland leur ayant manifesté le désir de se substituer à eux dans l'agréable fonction de guide et de protecteur auprès de la jeune fille. Il fut donc convenu, sauf son approbation bien entendu, que Welland partirait avec elle dans quelques heures tandis que les chasseurs continueraient leur route vers le Nord-Ouest.

Pendant que Smith faisait les préparatifs du déjeûner, Irona s'éveilla et regarda autour d'elle. Il serait difficile de peindre sa joyeuse surprise lorsqu'elle aperçut le visage ami de Welland qui se tenait debout près du foyer.

Le jeune homme courut vers elle avec un affectueux empressement et lui dit :

— Vous êtes étonnée, chère Irona, de me rencontrer ici ; mais rien ne saurait égaler ma stupéfaction de vous trouver en pareil lieu, à

plusieurs centaines de milles du toit paternel où je vous ai laissée il y a quelques semaines, où j'espérais vous retrouver à mon retour. J'espère que rien de fâcheux n'est arrivé à votre père ?

La jeune fille secoua mélancoliquement la tête :

— Non, répondit-elle ; je pense qu'il est chez nous, persuadé que sa fille est à Austin en parfaite sécurité.

— A Austin ! Et comment peut-il s'imaginer que vous y soyez ?

— Parce qu'il m'y a envoyée. Ross, je vous en prie, ne me questionnez pas davantage Nous parlerons de tout cela dans un autre moment,... pourvu que vous soyez bien disposé, ajouta-t-elle, avec une expression malicieuse.

Welland comprit l'allusion, et rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Je sollicite humblement votre pardon, Irona, pour ma stupide conduite lors de notre dernière entrevue : j'étais aveuglé par je ne sais quelle sotte jalousie qui m'a fait agir comme un vrai brutal, je le reconnais. Je vous l'assure, si mon départ pour cette expédition avait pu être différé, je ne me serais, pas éloigné sans m'excuser complétement auprès de vous.

— Je vous pardonne bien volontiers, monsieur l'ombrageux, fit Irona en lui adressant

un petit geste de menace avec ses jolis doigts roses ; mais, assez sur ce sujet parlons un peu du présent. Allez-vous nous accompagner dans notre voyage de retour ?

— Assurément, je ne vous quitterai point avant que vous soyez en lieu de sûreté. Smith et Nuggens suivront une direction tout opposée. Ils veulent atteindre sans retard les territoires voisins de Mexico ; et, d'ailleurs, ils sont convaincus que nous pourrons atteindre les *Settlements* sans obstacles.

— Dieu le veuille! car j'ai hâte de me trouver en un lieu civilisé.

— Eh bien ! je vais voir si notre déjeûner est prêt : nous mangerons un morceau, ensuite nous nous mettrons en route le plus vite possible.

Les chasseurs avaient préparé un repas substantiel et appétissant malgré sa composition sauvage : tout le monde y prit part avec cet appétit courageux que donnent le grand air et la vie active du désert. Cette première opération terminée à la satisfaction générale, Smith découpa une large portion de buffle rôti, et le joignit aux provisions de Welland.

Jusques là tout était pour le mieux : mais, au moment du départ, une difficulté grave se présenta ; il n'y avait point de cheval pour la jeune

voyageuse ; les chasseurs et Welland n'avaient chacun que le Strict nécessaire.

Après une courte délibération, et après examen de la monture de Welland, il fut décidé que la jeune fille monterait en croupe, aucun autre expédient meilleur n'ayant pu être trouvé. Du reste, il n'y avait aucune inquiétude à concevoir, l'animal était robuste et de force à porter deux personnes sans être fatigué.

On échangea les adieux avec les chasseurs. Irona leur renouvela ses remerciements avec une grande reconnaissance, et leur fit promettre de venir à la Nouvelle-Orléans, à la première occasion favorable ; son intention était de leur remettre une gratification plus substantielle que des remerciements : cependant, pour ménager le chatouilleux orgueil de ces braves gens, elle ne leur en dit rien.

Nos deux héros étaient sur le point de se mettre en selle, lorsque Smith s'approcha de Welland et manifesta le désir de lui faire une confidence.

— Ce ne sont pas les Comanches qu'il vous faut craindre, lui dit-il en le tirant à part ; mais bien les hommes Blancs. Vous comprenez ce que je veux dire. Ayez l'œil au guet, car je suis certain qu'ils sont sur vos traces. Dans le cas où ils viendraient à vous inquiéter sérieusement,

Nuggens et moi nous vous donnerons un coup de main.

Welland le remercia, lui promit d'être vigilant ; Irona le remercia de nouveau ; ensuite les deux jeunes voyageurs se mirent courageusement en route pour leur aventureuse excursion à travers les territoires déserts.

CHAPITRE VIII

UNE ÉTRANGE HISTOIRE

La direction prise par Welland allait au Sud-Est, en suivant une ligne parallèle au cours du Colorado : son intention était de marcher le long du cours d'eau qui, dans ce cas, lui servirait de guide ; par ce moyen, il était sûr de prendre la route la plus directe jusqu'à la mer.

La surcharge imposée par le poids d'Irona paraissait tout à fait indifférente au noble coursier; il fournissait résolument sa carrière sans nécessiter l'emploi de la bride ou de l'éperon.

Les dernières paroles de Smith, au moment du départ, s'étaient gravées dans l'esprit de Welland; elles avaient changé en certitude ses

soupçons sur les mauvaises intentions du colonel Ovaton et du mystérieux cavalier; il ne pouvait plus douter, maintenant, que ce ne fûssent ses ennemis mortels.

Une chose l'étonnait, c'était de n'avoir pas eu plus tôt ces méfiances si bien fondées : effectivement, jusqu'à ce jour, il avait considéré le colonel Ovaton, sinon comme un ami, du moins comme un indifférent sans hostilité ; et, si un changement était survenu dans sa manière d'être, ce ne pouvait être que par la mauvaise influence de ce détestable inconnu. Ce dernier était donc la cause première de toutes ces mésaventures ; c'était un adversaire dangereux et acharné.

— C'est l'opinion d'un certain gentleman, que si une occasion favorable venait à se présenter, le fil de ses jours terrestres pourrait bien être soudainement coupé..., murmura le jeune Américain tout absorbé par ses méditations inquiètes.

— De qui parlez-vous ? demanda Irona.

— Je serais incapable de vous dire autre chose, sinon que c'est un coquin et un ennemi.

— Qui donc ?

— Je ne puis faire aucune réponse encore, là-dessus ; une seule chose certaine, c'est qu'il

est à notre poursuite. C'est un homme brun, sombre, abominable, toujours coiffé d'un large sombrero Mexicain.

— Vous dites....? s'écria Irona en jetant autour d'elle un regard inquiet, pendant que sa figure se couvrait d'une pâleur mortelle.

— Je dis que c'est un bandit à face bronzée qui se distingue par une coiffure étrange : un immense sombrero à larges bords.

— Il est louche, n'est-ce pas?

— Je crois que oui : en tout cas, je me rappelle qu'il a un œil gris et l'autre noir. Vous paraissez en savoir quelque chose, Irona ?

— C'est mon opinion. Je suis même convaincue qu'il a été l'instigateur de mon enlèvement par les Indiens Comanches.

Ce fut au tour de Welland d'être étonné.

— Lui!..... ce misérable !.... Comment cela ? veuillez vous expliquer, chère Irona.

— Non seulement je pense que c'est lui qui est l'agent secret de ces violences, mais encore j'affirmerais que les Indiens n'ont agi que pour son compte.

— Je vous en supplie, faites-moi connaître la clef de cette énigme : Où donc avez-vous rencontré cet homme ?

— Il y a plusieurs années, en Europe.

— Irona, vous ne verrez sans doute aucun

inconvénient à me faire connaître tout les détails de cette histoire extraordinaire.

— Aucune objection ne se présente à mon esprit; je vais vous satisfaire.

D'abord, cet « étranger », comme vous l'appelez, se nomme, je crois, Juarez Velasquon. Il y a trois ans, j'étais en pension à Madrid lorsque je le rencontrai dans la rue. Je n'ai pu oublier l'obstination avec laquelle il s'attacha à ma poursuite ; je ne pouvais sortir et faire un pas sans le voir à proximité, que je fusse seule ou avec mes condisciples. Jamais un seul mot n'a été échangé entre nous, mais toutes les fois que je levais les yeux, j'étais sûre de rencontrer ses regards, effrayants comme ceux d'un oiseau de proie, fixés sur moi sans relâche.

Cette persécution dura ainsi pendant plusieurs mois : cet homme était devenu pour moi comme un cauchemar redoutable ; je ne puis vous exprimer toutes les frayeurs qu'il m'a causées. J'en étais arrivée à ne plus oser sortir, même accompagnée de plusieurs amies.

Enfin, un jour il cessa de reparaître ; une semaine, un mois s'écoulèrent sans que je le revisse : je commençai à respirer, espérant en être débarrassée. Effectivement il avait quitté Madrid, car je ne le vis plus nulle part.

Il y a un an, je suis revenue auprès de mon

cher père, à New-Orléans. J'avais tellement grandi et je m'étais si bien transformée pendant mon absence, qu'il m'a à peine reconnue, au premier moment. Au bout d'un mois environ, mon père m'a annoncé, un matin, que nous allions recevoir la visite d'un ami auquel il portait la plus grande affection. A la manière dont mon père m'a expliqué tout cela, j'ai bien vite compris qu'il avait l'intention de me présenter un fiancé.

Dans l'après-midi le visiteur arriva : c'était Juarez Velasquon ! Depuis deux ans environ que je ne l'avais pas aperçu, j'avais complétement cessé de songer à lui ; de telle façon que je l'avais oublié, pour ainsi dire : mais son aspect renouvela toutes mes terreurs, toutes mes antipathies; je fus bouleversée de le retrouver, en face de moi, sous les auspices de mon père. Mon agitation fut si grande que ce dernier s'en aperçut, et, saisi d'inquiétude, me renvoya tendrement dans ma chambre. Cependant comme il ne pouvait soupçonner la cause de cette émotion, lorsqu'il crut que j'en étais remise, il m'invita à reparaître au salon.

J'obéis, car je n'osais rien dire. Velasquon resta pendant toute cette soirée qui ne fut pour moi qu'un martyre interminable: il eut l'audace de revenir ainsi pendant près de trois semaines.

Ces visites odieuses ne firent qu'augmenter ma crainte et mon aversion pour lui ; à la fin, hors de moi, je fis connaître la vérité à mon père ; je lui racontai les poursuites désobligeantes de cet homme, à Madrid ; enfin j'exprimai très-vivement l'horreur et l'invincible répulsion qu'il m'inspirait.

Mon père parut très-surpris, et me consola en assurant que, puisque ces visites me répugnaient, elles ne se prolongeraient pas, pour le moment. Cependant il ne put s'empêcher de me faire observer que Velasquon était un Castillan de noble souche, et qu'il caressait depuis longtemps, l'idée de l'avoir pour gendre. Puis, en finissant la conversation, mon père me promit solennellement que si mon antipathie continuait, il inviterait Velasquon à cesser toutes ces démarches.

Ma conviction est que mon père a fait connaître à Velasquon tout ce que je lui avais raconté; de plus, il a du lui dire qu'en pareilles circonstances ses visites doivent cesser entièrement, car il n'a plus reparu à la maison.

Mais les choses ont recommencé exactement comme à Madrid. Je n'ai pu de longtemps faire un pas dans la rue sans rencontrer cet odieux poursuivant; il a ainsi continué pendant plusieurs mois, même après le commencement de vos

visites. J'ai su plus tard qu'il avait commencé par circonvenir mon père, afin de capter sa bienveillance, espérant qu'ainsi je serais forcée de l'épouser. Dans ce but, aussitôt qu'il avait su le départ de mon père pour l'Amérique, Velasquon s'était hâté de quitter Madrid, d'accourir à New-Orléans et de se lier intimement avec mon père pendant mes derniers mois de pension. Ensuite, il n'est pas resté continuellement dans la ville ; il a fait quelques voyages, mais je ne sais où.

Sans nul doute, il a eu connaissance de vos visites, ajouta Irona en baissant la voix ; il a su également qu'elles étaient les seules acceptables. Il en est résulté, je le crois, une haine profonde contre vous, dans son esprit ; j'ai la conviction qu'il est disposé à vous faire tout le mal possible.

Ce que vous venez de dire au sujet du sombrero dont est coiffé votre étranger, me porte à penser qu'il s'agit bien ici de Velasquon; car il en portait un semblable à Madrid, et même à New-Orléans. Environ un mois avant votre départ avec le colonel Ovaton pour ces régions sauvages, cet homme a quitté la ville tout-à-coup, et on a dit qu'il était allé au Texas. Je n'ai plus eu aucune nouvelle de lui jusqu'à la semaine dernière.

Le surlendemain de votre départ, mon père m'a demandé si je serais bien aise d'aller rendre visite à son frère qui demeure au Texas, dans

le territoire d'Austin. Il avait depuis longtemps, reçu de mon père la promesse que j'irais le voir à mon retour d'Europe. Je soupçonne qu'il y avait autre chose qu'une simple promesse obligeant mon père à me faire cette proposition, car il ne m'aurait pas laissé partir seule et sans aucune compagnie : même à présent, je ne puis comprendre le mystère qu'il y a là-dessous. Toutefois, mon père s'en est rapporté entièrement à mon choix sur ce point, ajoutant que si j'avais quelque objection à faire j'étais tout-à-fait libre de ne pas faire ce voyage.

En toute autre circonstance, j'aurais certainement refusé, et mon père n'aurait nullement insisté, car il éprouvait une grande peine de se séparer de moi et de me laisser partir seule. Mais j'ai réfléchi que vous seriez probablement absent pendant trois ou quatre mois, et que je passerais ce temps d'une façon bien triste si je restais à la maison. D'un autre côté, en calculant au plus long, mon excursion ne devait pas durer plus de deux mois, j'étais bien loin de redouter aucun danger ; je trouvais là une occasion de satisfaire mon goût pour les voyages ; c'est ainsi que je me suis décidée à faire cette visite.

Deux serviteurs sûrs et fidèles m'accompagnaient; nous quittâmes New-Orléans le lende-

main. Je ne connaissais point quelle portion du Texas était notre destination, et je ne me doutais guère que nous marchions sur vos traces. Une grosse tempête nous assaillit dans la traversée du golfe, nous fûmes plusieurs jours sans pouvoir aborder à Matagorda. Enfin, nous arrivâmes à Austin par la voie du fleuve : à mon débarquement j'appris que mon oncle avait fait un voyage à Mexico, qu'il devait y séjourner longtemps, et qu'en conséquence il n'avait pas reçu la lettre de mon père, annonçant ma visite, un mois d'avance. Toutefois, sa famille, — ma tante et ma cousine, — me reçurent avec la plus grande cordialité, insistèrent pour me garder jusqu'au retour de mon oncle qu'elles se proposaient de hâter par une lettre d'appel. Je ne demandais pas mieux que de me laisser convaincre ; je m'installai donc dans cette maison hospitalière, et je passai là tout d'abord quelques jours extrêmement agréables.

Marie — ma cousine, — et moi, accompagnés de nos domestiques, nous avions pour habitude de faire, jusqu'au soir, une longue promenade dans les environs de la ville. Le sixième jour après mon arrivée, il me sembla reconnaître dans la rue un homme que j'avais vu auparavant avec Vasquelon : il était de petite taille et ses traits ressemblaient à ceux d'un Indien. J'y

fis peu d'attention, seulement je remarquai qu'il nous suivit longtemps et fort loin.

Le lendemain, dans la soirée, Marie et moi nous nous engageâmes dans une causerie si intéressante que nous prolongeâmes notre promenade beaucoup plus loin que nous ne l'avions encore fait jusqu'alors. Au moment où nous revenions sur nos pas, nos domestiques firent entendre un cri de terreur: en nous retournant nous aperçûmes une bande d'Indiens hideusement peints en guerre, qui galopait rapidement contre nous. Nous étions presque à un mille des habitations; dans cette position toute fuite était impossible: nous nous arrêtâmes donc pâles et tremblantes, attendant l'arrivée de ces furieux. Avant de nous atteindre, ils se développèrent en cercle et nous environnèrent rapidement: puis, sans chercher à nous faire aucun mal, un Indien sauta à bas de son cheval, me saisit, m'y jeta dessus, sauta derrière moi et s'enfuit au grand galop, suivi de toute sa bande.

Le lendemain je fus confiée à la garde de trois hommes, parmi lesquels je reconnus l'individu bronzé qui m'avait surveillée et suivie avec tant d'acharnement, la veille. Vous savez maintenant de quelle manière j'ai été retirée de leurs mains.

— Les Indiens ont-ils fait quelque mal à votre cousine ou aux domestiques ? demanda

Welland ; ou bien ont-ils cherché aussi à les enlever ?

— En aucune façon ; ils n'ont pas même eu l'air de les voir. C'est là une particularité qui me fait penser que c'était là un coup monté de longue main contre moi.

— Je suis entièrement de votre avis, et c'est bien Vasquelon, le traître! qui a présidé à toute cette machination.

— C'est très-certain. Jusqu'à ce moment, avant de savoir que cet homme était dans ces parages, j'avais cru que mon ravisseur était cet homme blanc tué avant hier, — et qu'il n'avait agi de la sorte que pour se procurer une forte rançon : mais aujourd'hui la vérité m'apparaît tout entière. Oh ! Ross ! si vous saviez quelle appréhension j'ai de rencontrer encore ce Vasquelon !

— Tant que mon bras pourra faire un mouvement, répliqua Welland avec chaleur, cet être vil et dangereux ne parviendra point à vous approcher, chère Irona.

— Mais enfin, croyez-vous qu'il soit à notre poursuite ?

— Je n'en serais point étonné : cet homme semble avoir l'instinct d'un limier, et s'il entreprend de nous poursuivre, il arrivera à ses fins, c'est-à-dire qu'il réussira à nous atteindre :

mais alors malheur à lui ! Il a déjà attenté à ma vie ; il a attenté à votre liberté; nous serons en état de légitime défense, Dieu combattra avec nous et pour nous. — Voilà là-bas une éminence d'où nous pourrons dominer une grande étendue de prairie : voulez-vous que nous y montions pour observer les alentours et savoir si quelque ami ou quelque ennemi se présente à nos regards ?

CHAPITRE IX

LA FUITE

Welland gravit cette éminence, et, d'un œil anxieux sonda tous les points de l'horizon, aussi loin que sa vue pouvait s'étendre. Mais, au nord, à l'est, au sud, à l'ouest, il ne put distinguer que l'immensité uniforme du dôme bleu se confondant avec la ligne grise de la prairie ; on aurait dit une muraille gigantesque qui isolait les fugitifs du reste de l'univers. A la surface monotone de cette vaste plaine apparaissaient, comme de longs fils d'argent, les cours d'eau s'entrecroisant avec mille détours ; des sentiers, des touffes de forêts, des îles verdoyantes bigarraient l'uniformité du paysage. Du côté de l'ouest, Welland distingua une longue masse sombre, ondulant à travers les feuillages ; c'était

un innombrable troupeau de buffles : vers le nord, du côté du Rio-Colorado, se mouvait une autre masse moins sombre, et dont les mouvement plus vifs se produisaient avec une sorte de grâce cadencée qui rappelait la fluctuation de l'océan. C'étaient des chevaux sauvages; à leur tête, et leur servant de guide, bondissait comme un panache de neige le beau cheval blanc, ce prince de la fauve américaine.

Welland n'aperçut rien de plus : nul être humain n'apparaissait.

— Il me semble que nous sommes dans une solitude complète : dans cette immensité infinie je ne distingue pas d'autre créature humaine que nous. Mais quel est l'objet qui paraît vous préoccuper ainsi, Irona ?

La jeune fille ne répondit pas, tant elle était absorbée dans une inquiète contemplation.

— Apercevez-vous donc quelque chose d'inquiétant ? reprit Welland.

— Je vois, là-bas, quelque chose qui ressemble à des créatures humaines; répliqua Irona en indiquant un point noir qui se mouvait du côté de l'ouest.

— Ah ! oui ! je les distingue .. bon ! les voilà disparus maintenant ; dit Welland.

Il était très-difficile de discerner, à une telle distance, des objets qui apparaissaient comme

des grains de sable dans cet océan lumineux de la prairie : de plus, le reflet des rayons solaires aveuglait de façon à empêcher toute observation un peu prolongée. Il en résultait que le jeune Américain, après avoir aperçu une première fois, par hasard, ces objets lointains, ne pouvait plus les retrouver, et les cherchait vainement.

— Je les tiens maintenant ! s'écria-t-il tout-à-coup, en regardant avec une ardeur nouvelle, et se faisant un abri du revers de sa main ; ils sont deux..., deux cavaliers, je suppose.

— Deux ? répéta Irona d'un ton surpris : ils sont trois, assurément, et marchent à la mode Indienne, à la file les uns des autres.

Welland eut beau regarder, il continua à ne voir que deux hommes chevauchant côte à côte. Il réitéra son affirmation à cet égard.

De son côté, Irona persistait à soutenir son dire.

— Je parie tout ce que vous voudrez qu'ils sont trois ! s'écria-t-elle.

— Et moi, j'affirme qu'il n'y en a que deux.

— Mais de quel côté regardez-vous donc ? demanda Irona avec vivacité.

Welland étendit le bras d'un côté, pendant que la jeune fille étendait le sien d'un autre. Chacun poussa une exclamation de surprise ; ils avaient tous deux raison, tous deux tort.

Effectivement deux groupes de cavaliers s'a-

vançaient, suivant chacun une direction différente ; l'un des groupes se composait de deux, l'autre de trois hommes.

— Qui sont ceux-là ? demanda Irona.

— Je suppose que ce doit être Smith et Nuggens les deux chasseurs.

— Et les trois autres ?

— ... Le colonel Ovaton, Pierre Goujon, et Velasquon. Les chasseurs viennent à notre aide, nous pouvons y compter.

— Et les trois autres ?

— Vous pouvez croire qu'ils marchent contre nous c'est-à-dire qu'ils suivent notre piste.

— Pensez-vous qu'ils puissent se voir mutuellement ?

— Je ne le suppose pas. Vous pouvez remarquer qu'entre eux se développe une bande de forêt. Ceux qui nous poursuivent connaissent néanmoins la présence des chasseurs dans ces parages, et font ce qu'ils peuvent pour agir sans être aperçus par eux. Ceci me contrarie, car il vaudrait mieux pour nous qu'ils nous crûssent en la compagnie de Smith et de Nuggens ; alors ils n'oseraient pas nous attaquer, nous sentant en force. De leur côté, Smith et Nuggens, s'ils savaient que ces coquins-là sont aussi près d'eux, les inquièteraient de façon à leur ôter toute envie de nous tourmenter. Je ne suis

guère satisfait de la manière dont les choses se présentent.

— Mais, Welland ! fit Irona effrayée, vous croyez donc que nous sommes poursuivis ?

— Très-certainement, nous le sommes.

— Peuvent-ils nous voir ?

— Peut-être ; cependant je ne crois pas qu'ils nous aient aperçus. Il faut vous hâter de descendre sur le revers de la colline afin d'échapper, s'il est possible, à leurs investigations.

— Seraient-ils capables de nous découvrir ?

— Certainement, ils ont démêlé la piste de mon cheval ; cet infernal Pierre Goujon suivrait, je crois, un oiseau à la trace de son vol !

— Oui, mais ils ne pourront pas nous atteindre ; votre cheval, m'avez-vous dit, est un bon coureur ?

— Ah ! chère Irona, vous voyez à quoi lui servent sa vigueur et son agilité. Nos ennemis gagnent du terrain. Et cela peut parfaitement se comprendre, chacun d'eux est supérieurement monté, et chaque cheval n'a qu'un seul cavalier à porter Ce ne sera point par la vitesse que nous nous sauverons.

— Allons-nous donc avoir la témérité d'attendre des forces trois fois plus considérables que les nôtres, ou la lâcheté de nous rendre sans défense ? demanda Irona, pâle et tremblante.

— Tant que je vivrai, je me charge de vous défendre contre ces mécréants, répondit Welland avec feu; pour le moment, je songe d'abord à une fuite utile.

— Pardonnez-moi, ma terreur m'égare, j'ai toute confiance en vous, cher et brave Welland ; je vous en conjure, faites-moi connaître vos intentions.

— Il s'agit de ruser ; de leur faire perdre notre trace.

— Mais, je ne comprends pas trop que nous puissions y parvenir ; ne dites-vous pas qu'il y a parmi eux un trouveur de pistes dont l'habileté est effrayante ?

— Bah ! il a beau être fin ; je parviendrai à le dérouter.

CHAPITRE X

LE REFUGE DES EAUX

Les deux jeunes gens galopèrent sur la prairie, dans la direction du Sud-Est, jusqu'à un mille du Rio Colorado. Dans cette portion du territoire, le sol était inégal, couvert de ronces, de broussailles et de lianes inextricables qui rendaient la marche du cheval aussi pénible que difficile, tout en la retardant considérablement.

— Comment espérez-vous échapper à nos persécuteurs, si ce n'est en prenant rapidement l'avance ? demandait de temps en temps Irona.

— Nous allons redoubler notre voie, en termes de chasse, c'est-à-dire revenir sur nos pas.

— Vous dites...? reprit la jeune fille qui croyait n'avoir pas bien compris.

— Je dis bien... vous allez comprendre mon projet parfaitement, et je suppose que vous l'approuverez. J'ai bien réfléchi au temps qu'il leur faudrait pour nous atteindre si notre piste s'offrait à leurs regards suivant une ligne droite : elle serait trop facile à suivre, dans quelques heures ils seraient sur nous. Il nous faut donc simuler une fausse direction la continuer assez longtemps pour qu'ils s'acharnent à la suivre même lorsque nous serons parvenus à cacher entièrement nos vestiges. Nous arriverons ainsi à leur faire perdre une journée : ce laps de temps représente pour nous au moins cinquante milles. Ce sera là une avance suffisante ; il ne nous en faudra pas davantage pour gagner en toute sûreté la frontière.

-- Ross ! il me vient une idée : je suppose, j'espère qu'ils ne se doutent point que je suis avec vous. Donc ils se lasseront de vous poursuivre, pensant que votre cheval est d'une vitesse supérieure, et qu'il leur sera impossible de vous atteindre.

— Je vous demande pardon ; il est au contraire certain qu'ils nous savent ensemble ; sans cela, je me soucierais de leur poursuite autant que d'une carotte de tabac. Comment sont-ils instruits, je ne saurais vous le dire ; — peut-être par le Comanche qui a échappé aux chasseurs ;

peut-être par Velasquon lui-même qui a inspecté à fond notre camp, la nuit passée, quoiqu'en dise Nuggens. Ne nous faisons aucune illusion ; ils nous savent l'un avec l'autre, et ils ne ralentiront pas un instant leur poursuite : voici donc ce qui nous reste à faire. Tout à l'heure je ferai entrer mon cheval dans le Colorado, je le lui ferai traverser, et nous simulerons un abordage sur l'autre rive, un peu plus bas que notre entrée sur celle-ci. Mais de là je ferai marcher à reculons mon cheval jusque dans l'eau, et alors nous remonterons le courant pendant l'espace de plus d'un mille. Nous sortirons de la rivière en un point favorable, tel qu'un fourré très-épais, ou un rivage rocailleux ne conservant aucune empreinte. A ce moment, tout danger sera passé ; nous ferons reposer notre monture, pendant que nous nous reposerons nous-mêmes. Le lendemain, avant le coucher du soleil, nous aurons atteint les frontières, et vous serez sauvée, chère, bien chère Irona. Que pensez-vous de mon plan ?

— Il me paraît bon. Fasse le ciel qu'il soit couronné de succès !

— Je le sens ! il réussira ! dit Welland avec un accent de confiance.

— Ne nous berçons pas d'une fausse espérance : ils pourraient fort bien démêler votre

stratagème, et nous atteindre, au moment où nous nous croirions hors de danger.

— N'ayez pas peur ; ils n'y connaitront rien; ce n'est pas à plus d'un mille de distance qu'ils retrouveront nos traces.

— Mais, le courant ne vous empêchera-t-il pas de remonter aussi haut?

— Je n'ai nulle inquiétude à cet égard et je considère mon plan comme immanquable.

La chaleur du jour augmentait, il était midi passé. Les deux fugitifs firent halte pour procurer un peu de repos à leur monture, et aussi pour faire un frugal repas. Ensuite on se dirigea vers le fleuve, et on arriva promptement sur la rive: après avoir soigneusement vérifié l'état des lieux, Welland entreprit de lancer son cheval à l'eau.

Mais l'animal inquiet manifesta une grande répugnance et résista de telle façon que son maître en fut étonné, et ne put s'empêcher de rechercher la cause de cette indocilité inaccoutumée: peut-être même, s'il eut réfléchi davantage, aurait-il renoncé à son projet ; mais le temps pressait, il jeta autour de lui un coup d'œil rapide, ne vit rien de suspect, et poussa son brave coursier.

Le fleuve n'était pas profond, sur le bord notamment il y avait à peine deux pieds d'eau.

Cependant le fond était mou, fangeux, le cheval s'y enfonça plusieurs fois profondément. Il commença par remonter le courant, mais, après de vains efforts, il revint insensiblement vers la terre. Welland le dirigea de nouveau contre le milieu du fleuve ; leur marche ou plutôt le piétinement fiévreux dans la boue continua péniblement.

Le cheval résistait toujours, et semblait en proie à une inquiétude qui le faisait toujours revenir contre le rivage. Peu à peu son agitation se changea en véritable terreur, de façon à alarmer Welland ; parfois, le brave coursier reniflait bruyamment, secouait la tête, battait l'eau furieusement avec les pieds de devant, se cabrait. A la fin, son maître, croyant à un caprice, perdit patience, lui enfonça ses éperons dans les flancs et le contraignit à se jeter résolument dans le courant.

On chemina ainsi l'espace d'un quart de mille : alors les najeurs se trouvaient dans une espèce de chenal compris entre le rivage et une petite île sablonneuse, basse, à fleur d'eau, qui était à environ vingt-cinq pas du bord. L'eau avait à peine trois pieds de profondeur, le flot était bourbeux et rapide.

Quoique un peu rassuré, le cheval manifestait encore des accès de terreur, regardait autour de

lui avec inquiétude, et faisait des efforts furtifs pour sortir de l'eau.

A ce moment Welland tourna la tête vers Irona pour lui parler; un cri perçant de la jeune fille le fit tressaillir :

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle.

En même temps, le cheval se dressa impétueusement sur les pieds de derrière, hennit avec angoisse, fit un bon désespéré qui l'enleva à plusieurs pieds hors de l'eau. Les yeux de Welland se fixèrent avec terreur sur la gueule caverneuse d'un monstrueux alligator qui surgissait à fleur d'eau sous les pas de son cheval : la queue écailleuse du redoutable amphibie battait les vagues avec un fracas effrayant. Ses gigantesques mâchoires se refermèrent avec un bruit sinistre : au claquement de ses dents formidables, le cheval fut pris d'une frayeur folle, s'élança si brusquement pour fuir que Irona et Welland perdirent la selle, et se trouvèrent renversés en pleine eau.

A ce moment critique notre héros ne perdit pas sa présence d'esprit. Du bras droit il soutint la jeune fille ; du bras gauche il éleva en l'air sa carabine ; puis, appuyant son pied sur le dos flottant de l'alligator, il sauta si heureusement avec sa compagne, que tous deux allèrent tomber dans l'île sablonneuse dont on vient de par-

ler. L'alligator à demi étourdi par ce fracas soudain et par les ruades du cheval, et repoussé dans l'eau par l'élan de Welland auquel il avait servi de point d'appui, disparut à la hâte dans l'onde noirâtre.

Tout cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair. En regardant autour de lui, Welland aperçut son cheval qui fendait l'eau comme un furieux pour s'échapper : en trois bonds il fut sur le bord; mais là, quoique en sûreté, toujours affolé de terreur, il se lança comme le vent à travers la prairie, laissant aux arbres et aux broussailles des lambeaux de son harnais : en un clin d'œil il eut disparu.

Le premier soin de Welland fut de s'occuper d'Irona. La jeune fille avait supporté courageusement cet assaut : mais sur son visage pâle et abattu il était aisé de lire que son énergie ne tarderait pas à l'abandonner. Ce fut surtout lorsqu'elle vit le cheval s'enfuir et disparaître dans le désert que ses traits exprimèrent un désespoir muet, mais plus expressif que les plaintes les plus vives.

L'île sur laquelle ils avaient trouvé refuge était de forme elliptique, longue d'environ cent pas, large de cinquante, nue comme la main. Ce n'était autre chose qu'un banc de sable formé accidentellement au milieu du fleuve, et des-

tiné à disparaître à la première crue des eaux.

— Vous êtes bien désolée, chère Irona, dit affectueusement Welland ; mais tout espoir n'est pas perdu, croyez-moi. Voulez-vous attendre ici que j'ai exploré cette île !

— Vous pouvez la parcourir d'un coup d'œil, aussi bien, en restant sur place.

— Peut-être non. A tout hasard, une petite vérification ne saurait nuire.

Welland se mit aussitôt à faire le tour de ce lieu aride et désolé, il le parcourut à pas lents, examinant tout dans le plus grand détail, cherchant, entre autres choses, s'il n'y trouverait pas quelques débris de bois ou de broussailles sèches : mais ses recherches furent vaines, il ne trouva rien sur la plage dépouillée par le passage renouvelé des flots. Aussi lorsqu'il rejoignit Irona, son visage, aussi décomposé que celui de la jeune fille, n'offrait pas le moindre vestige d'espérance.

— Nous ne pouvons regagner la terre ? lui demanda-t-elle d'une voix inquiète.

— Non : ce maudit bras de rivière s'interpose entre nous et le rivage. Je crains que l'eau n'y soit profonde en certains points, car elle y es rapide : d'ailleurs, j'ai remarqué le cheval lorsqu'il fuyait devant l'alligator ; il a plongé plusieurs fois, comme si le fonds se dérobait

sous ses pieds. Nous en aurions par-dessus la tête.

— Oh ! regardez là-bas ! murmura Irona frissonnante, en désignant dans le fleuve, une douzaine de gros corps sombres, reluisants, informes comme des troncs d'arbres, qui glissaient çà et là à fleur d'eau, cherchant une proie.

— Oui, je sais, les alligators : le ciel seul peut savoir comment nous parviendrons à leur échapper.

— Ce sont eux qui ont épouvanté notre cheval, et ils l'attaquaient déjà au moment où il a fait ce bond terrible qui nous a désarçonnés. — Est-ce qu'ils ne nous attaqueront pas ?

— Non, si nous ne nous hasardons pas dans l'eau.

— Ross ; il n'y a pas de bois dans cette île ? Je me sens glacée ; un peu de feu nous réchaufferait.

— Hélas ! il n'y a pas de quoi faire une allumette.

Irona regarda mélancoliquement le jeune Américain : leurs yeux se croisèrent : chacun d'eux s'adressait une muette question que leurs lèvres murmurèrent avec un souffle de voix.

— Comment sortir de cette île ?

CHAPITRE XI

UNE NUIT TERRIBLE

« Comment quitter cette île ? » telle était la question ; mais ni l'un ni l'autre des fugitifs ne savaient de quelle façon la résoudre. Le sol inhospitalier sur lequel ils étaient échoués n'avait pas un brin d'herbe, pas un fétu de broussaille, il leur offrait un appui sous leurs pieds, rien de plus. — Une place pour leur tombe, peut-être... !

Tout autour mugissait une onde noire, profonde, pleine de périls et de monstres trop connus : s'y hasarder c'était courir à une mort certaine.

Encore quelques heures, et la nuit allait venir — une nuit que Welland prévoyait horrible pour sa compagne et pour lui-même. — Afin de détourner un peu les sombres pensées, le jeune homme s'efforça d'affecter une gaîté bien loin de son esprit.

— Eh bien ! Irona, dit-il en souriant, croyez-vous que nous ayons bien dérouté les ennemis ?

— Nous le sommes nous-mêmes, je le crains, répondit mélancoliquement la jeune fille.

— Je vous avais dit que mon principal désir était de dissimuler notre piste à cet affreux Pierre ; je me crois certain d'avoir réussi. Assurément cette île est le dernier refuge où ils songeront à nous chercher.

— Ne vous faites pas d'illusions, cher Ross ; on nous trouvera ici aussi bien qu'ailleurs. Ils suivront les traces de notre cheval jusqu'à la rivière, et, du rivage, ils nous apercevront très-bien. Du point où nous nous sommes engagés dans l'eau, il est surtout facile de nous voir.

— Peut-être ; et encore, s'ils en viennent là, qu'en résultera-t-il pour eux ?

— Eh bien ! ils traverseront jusqu'à notre île. Ne pourront-ils pas faire ce que nous avons fait.

— Je le leur souhaite ! on s'arrangera pour que les alligators n'en fassent qu'une bouchée.

— Je ne vois pas qu'il en puisse être autrement que pour nous ; ils échapperont aux monstres, et alors... ; que nous importe de mourir ou de tomber entre leurs mains ?

— Vous vous exagérez le danger, Irona ; moi, au contraire, je ne regarde pas comme possible de tomber entre leurs mains.

— Cependant, sans parler de leurs chevaux n'ont-ils pas plusieurs moyens d'arriver ici ? par exemple, des radeaux, de simples troncs d'arbres que les bois de terre ferme leur fourniront en abondance ?

Welland se sentit frappé au cœur par cette observation si simple et si juste ; il n'avait pas songé à ce péril inévitable, parfaitement prévu par Irona. Cependant il garda son sangfroid, et reprit :

— Après tout, ils n'essaieront pas une pareille entreprise ; non ; d'ailleurs ils n'y arriveraient pas.

— Pourquoi non ? Quel obstacle les en empêchera ?

— Certes ! tout sera dangereux pour eux. Souvenez-vous que j'ai mon rifle à deux coups, des munitions en quantité ; je les abattrai l'un après l'autre, au fur et à mesure qu'ils approcheront.

— Je ne doute, ni de votre courage, ni de votre adresse ; mais, Ross, réfléchissez qu'ils seront trois contre vous seul, et qu'ils ont bien des chances pour vous atteindre avec leurs balles.

— Il ne faut désespérer de rien, Irona : nous sommes entre les mains du Tout-Puissant miséricordieux ; si, pour le moment, ses regards sont sévères à notre égard, c'est une épreuve passa-

gère que sa douce Providence saura bien abréger, tout en nous sauvegardant. Ne nous laissons aller ni au trouble ni au découragement; demain sera sans doute meilleur qu'aujourd'hui. Mais, voici la nuit qui tombe, faisons nos préparatifs pour passer le moins mal possible ces heures qui doivent marquer notre séjour sur cette île malheureuse.

Forcément les préparatifs dont parlait Welland furent très-simples. La couverture de chasse, que portait Welland habituellement, avait servi à envelopper Irona lorsqu'elle était à cheval; fort heureusement la jeune fille était restée drapée dedans au moment de sa chûte dans l'eau. Welland creusa un trou dans le sable, au milieu de l'île, y étendit la couverture, et tout fut fait.

— C'est là un lit assez misérable, dit-il avec un triste sourire : et pourtant, je n'ai pas besoin de vous affirmer que j'offre ce que j'ai de mieux.

— Et vous, cher Ross, comment passerez-vous la nuit?

— En veillant sur vous.

— Le Ciel nous garde; ai-je besoin d'une autre protection?

— Je ne me sens nullement disposé au sommeil, Irona; si, par hasard, le besoin de repos se faisait sentir, je m'étendrai sur le sable et je dormirai quelques heures : ne vous inquiétez

donc pas de moi. Il est utile que je me plonge dans des réflexions solitaires pour imaginer quelque plan de nature à nous faire sortir de cette tombe anticipée. Lorsque vous vous éveillerez j'aurai trouvé, soyez en sûre: endormez-vous donc tranquille, et soyez heureuse, au moins en rêve.

Il s'éloigna respectueusement, pendant que la jeune fille faisait ses prières et ses préparatifs nocturnes. Au bout d'une heure environ, il se rapprocha d'elle, et la trouva endormie aussi doucement, aussi paisiblement que si elle eût été sous le toit paternel.

Welland resta de longs instants, appuyé sur le canon de sa longue carabine, contemplant avec une tendre et mélancolique pitié cette frêle et mignonne fleur de la civilisation que le vent de l'adversité avait fait ployer sans l'abattre.

Tout un monde de pensées amères tourbillonna dans son âme; il fut ainsi longtemps absorbé au point d'oublier la réalité effrayante.

Quelques paroles d'effroi, que murmura la jeune fille pendant son sommeil, le rappelèrent à lui : il se rappela qu'Elle et lui se trouvaient exposés sans abri à la fusillade de leurs ennemis. Aussitôt il se mit à faire un rempart, du côté de la terre ferme, en amoncelant le sable à

une hauteur d'environ quatre pieds sur une longueur de sept ou huit pas.

Ce travail, assez simple en apparence, se prolongea durant plusieurs heures, à la clarté resplendissante de la lune. A peine fut-il terminé, que d'épais nuages se développèrent sur l'horizon et plongèrent l'île dans les ténèbres.

Pendant qu'il donnait un dernier coup d'œil à ses fortifications improvisées, il fut inquiété par un fracas soudain, partant de l'eau. En se retournant il aperçut une énorme masse noire et longue qui s'avançait proche d'Irona.

D'un bond, le jeune homme fut entre elle et le danger : c'était un alligator qui venait là sournoisement, en quête d'une proie facile. Le monstre s'arrêta en apercevant un homme debout devant lui, et se balança sur ses pattes cagneuses, prêt à se jeter à l'eau. Welland ne lui en laissa pas le temps ; abaisser son rifle, viser un des gros yeux luisants que l'animal fixait sur lui, et faire feu presque à bout portant, ce fut l'affaire d'une demi-seconde. L'énorme amphibie roula sous le coup, retomba sur le dos, et mourut presque sur le champ, après avoir frénétiquement agité ses griffes redoutables.

A la détonation du coup de feu, une douzaine de ces animaux plongèrent, avec une bruyante précipitation, tout autour de lui : Welland cons-

tata avec un sentiment de consternation facile à comprendre, qu'une vraie meute amphibie s'était amassée autour de lui, sans même qu'il s'en fût douté. Si l'un de ces monstres s'était approché plus près d'Irona!...cette pensée le fit frémir jusque dans la moëlle des os. Il rechargea hâtivement son arme et se posta tout près de sa chère protégée.

— Est-ce l'explosion de votre rifle que j'ai entendue? murmura celle-ci à demi éveillée.

— Oui ; je viens de faire feu.

— Sur quoi?

— Sur cette ignoble bête qui a eu l'audace de venir rôder autour de vous, et qui a été punie sur-le-champ.

— Ne les laissez pas trop approcher, Ross, ce sont d'horribles monstres.

Et la jeune fille se rendormit, confiante, sous la garde de son ami.

Ce dernier reprit avec un nouveau zèle son rôle de sentinelle : il donna un dernier coup d'œil à son rempart de sable, et mettant un genou en terre, il épaula son rifle dont il appuya le canon sur le talus amoncelé : son but était de voir s'il serait à son aise pour fusiller l'ennemi, en cas d'attaque. A ce moment il se fit une éclaircie dans le ciel, et la lune éclaira vivement tout le rivage : tout en suivant de l'œil le point de mire indiqué par son fusil, Welland s'aper-

çut avec une inexprimable surprise que, précisément, il visait une créature humaine debout au bord de l'eau.

Le corps était caché dans les broussailles, le visage était dans l'ombre ; mais le large sombrero qui couvrait sa tête en disait assez sur l'identité du mystérieux rôdeur.

Le doigt de Welland pressa instinctivement la détente; mais, au moment de lâcher le coup, il s'arrêta, indécis, n'osant tuer cet ennemi alors qu'il n'était point sur ses gardes : un pareil acte lui semblait peu généreux, presque un meurtre.

Au moment où Welland délibérait encore avec lui-même, Velasquon disparut ; il venait de descendre sur le bord de l'eau. La forme rabougrie de Pierre Goujon se montra ensuite, puis s'abaissa et disparut à son tour.

Welland convaincu qu'ils n'entreprendraient rien pendant la nuit, cessa de s'en occuper, et reporta sa surveillance ailleurs.

Bien lui en prit, car le premier objet qui frappa ses regards, lorsqu'il se retourna, fut un colossal alligator qui n'était pas à trois pieds d'Irona. Un double coup de carabine dans l'œil fit sauter en éclats la tête du monstre, et détermina la fuite de plusieurs autres voraces bandits des eaux, accourus comme lui à la curée.

Irrité et inquiet de cet acharnement silencieux, Welland surveilla plus particulièrement le retour de ces hôtes dangereux : aux premiers qui reparurent il envoya des balles : mais les projectiles rebondirent en sifflant sur la cuirasse écailleuse des énormes amphibies qui, s'ils n'eussent été effrayés par le feu ou le bruit de la détonation, seraient restés immobiles, sans se douter même d'avoir été frappés.

Cette guerre étrange, — la moins dangereuse peut-être,— se prolongea ainsi toute la nuit. Au point du jour seulement, les alligators suspendirent leurs assauts, pour regagner les noires profondeurs du fleuve.

Le fracas de cette fusillade n'avait pas réussi à éveiller Irona : épuisée de fatigue, la jeune fille s'était de temps en temps soulevée à moitié, avait murmuré quelques paroles inintelligibles, puis, devinant que son fidèle compagnon veillait pour elle, elle s'était replongée dans son paisible et confiant sommeil.

CHAPITRE XII

L'ASSAUT

Irona s'éveilla aux premiers rayons du soleil. Aussitôt Welland lui fit part de ce qu'il avait découvert la nuit précédente concernant Vasquelon et Pierre.

— Hier, vous les avez aperçus la première, Irona, dit-il ; regardez donc un peu dans les environs, et surtout là-bas près du petit promontoire.

La jeune fille promena dans tous les sens ses regards perçants :

— Je ne découvre rien, dit-elle enfin, si ce n'est des branches froissées indiquant les traces de leur passage à l'endroit où vous les avez vus.

— Il est singulier que nous ne les apercevions nulle part, et surtout que leurs chevaux

soient invisibles. Ils les auront cachés derrière le bois, dans une clairière gazonnée.

— Ross, répondit Irona, comme si elle eût parlé en rêve, observez de nouveau le point où ils sont arrivés, il me semble que je vois des vestiges de pas jusque près de l'eau.

Welland regarda mais n'aperçût rien, car, pour éviter d'être vu, il n'élevait point sa tête au-dessus du rempart de sable qu'il avait élevé pendant la nuit.

— Plus loin, là-bas, derrière un gros arbre penché, reprit Irona ; il me semble que j'y vois des pas tout frais. Voyez un peu.

Dans son impatience Welland oublia sa réserve prudente, et se redressa pour mieux distinguer ce que lui montrait la jeune fille.

— Prenez garde ! s'écria celle-ci...

Il baissa instinctivement la tête ; une balle siffla dans ses cheveux et alla ricocher au loin sur l'eau.

— D'où cela vient-il ? dit le jeune homme avec animation ; ah ! je vois !

Une guirlande de fumée montait doucement du sein des broussailles, à l'endroit que venait d'indiquer Irona. Welland visa au jugé et fit feu.

Un éclat de rire insultant et grossier fit écho à la détonation ; en même temps le sombrero de

Vasquelon se montra et disparut rapidement.

— Je suis encore un imbécile ! s'écria Welland furieux : cette nuit je l'ai tenu au bout de mon rifle, et je l'ai épargné ! oh ! mais, que l'occasion se présente... !

— Ne vous désolez pas, Ross, tout est pour le mieux, peut-être ; le sang, au moins, n'a pas encore coulé.

Tout en causant, les deux assiégés s'étaient assis derrière le rempart de sable, pour être en lieu sûr, à l'abri des balles ; et ils continuaient à surveiller les environs, lorsqu'ils aperçurent Vasquelon debout sur le rivage, élevant, en parlementaire, un bâton au bout duquel flottait un mouchoir blanc.

— Hé ! Holà ! cria Vasquelon en mauvais anglais.

— Que voulez-vous ? répondit Welland tout en se tenant à l'abri, car il craignait quelque perfidie.

— Pourquoi ne vous montrez-vous pas ? nous voulons vous parler.

— Je vous entends suffisamment de la place où je suis : parlez, je répondrai si je veux.

— Que faites-vous donc sur ce banc?

— Rien qui vous concerne, impudent questionneur !

— Ah ! ah ! Pensez-vous y rester longtemps !

— J'agirai à mon gré ; l'endroit me convient pour le moment.

— Nous avons le désir de nous transporter auprès de vous, pour vous voir de plus près : que dites-vous de cela ?

— Je ne suis disposé à recevoir aucune visite.

— Mais, en supposant que nous insistions...?

— Je résisterai : si les alligators vous laissent passer, j'aurai toute facilité pour vous fusiller, pendant la traversée ; et je n'y manquerai pas, je vous le garantis, ami Vasquelon !

— Oh ! oh ! voilà de bien gros mots ! Les alligators dorment profondément sous le soleil ; d'ailleurs nous ne les craignons point : rien ne nous empêchera d'arriver jusqu'à vous.

— Rien, non plus, n'empêchera mes balles d'aller vous trouver. Juarez Vasquelon ! de plus longs discours sont inutiles : vous poursuivez une innocente jeune fille à laquelle vous faites horreur ; sachez-le bien ! vous ne parviendrez à elle qu'en passant sur mon corps.

— Eh ! ce ne sera pas long ! *americano* stupide ! pourrez-vous vivre sans manger sur ce banc de sable ; ou bien vous nourrirez-vous d'alligator ?

— Je subirai toutes les épreuves plutôt que de vous laisser mettre les pieds ici.

— Alors vous voulez voir la senorita Seraville mourir de faim avec vous ?

— Ross, je vous en prie, ne répondez plus à cet homme ; dit Irona à son compagnon.

— Juarez Vasquelon ! s'écria Welland, les paroles doivent cesser maintenant ; la poudre et les balles parleront désormais.

— Eh bien ! alors, répliqua l'autre avec son rire insultant, que le señor Welland regarde derrière lui sur la rivière, il saura à quoi s'en tenir.

D'un coup d'œil le jeune homme reconnut qu'il venait d'être dupé : toute cette conversation, précédée d'un drapeau parlementaire, n'avait eu d'autre but que de détourner l'attention des assiégés pendant que Pierre et le colonel Ovaton construisaient un radeau pour aborder l'île.

Furieux, Welland songea à envoyer une balle au rusé bandit, mais il avait déjà disparu. Quelques secondes plus tard il le vit sauter comme un daim dans le radeau qui, aussitôt, fut mis à flot.

Pour se garantir contre la fusillade de Welland, les assiégeants avaient élevé, en tête de leur construction improvisée, un rempart en branches et troncs d'arbres liés ensemble, qui abritait leurs mouvements.

Welland, irrité de ne pouvoir les atteindre, se proposa au moins de les troubler en renversant leur fragile rempart. Il visa avec soin l'un des nœuds en écorce qui reliaient les divers morceaux ensemble et fit feu. Le succès dépassa son attente, car l'abri tout entier vola en éclats et les trois assaillants furent mis à découvert.

Malheureusement la carabine du jeune Américain étant déchargée, il lui fallut perdre un temps précieux pour la remettre en état de tirer. Ce délai fut utilisé par les ennemis pour reconstruire leur frêle échafaudage; tout en ramassant à la hâte les débris épars ils se faisaient un bouclier du premier objet tombant sous leur main, car ils s'attendaient sans cesse à une nouvelle décharge.

Mais, au milieu de leur préoccupation, ils ne songèrent point à diriger leur radeau; de telle façon qu'au bout de quelques minutes ils furent embarqués dans le chenal, sur un courant rapide qui ne leur permettait plus de songer à attérir du côté de l'île.

Furieux de cette déconvenue, ils se vengèrent en lâchant contre les assiégés une bordée de coups de carabines. Mais cette décharge n'eût d'autre effet que de faire voler du sable en l'air.

Welland, de son côté, les harcelait de coups de feu aussi fréquents que possible. Il n'atteignit

personne, car chacun d'eux se tenait soigneusement couché à plat ventre.

Bon gré mal gré, Vasquelon et ses compagnons furent contraints de se laisser aller à la dérive plus loin qu'un demi-mille, afin de pouvoir débarquer hors de la portée des balles de Welland. Ils finirent par aborder sur la rive opposée.

— Voilà un premier danger passé, se dit Welland avec un soupir de soulagement, préparons-nous pour ceux qui sont à venir.

CHAPITRE XIII

ANGOISSES. — ÉTRANGE NAVIGATION

La journée fut brûlante : à mesure que le soleil s'élevait sur l'horizon, ses rayons, comme des flèches ardentes, embrasaient le sable au point de le rendre insupportable à toucher.

Bientôt la soif, — la terrible soif, sinistre précurseur de la faim, — commença à se faire sentir avec une intensité telle, qu'au risque de recevoir quelque balle, Welland courut jusqu'au fleuve et but avidement : cette eau bourbeuse lui parut plus suave que du nectar. Il n'avait pas voulu permettre à Irona de s'exposer au danger; mais il s'empressa de lui rapporter ses deux mains pleines du précieux liquide, et il fit ainsi plusieurs voyages, jusqu'à ce que la jeune fille eût étanché sa soif.

Un autre tourment se préparait pour eux : les

cadavres des deux alligators commençaient à se putréfier sous l'action du soleil implacable. Peu à peu des émanations empestées s'en exhalèrent, leurs corps se gonflèrent d'une manière effrayante, en imprimant à ces corps menaçants des poses hideuses, des mouvements inattendus qui faisaient frissonner la jeune fille épouvantée. Bientôt la position ne fut plus tenable.

— Il faut prendre un parti quelconque, dit enfin Welland en se levant brusquement, et d'abord, pour ne pas mourir ici asphyxiés par ces puanteurs insupportables, je vais essayer de rouler jusqu'à l'eau ces horribles amphibies qui nous tourmentent jusqu'après leur mort.

Mais ce fut en vain qu'il fit tous ses efforts pour ébranler ces lourdes masses tremblottantes dans lesquelles ses bras s'enfonçaient sans les soulever.

La nuit vint le surprendre dans ce pénible et stérile exercice ; la nuit, avec ses embûches, ses angoisses, ses dangers plus insupportables que ceux du jour... Épuisé, presque désespéré, Welland se jeta pendant quelques instants sur le sable, pour reprendre haleine.

— Après quelques minutes d'un triste silence, la voix d'Irona le rappela au sentiment de la réalité.

— Voyez donc, là-bas, c'est Velasquon, si je ne me trompe.

Welland regarda ; effectivement, le sombrero se montrait sur le rivage, presque aussitôt il disparût.

L'obscurité augmenta et les deux fugitifs, sans sommeil, sans repos, sans espoir, comptèrent les longues heures de cette nuit sombre que la lune n'éclaira point.

Au point du jour gisaient sur le sable trois Alligators que Welland avait été obligé de tuer pour repousser leurs agressions de plus en plus audacieuses.

L'inaction apparente de Velasquon et de ses complices inquiétait Welland : il les connaissait assez pour savoir qu'ils ne lâcheraient pas prise, et l'incertitude augmentait ses appréhensions aussi bien que son impatience.

Tout-à-coup, pendant qu'il inspectait fiévreusement les alentours il s'entendit appeler.

— Êtes-vous là, señor Welland ? disait la voix railleuse.

Il se retourna, aperçut le sombrero maudit, à l'endroit où il l'avait vu la veille :

— Attends ! je vais te répondre ! murmura-t-il en épaulant avec rapidité, et faisant feu.

Cette fois il avait visé juste, car le sombrero tomba.

Welland éprouva un moment de jouissance qui lui fit oublier tous les ennuis passés, présents et futurs. Mais quel fut son étonnement en voyant le chapeau reparaître et en s'entendant interpeller de nouveau.

— Ah ! une mauvaise plaisanterie ! señor Welland ! une mauvaise farce ! rien de plus. Je vous revaudrai celle-là : *Carraï* ! elle a sifflé près de mes oreilles !

— Je n'ai qu'un regret, c'est qu'elle n'ait pas sifflé dans votre gorge de vipère, coquin ! s'écria le jeune homme hors de lui.

— Ah ! ah ! votre carabine n'est pas assez juste, jeune mignon ! mais parlons d'autre chose : comment vous trouvez-vous dans votre île ? La senorita va bien ?

— Bien ! mieux que sur le rivage !

— Je n'oserais point douter de votre parole, ni disputer de votre goût. Comptez-vous rester longtemps dans ces parages ?

— Assez longtemps pour punir votre imprudence et déjouer vos projets !

— A votre aise señor ; nous savons attendre.

— Vos questions sont-elles finies, Master Vasquelon ?

— Mais oui....., il me semble.

— Alors, je vais vous adresser une demande : y répondrez-vous ?

— De mon mieux, señor Welland; aussi bien que vous, sans doute.

— Quand comptez-vous venir dans cette île ?

— Peuh ! nous n'avons rien de décidé sur ce point....: pas avant trois ou quatre jours, très-probablement.

— Pourquoi pas plus tôt ?

— A dire vrai, le colonel Ovaton et moi, nous y voyons quelques inconvénients. Votre infernal fusil pourrait blesser quelqu'un accidentellement et par maladresse. Or, nous ne tenons pas absolument à être fusillés. Une bonne idée ! hein ?

— Bandits ! vous espérez nous bloquer et nous prendre par la famine ?

— C'est possible.

— Et, comme de lâches coquins, vous, qui êtes trois, n'osez attaquer un homme seul.

— Bah !... « lâches »...?; dites, « prudents »..; et, « pas pressés. »

— Enfin ! pourquoi ne vous montrez-vous pas sur le rivage ?

— La question est bizarre ; vous voudriez peut-être que je fusse assez innocent pour vous servir de cible.

— Je n'ai plus rien à vous dire ; vous pouvez vous en aller : dit Welland qui n'avait prolongé cette singulière conversation que

pour prendre le temps de recharger son rifle.

Mais l'autre était trop fin pour se laisser surprendre; il disparut comme un écureuil, au moment où Welland le couchait en joue.

— Que l'enfer le confonde ! murmura ce dernier en s'appuyant sur le canon de son arme. Le voilà parti maintenant jusqu'à ce soir ; il faut que j'utilise ce moment de répit pour nous débarrasser de ces puantes carcasses : je vais faire de nouveaux efforts.

— Ne vous exposez pas, Ross, observa Irona ; Vasquelon est peut-être caché derrière les broussailles, occupé à vous guetter.

— N'ayez pas peur ; ils sont tous allés se mettre à l'ombre pour y passer confortablement leur journée. D'ailleurs, ils ont renoncé à s'emparer de nous par la force ; ils comptent sur la famine.

— Et ils ont raison, hélas !

— Il faut absolument que je jette ces corps infects hors de l'île ! reprit Welland comme s'il n'eût pas entendu cette dernière réflexion à laquelle il ne sut que répondre.

Sans rien dire de plus, il s'attaqua aux alligators avec une telle vigueur que bientôt il en eut fait rouler un dans la rivière. Le second alla rejoindre son camarade au bout de quelques instants. La manœuvre était devenue plus facile;

leur cuir écailleux s'étant rôti et solidifié au soleil.

Welland, tout en essuyant la sueur qui coulait de son front regardait flotter les deux énormes cadavres que le remous ramenait au rivage.

Tout à coup Irona vit le jeune Américain exécuter une gambade joyeuse ; puis il frappa ses mains l'une contre l'autre, en signe d'allégresse ; enfin il revint en courant et sautant comme un daim.

— Oh ! mon Dieu ! pensa Irona ; est-ce qu'il serait devenu fou ?

— J'ai trouvé ! j'ai trouvé ! cria-t-il de loin, avec une joie pour le moins aussi vive que celle d'Archimède lorsqu'il prononça son fameux Ευρεκα.

— Que dites-vous ?

— Nous sommes sauvés ! nous partons ! nous nous envolons !

— Est-il possible ? Je ne vous comprends pas ! reprit la jeune fille réellement inquiète sur l'état mental de son compagnon.

— Voyez là-bas !

— Eh bien ! je vois les deux alligators qui flottent... Ah ! je crois comprendre !

— Eh ! oui ! vous y arrivez. Ils flottent, je les lie ensemble avec leurs griffes entrelacées, j'étends la couverture sur leur dos, et voilà un radeau improvisé ! qu'en dites-vous ?...

— Et nous sommes sauvés, oui ! s'écria la jeune fille exaltée à son tour : allons !

— Allons ! fit Welland avec un orgueil triomphant !

Un quart d'heure après le jeune couple naviguait gaiement en pleine eau, installé sur cette embarcation d'un nouveau genre.

Une heure plus tard, les fugitifs abordaient sur un rivage verdoyant, à proximité d'un joli petit cours d'eau, et s'installaient pour prendre le repos et la nourriture dont ils avaient si grand besoin.

CHAPITRE XIV

NOUVELLES ALARMES

Quelques oiseaux, assez peu farouches pour se laisser tuer à coups de gaules, avaient fourni les éléments d'un bon repas. Ensuite, avec un amas de fougères, Welland avait fait un lit moelleux pour Irona. Puis il avait éteint le feu, afin de ne laisser paraître aucun indice de leur présence et s'était posté en sentinelle à quelques pas, sur le bord du ruisseau, bien résolu à veiller fidèlement toute la nuit.

Mais les fatigues des journées et des nuits précédentes l'avaient jeté dans un accablement qui l'emporta sur toutes ses bonnes résolutions ; il s'endormit donc d'un profond sommeil dont l'aurore seule vint interrompre le cours.

Désespéré de sa faiblesse involontaire, il se leva en sursaut, et son premier regard fut pour

Irona. La couverture seule, roulée en boule, était à la place qu'avait occupée la jeune fille : quant à celle-ci, elle avait disparu.

Welland eut un affreux battement de cœur, il lui sembla qu'il allait défaillir. D'une main tremblante il toucha la couverture et la développa, comme si quelque éclaircissement devait en sortir. Il regarda autour de lui, fit çà et là quelques pas avec égarement, et appela.

Rien ne lui répondit, si ce n'est le murmure du ruisseau et le frémissement des feuilles au souffle de l'air matinal.

Tout à coup une ombre s'abaissa devant lui avec une branche flexible, et la forme svelte d'Irona lui apparut, effleurant à peine le gazon.

— Ciel ! Chère Irona ! je vous croyais perdue ; qu'est-il donc arrivé ? s'écria le jeune homme avec transport.

— Chut ! fit-elle avec un geste de terreur ; ne parlez pas si haut, ils ne sont peut-être pas loin, et pourraient nous entendre.

Welland explora les environs, sans bruit, et avec les plus méticuleuses précautions.

Quand il se fut assuré qu'aucun ennemi n'était à proximité, il entraîna Irona à quelque distance, dans un autre fourré plus inexpugnable, et lui demanda le récit de son aventure.

— Je me suis réveillée au milieu de la nuit, dit-elle, sans qu'aucune cause perceptible soit venue troubler mon sommeil : cependant, en ouvrant les yeux, il m'a semblé que je frisonnais sous le pressentiment d'un danger très-proche. J'ai levé doucement la tête sans remuer le reste du corps, et à une dizaine de pas j'ai aperçu le terrible sombréro de Velasquon. Il paraissait écouter et regarder attentivement dans l'obscurité. Je me suis bien gardée de faire aucun mouvement, mais mon cœur battait si fort que je craignais que Juarez l'entendît. Au bout de quelques minutes, il s'est avancé comme au hasard, a passé près de moi, sans m'apercevoir, et a disparu du côté du ruisseau. Quand il a été loin, je me suis levée, bien doucement, et je me suis cramponnée à cet arbre dans les branches duquel j'ai réussi à monter. Ma joie a été grande quand j'ai entendu votre voix, car j'avais une frayeur mortelle qu'ils vous eussent tué.

— Voilà quelque chose d'extraordinaire ! murmura Welland; je n'ai rien vu, rien entendu. Ah ! quand pourrai-je donc exterminer toute cette vermine !

— Hélas ! songeons à fuir plutôt qu'à combattre : que pourriez-vous contre trois ?

— Fuyons, je le veux bien; mais il faudra tôt ou tard en venir à une lutte suprême.... Ah !

qu'entends-je, du bruit dans l'eau...? baissez-vous Irona ! et ne soufflons plus.

Les deux jeunes gens restèrent immobiles dans une fiévreuse attente. Au bout de quelques secondes, Welland vit un sombrero s'élever insensiblement au-dessus du rivage ; peu à peu le buste d'un homme surgit entièrement et offrit un point de mire assuré à la carabine de l'Américain.

Celui-ci pressa la détente ; l'homme tomba lourdement dans l'eau et ne remua plus.

— L'opinion personnelle du señor Welland est que Velasquon ne se mêlera jamais plus des affaires d'autrui, murmura Welland avec un soupir de satisfaction, tout en rechargeant promptement sa carabine.

Puis il se tint en garde, s'attendant à chaque minute, à voir sortir Pierre ou Ovaton de quelque broussaille.

Après une heure d'attente, il ne put résister au désir de vérifier de plus près l'identité de son ennemi. Mais quelle fut la surprise, lorsqu'il lui enleva son sombrero, de ne pas reconnaître Velasquon ! les traits du cadavre lui étaient complétement inconnus.

Il resta assez longtemps occupé à l'examiner, et à réfléchir sur cette étrange aventure. Soudain un cri d'Irona le fit tressaillir :

— Les voilà, s'écria-t-elle : gare à vous !

Welland releva la tête ; Velasquon, Ovaton et Pierre étaient en pleine vue, à environ deux cents mêtres de distance. Il ne fallait plus songer à se cacher, ils avaient aperçu le jeune Américain.

Celui-ci s'embusqua derrière un gros arbre, leur fit voir qu'il avait deux fusils, (car il avait soigneusement recueilli celui de l'homme tué), et les coucha en joue en leur criant d'une voix retentissante:

— Je vous jure par le ciel que si vous faites encore dix pas, il y aura parmi vous deux cadavres.

Les trois aventuriers s'arrêtèrent pour parlementer :

— Où avez-vous pris ce second fusil ? demanda Velasquon d'un ton inquiet.

— Appelez votre éclaireur, il ne répondra pas ! répondit Welland avec emphase.

Un mouvement de surprise se manifesta parmi eux : ils tinrent conseil longuement, d'un air agité. Enfin Velasquon reprit la parole:

— Ross Welland ! il est temps que ce jeu finisse. Aucun de nous ne vous veut du mal ; seulement, moi, Velasquon, je suis bien fondé à réclamer d'être avec vous le compagnon et le protecteur de la senorita Irona : je remplis ici

une mission que ma confiée son père. Cédez au droit, à la raison, ou bien malheur à vous, ce terrain sera votre tombe !

Welland ne lui répondit qu'en le couchant en joue ; il allait tirer lorsque Irona le retint :

— Ne faites pas feu, Ross ; ils sont trop loin, vous les manquerez et alors nous serons perdus.

— Vous avez raison, fit Welland en frappant violemment sa crosse contre terre : ah ! les bandits ! quand donc pourrai-je les exterminer ! Tenez, regardez ! les voilà qui se séparent afin de nous attaquer par trois côtés différents.

En effet, les assaillants s'éloignèrent les uns des autres : mais tout-à-coup Velasquon regarda fixement dans la direction du Sud, puis il fit un signal aux deux autres pour qu'ils vînssent le rejoindre.

Les fugitifs suivaient tous leurs mouvements avec curiosité.

— Ils ont aperçu quelque chose qui les inquiète, murmura Irona.

— C'est peut-être une ruse... mais non ! il y a du nouveau ! voilà Ovaton qui pérore en étendant son bras vers la prairie...; ils regardent tous...; les voilà qui se préparent à marcher.

— Qu'est-ce que ce peut-être ? demanda Irona.

— Je n'en sais rien : en tous cas, c'est une bonne affaire pour nous.

Au même instant les assaillants avancèrent contre Welland.

— Halte ! vous savez !... cria celui-ci en les couchant en joue.

Ils s'arrêtèrent en maugréant.

— Voici une bande de Comanches qui s'approche, répondit Oraton : laissez-nous donc chercher un abri dans votre bois ; nous vous aiderons à vous défendre.

— Je n'ai nul besoin de vous pour me protéger. J'aime encore mieux les Comanches que vous. Et maintenant, prenez garde, je ne vous répondrai plus qu'à coups de fusil.

Les trois aventuriers se consultèrent rapidement, jetèrent un dernier regard sur la prairie, et partirent ventre à terre dans la direction du Nord-Est.

CHAPITRE XV

CHASSE A L'HOMME

Peu d'instants après, on entendit comme un tonnerre lointain qui faisait trembler le sol.

— Couchons-nous dans les broussailles, et ne soufflons pas ; voilà les Comanches, dit Welland.

A la même minute, passa comme un ouragan, une bande d'Indiens lancés à la poursuite de Velasquon et de ses camarades.

Ce fut comme un éclair qui paraît et disparaît ; la seule trace de leur passage fut une traînée poudreuse sur la prairie.

Lorsqu'ils se furent éloignés, Welland se hasarda à monter sur un arbre pour voir ce qui allait arriver. Il aperçut dans le lointain les sombreros fuyant de toute la vitesse de leurs

chevaux : peu à peu, les Comanches les gagnaient en rapidité.

— Si j'avais un bon chronomètre, dit Welland en descendant de son observatoire, je pourrais prédire le nombre de secondes au bout desquelles ils seront atteints et mis en pièces : par ma foi ! ils n'auront que ce qu'ils méritent. Je n'ai qu'un regret, c'est que ce Velasquon ne meure pas de ma main.

— Songeons à nous, cher Ross, répliqua doucement Irona, et ne souhaitons de mal à personne.

— Vous êtes un ange ! reprit Welland, je vous obéis, et je leur pardonne, pour l'amour de vous.

— Merci, mon ami. Maintenant, qu'allons-nous faire ?

— Prendre un léger repas ; nous reposer ensuite jusqu'à demain matin ; puis, nous mettre en route pour les pays civilisés.

Welland avait réussi à prendre, pendant la nuit précédente, un nid de jeunes coqs de bruyères : ils formèrent un délicieux rôti, après lequel, pour dessert, on trouva les fruits mûrs d'une espèce particulière de vigne sauvage assez fréquente sur les bords du Rio-Colorado.

Le dîner fini, Irona engagea Welland à prendre du repos jusqu'au soir, pour réparer les lon-

gues pertes de sommeil qui s'étaient succédées pour lui jusqu'à ce jour.

Après avoir fait quelques objections, le jeune homme y consentit, surtout lorsque Irona lui eût observé que c'était le plus sûr moyen pour lui de se préparer à bien veiller la nuit suivante.

— Je ferai sentinelle auprès de vous de la façon la plus vigilante, lui avait-elle dit, et je vous éveillerai, soyez-en sûr, au moindre indice suspect.

Welland disposa un fusil tout armé à la portée de sa jolie gardienne, se coucha dans l'herbe parfumée, sa carabine sur le bras, et ne tarda pas à s'endormir.

Irona employa son temps à écouter et à regarder attentivement autour d'elle. Parfois elle se hasardait jusque sur la lisière du bois pour donner un coup d'œil dans la plaine : mais elle se hâtait de revenir auprès de Welland qui était pour elle un protecteur, même dans son sommeil.

Dans l'après-midi, elle entendit une vive fusillade immédiatement suivie des hurlements horribles que poussent les Indiens en se jetant sur leurs ennemis. Ce bruit lointain ne dura pas longtemps ; un silence mortel lui succéda.

— Les Blancs ont succombé, se dit-elle ; il

ne pouvait en être autrement : personne ne peut échapper aux Indiens. Maintenant que vont-ils faire...? reviendront-ils par ici...? C'est fort à craindre. Ah ! mon Dieu ! protégez-nous.

La journée s'écoula lentement, mais paisiblement; quand vint le soir, Welland s'éveilla tout seul ; Irona lui raconta ce qui s'était passé pendant son sommeil, et lui communiqua ses impressions.

— Savoir s'ils repasseront ici, ces démons rouges, c'est une chose très-problématique, observa Welland en hochant la tête ; cependant nous ne devons pas nous inquiéter ; ils sont allés fort loin, à en juger par la rapidité de leur allure : ils reviendront sans se presser, donc il leur faudra longtemps pour être ici

— J'aimerais mieux ne pas m'y fier, reprit Irona, et partir le plustôtpossible ; nous ne pourrons nous croire en sûreté que lorsque nous aurons mis le désert entre eux et nous.

— Je me rangerais volontiers à votre avis si la chose me paraissait possible ; mais il serait trop dangereux de nous mettre en route et de cheminer pendant la nuit ; nous pourrions nous égarer et courir d'autres périls bien plus grands encore.

Comme, tout naturellement, Welland représentait la sagesse même aux yeux d'Irona, la

jeune fille s'empressa de se rendre à son avis. On fit donc tous les préparatifs nécessaires pour le repos de la nuit et on attendit en paix les événements.

Depuis le commencement de leurs aventures au désert, les fugitifs n'avaient pas encore joui d'une tranquillité pareille. Chacun dormit de son côté ; Irona dans un lit de bruyères, Welland dans un arbre creux, et lorsqu'ils se réveillèrent, frais et dispos, le soleil dorait déjà les arbres de ses rayons joyeux.

Après un frugal déjeûner Welland donna le signal de départ :

— Ne nous mettons pas en route avant d'avoir vérifié avec soin l'état de la plaine, observa Irona ; il me paraît utile de voir s'il n'apparaît aucun de nos ennemis anciens ou nouveaux.

— Vous avez bien raison, et j'aurais dû y songer plus tôt, répondit Welland, en s'élançant vers la lisière du bois pour inspecter les environs.

La précaution était bonne, et le point de vue qui s'offrit aux regards du jeune homme n'était guère rassurant : toute la bande des Comanches, distante à peine d'un quart de mille, arrivait au grand galop vers le bois.

Sans perdre une seconde, Welland courut vers Irona, la poussa vers un fourré impéné-

trable où elle se blottit de son mieux, et lui fit les plus grandes recommandations de rester dans un silence et une immobilité absolus.

Ensuite il n'eut que le temps de faire disparaître les traces de leur séjour dans le bois, et de se jeter dans un tronc d'arbre creux dont l'ouverture était au niveau des premières branches.

A peine était-il en place que les Comanches arrivèrent bride abattue : ils sautèrent bas de leurs chevaux, les attachèrent aux arbres, et se préparèrent à prendre du repos.

En toute autre circonstance, Welland aurait contemplé avec un vif intérêt ces enfants de la solitude, dont les formes nobles et musculeuses auraient offert de riches modèles à un peintre. C'étaient, en outre, d'admirables cavaliers, aussi inébranlables en selle que s'ils n'eussent formé qu'un seul corps avec leurs montures. Ils commencèrent par se réjouir, sans doute de la victoire qu'ils venaient de remporter, et ils manifestèrent leur hilarité par des bonds et des gambades accompagnés de grimaces à rendre jaloux les orangs-outangs les plus agiles et les plus laids. Ensuite ils se couchèrent dans l'herbe, et songèrent à dormir un peu.

Évidemment leur instinct cauteleux et perspicace n'était point à son niveau ordinaire : tout

semblait indiquer que, parmi les trophées de leur succès, ils avaient trouvé et dégusté immodérément les grandes gourdes qui contenaient l'approvisionnement de rhum emporté par les Blancs.

Mais, si les Comanches étaient peu redoutables, il n'en était pas de même des chevaux.

Le coursier d'un guerrier Indien est ordinairement aussi sagace que son maître ; il est ombrageux à l'excès, soupçonneux envers tout être qui l'approche; lorsqu'il fait quelque découverte, son maître ne tarde pas à le savoir, et le moindre danger est aussitôt signalé. Il y avait donc un péril extrême que Irona fut découverte si un des chevaux Indiens venait à l'éventer.

Heureusement il ne faisait pas le moindre souffle d'air ; rien, tout d'abord, ne vint trahir l'incognito de la jeune fille. Néanmoins le risque effrayant qu'elle courait tenait Welland dans un état d'anxiété fiévreuse tellement intense, que plusieurs fois il fut sur le point de décéler sa présence par des mouvements imprudents.

Au bout d'une heure, les Sauvages manifestèrent l'intention de partir : c'était là l'instant critique. Les Comanches firent entendre un coup de sifflet particulier, et la plupart de leurs chevaux accoururent, chacun auprès de son maître.

Un seul de ces animaux était occupé à brouter les feuilles, précisément, du buisson dans lequel était cachée Irona : retenu probablement par sa gourmandise il n'obéit pas au signal ; son maître s'élança vers lui.

A ce moment le cheval renifla avec force, et frappa fortement les broussailles des pieds de devant, comme s'il eût voulu adresser une menace à l'ennemi inconnu qu'il venait de deviner dans le fourré.

Le Comanche, sans y prendre garde, saisit brusquement l'animal par la tête, le brida malgré lui et sauta en selle, puis il éperonna sa monture. Mais le cheval effrayé lutta contre son cavalier, se cabra, et avec un hennissement farouche voulut se lancer dans le fourré.

Welland, de sa cachette, vit avec une angoisse inexprimable le Sauvage jeter sur ce bosquet un regard méfiant et scruter le feuillage. Cependant cet examen ne fut pas de longue durée, le Comanche, appelé par ses camarades, crut à un caprice de sa monture et l'entraîna de force. Welland respira ; mais sa joie ne devait pas être de longue durée.

Retenu par un instinct diabolique, l'Indien sauta à bas de son cheval, le confia à la garde d'un jeune guerrier, et revint au malheureux bosquet. D'abord, il ne put rien distinguer, à

cause de l'obscurité ; puis, non content de fouiller avec le bout de son fusil, il avança la tête et plongea tout entier dans les broussailles.

Au bout de quelques secondes, qui lui parurent des siècles, Welland entendit le cri Indien :

— Ugh !

Enfin vit le Sauvage sortir du bosquet, entraînant Irona plus morte que vive.

CHAPITRE XVI

TOUT PERDU. — RENCONTRE

L'apparition de cette jeune fille, éclatante de fraîcheur et de beauté malgré sa pâleur, produisit une grande impression parmi les Comanches.

Aucun de ces êtres farouches, vrais Bédouins du désert, et dont le plus innocent avait vingt meurtres sur la conscience, ne songea à l'offenser en aucune manière : on la laissa, exempte de liens, au milieu du cercle formé curieusement autour d'elle.

Le chef de la bande accourut vers elle et lui demanda rapidement en mauvais anglais :

— D'où venez-vous ?

Irona fut sur le point de répondre ; mais elle réfléchit que, probablement ses réponses pourraient arriver à compromettre l'incognito de

Welland, ou même à aggraver sa propre situation. Elle garda donc le silence avec l'air de quelqu'un qui n'a pas compris.

— D'où vous venir?... qui être?... quoi faire ici ?... répéta le chef en rapprochant son visage de celui de la jeune fille.

Elle resta muette.

— *Escucha V. lo que le digo ?...* (comprenez-vous ce que je dis) ? reprit le Comanche en espagnol.

C'était la langue maternelle d'Irona ; en entendant ces syllabes sonores si familières à son oreille, elle faillit s'oublier ; heureusement elle se retint à temps.

Habla V. el espanol o el inglez ?... (Parlez-vous espagnol ou anglais) ?

Ne recevant aucune réponse, le chef réitéra ses questions en anglais, jusqu'à ce qu'il eut acquis la conviction que tous ses efforts étaient inutiles.

Alors il se retourna vers ses hommes, et leur dit quelques mots en dialecte Indien. Welland, qui épiait toute cette scène avec une anxiété dévorante, devina aussitôt ce qu'il venait de dire, en voyant les Comanches se mettre à chercher dans toutes les directions.

Il se fit bien petit dans le fond de son tronc d'arbre et attendit les événements. Si les Sau-

vages l'avaient découvert ç'aurait été le comble du malheur, car une fois captif il n'aurait pu faire désormais aucune démarche utile pour Irona.

Au bout de quelques minutes, les recherches des Sauvages dans les broussailles furent terminées ; alors ils grimpèrent aux arbres. Sans rien voir, Welland reconnut qu'ils sautaient de branche en branche avec une effrayante agilité, et que dans cette route aérienne ils allaient plus vite encore que sur le sol.

Tout à coup, une clameur gutturale se fit entendre, annonçant une émotion nouvelle chez les Indiens. Peu après, Irona vit arriver le chef, traînant après lui le cadavre de l'inconnu que Welland avait précédemment tué.

Il lui vint aussitôt dans l'esprit que si les Comanches étaient induits à supposer que ce corps était celui de son protecteur, ils discontinueraient leurs recherches, dans la conviction que leur prisonnière était la seule capture à espérer. Soit par suite de cette idée, soit à cause de l'horreur que lui inspirait un pareil spectacle, elle cacha sa tête dans ses mains avec une émotion véritable, mais qui avait pour origine une cause bien éloignée de ce que supposèrent les Sauvages.

Cette démonstration produisit son effet ; le chef Comanche se consulta avec ses guerriers, tout en examinant avec curiosité le chasseur

mort. Il leur était complétement inconnu ; d'après son costume et l'ensemble de sa personne, ils pensèrent que c'était un Mexicain. La conclusion de leur discussion fut que cet homme avait dû être tué par le colonel Ovaton : cette hypothèse, en effet, était assez plausible, car les Comanches avaient vu ce dernier à proximité du bois, et pouvaient croire qu'à la suite d'un engagement, le chasseur qu'ils avaient sous les yeux avait été tué.

Cependant quelques chercheurs plus acharnés que les autres reprirent leurs investigations aériennes, et plusieurs d'entre eux vinrent rôder d'une façon inquiétante jusques dans les branches de l'arbre où Welland était réfugié ; mais le jeune Américain s'était si bien dissimulé au fond de la cavité, qu'il resta inaperçu.

Enfin les Comanches, ne trouvant rien, se décidèrent au départ : le chef monta à cheval, enleva Irona de terre, comme il l'eut fait d'un enfant, et la plaça devant lui, sur le cou de sa monture. Vainement la pauvre jeune fille se débattit et fit tous ses efforts pour rester sur les lieux ; elle était entre les mains d'un géant pour lequel sa résistance était aussi nulle que celle d'un roseau.

La troupe sauvage prit son essor au grand galop, entraînant la prisonnière : Welland, sorti

de sa cachette, les suivit du regard jusqu'à ce que ce tourbillon fugitif se fut évanoui dans l'espace.

Lorsqu'il se vit seul, une stupeur désespérée s'empara de lui ; il resta longtemps muet, immobile, absorbé dans une angoisse qui approchait de l'agonie. Les plus amers regrets, les plus folles résolutions, le plus profond découragement, se disputèrent tour à tour son esprit.

— Je suis indigne de vivre ! murmura-t-il ; indigne de posséder jamais ce trésor que je suis impuissant à sauvegarder. Malheureux insensé ! qui n'ai pas même eu la prudence de trouver pour Irona un abri convenable, aussi sûr que le mien ! Mais, misérable ! je ne saurai donc pas me faire tuer pour elle ou la sauver !... Oui ! je vais partir à sa recherche ; dussé-je aller jusqu'aux extrémités du désert ; dussé-je me déchirer les pieds en lambeaux, et me traîner jusqu'au dernier souffle, j'irai, je courrai, je chercherai, j'expirerai à la peine ; et si je ne la retrouve pas, cette chère créature, plus chère que mille vies pour moi, la mort sera une punition trop douce pour mon ineptie, ma couardise et mon imprudence !

A ces mots il se leva, plein d'une sombre ardeur, et se mit en route en suivant la piste des Comanches. Il marcha ainsi sans se reposer jusqu'à

la nuit ; mais quand l'obscurité se fut répandue sur la plaine, malgré toute son ardeur il se trouva bien embarrassé, car vingt fois il fut sur le point de s'égarer; finalement, il lui fut tout à fait impossible de reconnaître les vestiges laissés par les Indiens.

Après avoir erré au hasard dans un fourré inextricable, ne retrouvant plus sa route, il s'assit sur une pierre, et regarda machinalement autour de lui. A sa grande surprise, il aperçut dans le lointain un feu de campement : persuadé que c'était le lieu de halte des Comanches, il poussa une reconnaissance de ce côté. Pour arriver à proximité il lui fallut deux grandes heures de marche. Au premier coup d'œil il reconnut que le campement était désert; en même temps la place lui parut de bien médiocre étendue pour avoir servi au stationnement de vingt hommes et d'autant de chevaux. C'était un tout petit creux abrité par une grosse roche erratique et un petit bois.

Il fit cauteleusement le tour de ce bosquet dans lequel régnait le plus profond silence, et s'approcha du foyer, avec des circuits pleins de circonspection. La flamme était mourante, s'élevait, s'abaissait, jouait autour des tisons et s'évanouissait en jetant à travers le bois des lueurs fantastiques.

Welland était en observation, sur le point de

tâter le feu du bout du pied ; à cet instant il reçut un choc terrible sous lequel il fut renversé : une masse sombre, lancée avec une force irrésistible, s'était abattue sur sa tête ; deux fortes mains l'avaient saisi à la poitrine et plissaient sa peau dans une étreinte d'étau.

— Je vous prends pour un homme blanc ! gronda à son oreille une voix caverneuse dont la chaude haleine fit frissonner ses cheveux ; qu'avez-vous à rôder par ici ?... Vite ! parlez ! qui êtes-vous ?.,.

— Je suis Ross Welland ; ne me reconnaissez-vous pas, Ned Nuggens ? répondit le jeune homme à demi suffoqué.

— Par ma foi ! lui-même ! observa l'autre en élevant sa proie à la hauteur de l'œil, et la replaçant sans façon dans la position verticale ; où est la jeune fille ?

— Enlevée par les Comanches... murmura douloureusement l'Américain.

— Ah ! voilà ce que je vous avais dit, John, observa le chasseur en se tournant vers une apparition qui sortait de l'ombre. J'ai connu çà quand nous les avons vus passer comme des diables, hier soir. Eh mais, vous, comment êtes-vous sain et sauf après une pareille affaire ; dites-donc l'homme ? ajouta-t-il rudement et d'un ton de mépris soupçonneux.

— Vous ne pourrez me faire plus de reproches que je ne m'en suis fait moi-même : cependant il n'y a pas de ma faute, je vous le jure, vous allez m'entendre.

Alors Welland lui raconta sa lamentable histoire : quand il eut fini, Nuggens s'écria :

— C'est tout juste ce que je pensais : voilà pourquoi ils ont évité de nous rencontrer. Mais, que faites-vous ici ?

— Je suis à leur poursuite.

— Très-bien ! garcon : touchez là ! par mon rifle ! nous vous accompagnerons sur la piste ; oui, nous vous accompagnerons, et rudement encore !

— Mais comment vous trouvez-vous ici ? Je vous avais laissés en destination pour le Llano-Estacado.

— C'est vrai ; mais, quelques heures après vous avoir quittés, John m'a dit qu'il avait dans l'esprit « une mauvaise aventure en perspective à votre endroit, » et le lendemain nous avons fait volte-face. C'est alors que nous avons trouvé votre cheval : il ne nous a pas été difficile de reconnaître qu'il vous était arrivé quelque chose. Ce qu'il y a de particulier c'est que nous sommes venus sur le bord de la rivière, toujours occupés à vous chercher, précisément en face de cette île dont vous venez de parler : mais

qui, diable ! se serait avisé de vous chercher dans un trou de sable, au milieu de la rivière?... Depuis lors, nous avons rôdé à droite et à gauche, et ce qui explique pourquoi nous ne vous avons pas trouvés, c'est que, comme deux étourdis, nous avons cherché sur l'autre côté de la rivière. En ce moment, persuadés que nous vous avions dépassé, nous revenions sur nos pas.

— Vous dites avoir trouvé mon cheval ? qu'en avez-vous fait ?

— Belle question ! nous l'avons pris. Ces serviteurs-là sont trop rares par ici, pour qu'on les néglige.

— A cette heure, est-il en votre possession ?

— Certainement ; et si vous ne voulez pas me croire, allez voir là-bas où sont *piquetés* les deux nôtres ; il est à côté d'eux, occupé à manger s'il a faim.

— Oh ! mes amis ! s'écria Welland dans un transport de joie, une telle bonne fortune m'annonce la fin de mes revers! elle est l'augure d'un plein succès!

— Un... *gure*...? qu'est-ce que ça veut dire ? demanda naïvement Smith.

— Un *signe* que je vais réussir dans nos efforts pour retrouver Irona.

— Fort bien ! fort bien ! je pense comme vous: mais, pour l'amour du ciel ! ne vous servez donc

pas de ces grands mots qu'on ne comprend pas : enfin n'en parlons plus, les voilà expliqués. Est-ce que, par hasard, vous auriez l'intention de vous mettre comme çà, tout seul, à poursuivre trente Comanches.

— J'étais parti, à pied, pour cela, croyez-vous que je vais me décourager à présent que j'ai retrouvé mon cheval ?

— Mais, pauvre innocent! que ferez-vous contre un pareil lot de gredins ?

— Je ne sais pas : je crois que je ferai l'impossible.

— Bah! votre cheval a-t-il des ailes?

— C'est un coureur incomparable.

— Je le veux bien : mais, pour enlever la jeune fille aux griffes crochues de ces coquins, comment ferez-vous?

— Je verrai... un homme désespéré ne recule jamais.

— Quoique tout seul?

— Oui, tout seul!

— Eh bien! mon jeune ami, çà n'aura pas lieu, reprit Smith avec un sang-froid admirable.

— Pourquoi non? demanda Welland avec une nuance d'aigreur; car il croyait deviner, chez le chasseur, l'intention de le retenir.

— Parce que nous irons avec vous, jeune coq!

s'écria Nuggens. Quand ce ne serait que pour rendre service à cette jeune fille si mignonne : hein, Smith?

— Exactement, oui !

— Une, deux, trois poignées de mains, alors!

Welland, trop ému pour répondre, serra dans ses mains frissonnantes celle de ses deux courageux amis.

CHAPITRE XVII

DIPLOMATIE

Il aurait été difficile de rêver une plus chevaleresque et hasardeuse entreprise que celle où nos trois héros se jetaient ainsi tête baissée.

Aussi Nuggens, la forte tête du trio, était-il quelque peu rêveur, lorsque le lendemain matin, ils se mirent en campagne.

— J'ai une idée à moi, dit-il au bout d'un assez long silence.

Et il accompagna cette exclamation d'un coup d'œil extrêmement fin.

— Voyons donc! faites-nous en profiter? demanda Welland avec curiosité.

— Çà n'est pas facile, reprit l'autre en hochant la tête ; vous allez rire de moi.

— Bah ! il faut parler, la langue est faite pour ça, observa gravement Smith.

— Eh bien ! quelle idée croyez-vous que j'ai.

— De la racheter...? fit Smith après avoir réfléchi.

— La racheter ! Et quelle rançon pourrais-je offrir ?

— C'est bien ce que je me dis... murmura Smith dérouté. — Alors, vous allez leur tomber dessus comme un tonnerre ; les éclabousser ; les....

— Rien de tout çà.

— Enfin ! vous vous glisserez comme un serpent, vous ferez signe à la captive, et pendant la nuit...

— Pas davantage, mon camarade.

— Ma foi ! je ne sais pas. Irez-vous leur faire une lecture... un sermon...?

— Non, sir : cependant je dois dire que votre dernière supposition se rapproche un peu.

— Voyez-vous çà ! fit Smith avec un long sifflement ; je vous vois d'ici faisant appel à leurs sentiments les plus délicats... ce sera un grand triomphe pour vous d'avoir découvert quelque chose d'humain parmi les Comanches !

— Vous n'y êtes pas, répliqua Nuggens avec une emphase comique.

— Je renonce à deviner, dit Smith.

— Je ne sais point quel plan vous avez formé, observa Welland : mais j'ai en vous toute

confiance ; si vous êtes sûr du succès, je marche maintenant avec une nouvelle ardeur.

— On ne peut être certain de rien avec les Sauvages, répartit Nuggens d'un air de fausse modestie ; cependant j'ai quelques bonnes espérances.

Puis, comme chacun le regardait étonné, il continua :

— Quand le moment sera venu je vous en dirai davantage ; pour l'instant il faut agir et galoper ferme, attendu qu'il nous reste une fameuse piste à faire avant de rejoindre les Comanches.

Aussitôt il piqua des deux, et la petite troupe s'élança au milieu d'un tourbillon de poussière. Toujours en galopant, Nuggens examinait la plaine à droite et à gauche ; il supposait que les Comanches ne pourraient être atteints avant la soirée du lendemain. Leur trace, du reste, était facile à suivre, ils n'avaient pris aucune précaution pour la cacher. On la suivit ainsi sur le bord du Colorado, pendant l'espace de plusieurs milles, et on arriva jusqu'à un lieu de campement dont les vestiges paraissaient tout récents.

— Nous sommes beaucoup plus près d'eux que je ne l'avais supposé, dit Nuggens après avoir procédé à de minutieuses investigations ;

nous les rejoindrons ce soir à la chute du jour. Ils ont fait ici une longue halte.

— Je croyais qu'ils ne quittaient jamais leur allure rapide, observa Welland, et que, sans se reposer, ils galopaient jour et nuit.

— Ah ! que Dieu vous bénisse ! les croyez-vous d'acier...? leurs chevaux ne sont pas plus infatigables que les nôtres. Quelquefois ils font des haltes de trois ou quatre jours.

— Ces Sauvages-là sont considérés comme les rois du désert ?

— Les rois... dites plutôt les maîtres du terrain, quoique cette position leur soit rudement disputée par les Mexicains et les Texiens.

— Je ne comprends pas que les hommes de la civilisation supportent ainsi les entreprises audacieuses de ces *Bedouins*, — comme je les ai entendus appeler — : avec une seule démonstration vigoureuse ils seraient refoulés pour toujours dans les solitudes.

— Ce que vous dites là est parfaitement vrai : mais ignorez-vous donc que les Mexicains sont les plus lâches des hommes ; Santa-Anna et tous leurs autres chefs sont d'insignes poltrons. Les Comanches le savent très-bien, ils en profitent.

— Les Comanches ne doivent pas être loin maintenant, observa Welland après un moment

de silence ; n'y aura-t-il pas du danger à les aborder brusquement ?

— Pourtant, n'est-ce pas ce que nous allons faire ? répliqua Nuggens d'un air fin.

— Je ne sais...; vous avez été si mystérieux jusqu'à cette heure. Ce serait le moment de développer votre plan ?

Nuggens secoua la tête malicieusement :

— Il y a stratagème et stratagème ; mon projet, tout à la fois, mérite et ne mérite pas ce nom. Je suis sûr qu'il produira de l'effet sur le vieux chef Comanche, si nous le rencontrons.

Vainement Welland et Smith escarmouchèrent pendant quelques minutes pour lui faire confesser ses projets ; tout fut inutile, le rusé chasseur riait dans sa barbe.

A la fin Smith se mit en colère :

— Tonnerre et éclairs ! s'écria-t-il, gardez votre secret si vous voulez ; mais alors fermez votre bec et ne dites plus rien.

Nuggens partit d'un grand éclat de rire.

— Un peu de patience, dit-il, qui vivra verra. Si vous êtes sages, je vous dirai çà tout à l'heure.

On galopa silencieusement pendant une heure : tout-à-coup, Nuggens sauta à bas de son cheval pour examiner une piste.

— Qu'y a-t-il ? demanda Welland.

— Çà approche : marchons !

La course recommença, toujours rapide et silencieuse. Au bout de quelque temps, nouvel examen de Nuggens.

— Eh bien ? fit Smith.

— Nous y voilà, répondit Nuggens.

— Dans combien de temps ? demanda Welland.

— Dans une heure et demie.

— Croyez-vous qu'ils soient campés ?

— Je ne peux savoir : probablement oui, à cette heure du jour.

On s'avança encore, mais avec précaution ; ce qui diminua la vitesse de la marche.

Près de deux heures s'écoulèrent ainsi : Welland s'impatienta de ne rien voir.

— Le temps que vous avez fixé est écoulé depuis longtemps, dit-il à Nuggens ; nous n'apercevons pas les Comanches?

— Patience ! ne parlez pas si haut, nous en sommes bien près.

— Ah !

— Voyez ces herbes ; il y en a qui n'ont pas encore redressé leurs tiges depuis qu'elles ont été foulées.

— C'est vrai.

— Regardez cette feuille ; il y a dessus un insecte renversé qui s'agite, et n'a pas eu le temps

de se relever : reprit Nuggens en baissant la voix.

— C'est vrai ! murmura Welland en admiration : rien ne vous éch.....

— Chut ! fit Nuggens en lui serrant le bras à le meurtrir ; les voilà !

Chacun dirigea ses regards dans la direction indiquée.

Des formes sombres, à peine visibles, sillonnaient la plaine. On n'aurait pu, sans être prévenu, deviner que c'etaient là des cavaliers : hommes et chevaux, confondus ensemble, représentaient des animaux fantastiques qui passaient et repassaient comme des ombres. Les Indiens, couchés presque sur l'encolure de leurs coursiers, semblaient en faire partie, et ne montraient ni leurs têtes ni leurs épaules.

— Comment nous y prendrons-nous pour les aborder ? murmura Welland.

— Pas avant la nuit, car ils sont à bonne distance. Je les vois bien échauffés à courir ; il faut qu'ils aient fait quelque longue halte à la suite de laquelle ils ont besoin de mouvement.

— Quelle est leur idée en galopant ainsi ?

— Ils chassent, ils examinent ; comme les oiseaux volent, ils courent sans but.

— N'ont-ils pas de demeures ?

— Si vraiment ! mais ils n'y font pas un long

séjour. Leur village, — un gros village, — est situé à une vingtaine de milles sur le bord de la rivière. Ils sont en train d'y rentrer, à cette heure.

— Si nous attendions, pour les aborder, qu'ils fûssent chez eux ?

— Oh ! oh ! d'ici là, mes cheveux deviendraient trop longs ! répliqua Nuggens d'un ton exalté ; non, sir ! je leur dirai deux mots cette nuit, ou bien la jeune fille sera perdue.

— Il faut avancer encore ; les voilà qui s'éloignent, observa Smith en éperonnant son cheval.

Ses deux compagnons l'imitèrent : bientôt ils furent assez proches pour distinguer toutes les évolutions des Comanches, dont ils admirèrent quelque temps la grâce et la symétrie sauvages.

Pour ne pas être aperçus par ces dangereux voisins, les trois amis furent obligés de se cacher jusqu'au soir : mais, la nuit venue, ils se remirent en marche.

A ce moment l'obscurité les empêchait de distinguer la piste. Cette circonstance, en apparence défavorable, les inquiéta peu, car ils marchaient au jugé, connaissant la bonne direction.

Bientôt une lueur rouge, tamisée par les feuillages, arriva jusqu'à eux.

Nuggens eut un mouvement de joie.

— Voilà leur camp ! dit-il.

On mit pied à terre, et on s'approcha encore un peu, avec mille précautions. Des formes sombres allaient et venaient en tous sens, dans un désordre complet, la plus insouciante sécurité régnait dans le camp. Il était aisé de voir que les Comanches ne redoutaient aucune attaque.

Sans rien dire, Nuggens se prépara à réaliser le but de son expédition. Il eût bientôt fait, car il se borna à remettre son rifle entre les mains de Welland.

Le jeune Américain remarqua sur le visage du chasseur une expression étrange ; en même temps il sentit que les mains de Nuggens étaient agitées d'un tressaillement nerveux. Le moment critique était arrivé ; comme tous les braves cœurs, le chasseur s'animait à l'heure du danger ; s'il frémissait c'était d'ardeur.

— Adieu, mes enfants, dit-il en serrant la main à ses deux camarades ; si dans une heure vous ne me voyez pas revenir...

— Qu'allez-vous donc faire ? lui demanda Welland, saisi de surprise.

— C'est mon stratagème, répondit Nuggens avec un sourire amical ; le moment n'est pas encore venu de vous le dire.

— Mais enfin ! vous reviendrez...?

— Je l'espère, sans en être bien sûr.

— Que Dieu vous garde! nous attendrons fidèlement.

Le chasseur s'éloigna d'un pas ferme et résolu. Smith et Welland le virent se diriger vers les Comanches, sans se préoccuper de cacher son approche : au bout dequelques instants une rumeur soudaine, qui s'éleva parmi les Comanches, indiqua que le brave parlementaire était au cœur de la place.

L'heure d'attente venait de commencer.

CHAPITRE XVIII

SOLUTION

En arrivant, Nuggens faillit être fort mal reçu. Une douzaine de diaboliques visages rouges se précipitèrent vers lui, une douzaine de bras menaçants levèrent sur sa tête de longs et larges couteaux.

Mais Nuggens ne se déconcertait pas pour si peu :

— Quelle crainte impatiente vous anime? dit-il tranquillement en idiôme comanche. Vous voyez bien que j'arrive sans armes. Je viens rendre visite à votre chef Riantonon. Je veux voir Riantonon.

Une surprise respectueuse se répandit parmi les Sauvages, en entendant cet inconnu nommer leur grand chef.

— Le Visage Pâle demande de voir le grand

Riantonon? demanda un Sauvage des plus proches.

Nuggens fit majestueusemeut un signe affirmatif.

— Il est près du feu, là-bas. Que le chasseur vienne.

Tous deux se rendirent au centre du camp, et là, Nuggens aperçut, assis près d'un large brasier, un grand coquin de Sauvage qui trônait en fumant.

— Voici un homme qui cherche Riantonon, dit le guide du chasseur en poussant ce dernier devant lui.

— C'est le grand et bon Riantonon qui est devant mes yeux? demanda Nuggens avec une componction admirable.

— Je suis Riantonon, le grand chef des Comanches, répondit l'autre avec une voix de lion.

— Je suis un des guerriers de Maxalhon, reprit Nuggens en redoublant de respect.

— La route de mon frère blanc a été longue; il a fallu une pensée importante pour le déterminer à venir aussi loin.

— Je suis chargé d'une mission importante qui préoccupe Maxalhon depuis plusieurs jours et plusieurs nuits.

Quoique le chef fût curieux de connaître la

cause de cette singulière visite, il était trop Indien pour laisser paraître une vulgaire curiosité. Il crut de sa dignité de transporter la conversation sur un autre terrain.

— Le sentier suivi par mon frère a été rude, ne restera-t-il pas avec nous jusqu'à demain matin ?

— Les ordres de mon maître me prescrivent d'être de retour ce soir.

— Mes guerriers ont préparé de la nourriture; mon frère doit avoir faim ?

— Mon rifle tire juste; je n'ai manqué de rien.

— Je ne vois point d'armes ?

— Je n'en avais pas besoin en venant au camp de Riantonon : elles sont à quelque distance avec mon cheval.

— Est ce que mon frère veut se reposer avant de faire connaître son désir ?

— Un cavalier n'est jamais fatigué.

Un profond silence s'établit : Nuggens, jugeant le moment favorable, prit la parole avec une certaine solennité :

— Une fille blanche, — une belle jeune fille, — a été enlevée il y a quelque temps par les hommes rouges. Elle était très-chère à Maxalhon.

— C'était son enfant ? demanda vivement le chef.

— Non : il l'aime beaucoup plus qu'un enfant: il pleure jour et nuit en pensant à elle.

— Pourquoi envoie-t-il un message à Riantonon ?

— Riantonon est le chef d'une forte et vaillante bande de guerriers. Je lui demande de chercher cet enfant et de la rendre à ses amis. De riches trésors seront sa récompense.

Cette insinuation parut toucher le Comanche : il demeura muet, plongé dans de profondes pensées, pendant que Nuggens attendait, la tête modestement inclinée. Enfin, le chef reprit :

— Riantonon ne connaît point qui a enlevé l'enfant : comment pourra-t-il la trouver?

— Maxalhon dit que Riantonon et ses guerriers sont les maîtres de la prairie dans l'espace de plusieurs centaines de milles. Rien ne peut échapper à leurs yeux.

Ce compliment, délicatement lancé, fit son effet. Le Sauvage laissa errer sur son visage une lueur de satisfaction et répliqua :

— Maxalhon dit vrai : rien ne peut échapper à l'œil de Riantonon.

— Alors il trouvera et rendra l'enfant ?

— Oui ! répondit résolument le chef.

— Maxalhon viendra le remercier avec des larmes dans les yeux, en lui apportant des richesses incalculables.

— Mon frère restera-t-il avec nous jusqu'au matin?

— Je dois repartir avec la bonne nouvelle, pour rendre heureux le cœur de Maxalhon, en lui portant les paroles de Riantonon.

A ces mots, Nuggens fit un mouvement, comme pour s'en aller : mais le chef le retint d'un signe. Le chasseur, sans en avoir l'air, pressentait très-bien ce qui allait se passer. Au bout de quelques instants un pas léger se fit entendre; Irona était en sa présence.

Nuggens, en comédien consommé, joua l'étonnement le plus profond et la joie la plus vive. Il s'élança vers la jeune fille, lui prit les mains avec effusion et lui adressa dans un jargon anglo-américain un déluge de félicitations qui avaient pour but de la mettre au courant de la situation, par conséquent, de prévenir toute imprudence de sa part.

Mais l'intelligente jeune fille n'avait nul besoin d'avertissement, elle sut très-bien jouer son petit rôle.

— Riantonon est grand et bon ! dit enfin Nuggens, après avoir fini ses démonstrations ; Maxalhon viendra le voir.

— Êtes-vous seul ? demanda le chef avec une nuance de méfiance.

— Deux chasseurs m'ont accompagné pour

me protéger : ils m'attendent à quelque distance.

Riantonon hocha la tête :

— Le sentier est long, il y a beaucoup de dangers. Mes guerriers vous accompagneront.

De tous les périls, cette offre réalisait le pire ; car la présence d'une escorte déjouait l'ingénieuse fable inventée par Nuggens.

Nous avons traversé tous les obstacles en venant, répliqua-t-il avec un sourire ; ils ne nous arrêteront pas au retour. Je suis sûr que Maxalhon ne voudrait pas permettre au bon Riantonon de déranger ainsi ses guerriers.

— Quand mon frère veut-il partir ?

— Sur-le-champ. Il faut franchir un grand espace avant l'aurore.

— Mon frère a-t-il amené un cheval pour la captive ?

— Je ne savais pas la trouver ; je n'en ai point amené.

Le chef se détourna et dit quelques mots à voix basse ; un Indien amena aussitôt un magnifique cheval noir, sur lequel Riantonon, lui-même, aida Irona à monter ; ensuite il prit la bride et la remit aux mains du chasseur, en disant :

— Annoncez à Maxalhon qu'avant la prochaine lune Riantonon ira le visiter.

Nuggens s'inclina courtoisement et se mit en route.

Il n'osa ni hâter le pas, ni parler, ni même lever les yeux vers Irona : le cœur lui battait à briser sa poitrine car il craignait toujours que, par un soudain caprice, le chef Comanche le rappelât.

— Ai-je eu là une bonne idée! se disait-il intérieurement, au fur et à mesure qu'il s'éloignait. Je me doutais bien que le succès serait infaillible... c'est égal je n'aurais pas pensé que l'amitié de Riantonon pour son collègue Maxalhon fût si vive...

Peu à peu l'espace fut franchi, et Nuggens se présenta avec son précieux butin aux yeux stupéfaits de Smith et de Welland.

Ils voulurent le questionner, mais il les interrompit :

— Pas un mot, enfants! leur dit-il, vite! vite! sauvons-nous!

La petite troupe s'élança rapidement : Welland s'était placé près d'Irona, ils échangèrent un joyeux serrement de mains; mais pas un mot ne fut échangé.

Ils galopèrent ainsi pendant près de deux heures. Lorsqu'ils furent arrivés près d'une colline rocailleuse, au bord du fleuve, Nuggens fit halte.

— Nos montures sont fatiguées, dit-il, nous

voilà hors de danger; il faut camper ici, et nous reposer le reste de la nuit.

Aussitôt on dessella et on débrida les chevaux, on les lia aux piquets, enfin on alluma le feu.

— Ouf ! dit joyeusement le brave chasseur, lorsque tous les préparatifs furent finis ; nous voilà sortis d'une rude aventure !

— Comment avez-vous si bien réussi ? lui demanda Welland.

— Ah ! J'en suis moi-même étonné. J'ai imaginé de me présenter à ce grand coquin de là-bas, —Riantonon, le chef Comanche —, comme un envoyé extraordinaire de Maxalhon, — un autre fieffé brigand, sang-mêlé, chef d'une autre bande, —qui est fort de ses amis. Le ciel a voulu que mon stratagème réussit : mais je n'étais pas trop certain de ce succès, au début.

— Vous êtes un noble cœur, un fidèle ami, dit Irona, et tant que ma mémoire pourra conserver un souvenir, je vous serai profondément reconnaissante.

— Et moi, donc ! s'écria Welland.

Nuggens sourit :

— Je n'ai jamais fait de mal à personne volontairement, j'ai eu bonne intention de vous rendre service ; mais, vraiment, la chose a été trop facile; ce n'est pas la peine de me remercier.

— C'est égal ! vous ne m'avez pas encore expliqué votre stratagème comme j'aurais voulu ! observa Smith.

— Il n'y a pas de mal encore, mon bon ami, répliqua Nuggens avec un grand flegme ; je vous développerai çà prochainement, lorsque nous serons seuls.

Smith se déclara content ; on procéda au souper, puis on se coucha après avoir préparé pour Irona une tente formée par les couvertures.

Le lendemain, dès le lever de l'aube, la fuite recommença, et, pour assurer davantage la sécurité de la petite troupe, on eut soin de marcher dans l'eau pendant plusieurs heures : de cette façon, la piste devenait impossible à suivre.

Vers le soir, Nuggens, qui était toujours devant, en éclaireur, l'œil au guet, s'arrêta tout court au coin d'un petit bois, et manifesta une surprise extrême.

Ses compagnons l'eurent bientôt rejoint : un spectacle étrange et hideux les glaça d'horreur.

Quatre cadavres scalpés étaient assis aux pieds des arbres, à demi rongés par les insectes : c'était Velasquon, le colonel Ovaton, Pierre et Jacques.

— Les pauvres diables ont eu moins de chance que nous, fit Nuggens en jetant sur eux quelques feuillages :... après tout, ils n'ont pas à se

plaindre, cette fin *sauvage* leur a évité d'être pendus.

Cette oraison funèbre terminée, il donna le signal du départ, et tout fut dit sur les quatre aventuries.

Deux années plus tard, un steamer remontait rapidement le Colorado, transportant des voyageurs pour Austin.

Sur le pont se tenait un groupe composé d'un grand vieillard à cheveux blancs, au visage sec et solennel ; d'une jeune et charmante femme appuyée au bras de son mari ; d'un *baby* que dorlotait sa nourrice.

— Mon père, dit la jeune femme, d'une voix émue ; voyez-vous ce banc de sable qui forme une île, là haut, là haut, juste dans le milieu du courant ?

— Oui, mon enfant.

— Eh bien, c'est là que Ross et moi nous avons passé un jour et une nuit avec les alligators.

L'impassible don Alfredo Seraville frissonna de tout son être, en serrant les mains d'Irona et de Welland.

— Ah ! vraiment, poursuivit la jeune femme

il a été bien bon, bien dévoué, bien courageux, mon pauvre Ross !

— Et vous, Irona ! vous avez été admirable de force, de résignation.

— Figurez-vous, mon père, reprit Irona ; il m'a donné à boire dans le creux de ses mains ; il m'a protégée contre ces horribles monstres des eaux. Direz-vous maintenant que les Américains vous déplaisent ?

Don Seraville sourit ; autant, du moins, que sa dignité le permettait.

— Mais vos braves chasseurs..? demanda-t-il, vos vrais sauveurs ; que sont-ils devenus...?

— Barre à babord ! doucement la machine ! cria la voix rugissante du capitaine.

— Vous venez d'entendre Nuggens, répondit Welland ; comme vous pouvez en juger, il a conservé de robustes poumons.

— Ah ! très-bien ! fit don Alfredo en le lorgnant ; ah ! c'est pour lui que cette petite folle m'a fait acheter un steamboat.

— Mon père ! répondit Irona d'un ton grondeur : je vaux bien un bateau, il me semble.

— Oh ! mon enfant ! s'écria le vieillard avec une tendresse passionnée, tous les biens de la terre ne sont rien à côté ! — Mais ce coureur de bois aurait.....

— Chut ! ne parlons pas trop haut ; voilà le

lieutenant Smith qui s'approche ; observa Welland ; il poursuit son idée fixe.

— Quelle est-elle?

— Il cherche à découvrir Riantonon le chef Comanche, afin de lui expliquer le stratagème au moyen duquel Nuggens lui a enlevé Irona.

Effectivement, Smith, armé d'une longue vue, se mit à explorer la plaine environnante.

Après une heure d'examen il replia son instrument, alluma sa pipe et s'assit paisiblement sur le banc de quart en murmurant:

— C'est dommage de n'avoir pu le rencontrer aujourd'hui ; l'occasion aurait été belle. — Oh ! comme je rirai lorsque je lui détaillerai çà, à première vue.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres.		Pages
I.	— La conférence.	5
II.	— Une autre conférence.	21
III.	— Un caractère mystérieux	33
IV.	— Premier campement. — Alarmes nocturnes.	40
V.	— En montagne. — Fuite.	65
VI.	— Le cheval blanc de la prairie. — Rencontre imprévue	83
VII.	— Nouveaux personnages	95
VIII.	— Une étrange histoire	116
IX.	— La fuite	131
X.	— Le refuge des eaux	137
XI.	— Une nuit terrible.	147
XII.	— L'assaut	157
XIII.	— Angoisses. — Étrange navigation	165
XIV.	— Nouvelles alarmes	173
XV.	— Chasse à l'homme	181
XVI.	— Tout est perdu. — Rencontre.	191
XVII.	— Diplomatie	203
XVIII.	— Solution	213

FIN DE LA TABLE.

Abbeville. — Imp. de P. Briez

